POLIDORE, *à Zelmire.*

Mais cette fuite enfin, la crois-tu si facile ?

LE SOLDAT.

Oui; mon obscurité, malheur souvent utile,
M'aide à vous dérober au Tyran soupçonneux.
Sur les vaisseaux, qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux, demain l'on vous renvoie;
Ma troupe est votre escorte, & je vous suis à Troie.
Il semble que le Ciel, disposant ces apprêts,
Veut par nos ennemis servir tous nos projets.
Puisse-t-il, aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura seul honorée,
Faire, d'un vil mortel, l'instrument glorieux
Du salut d'un grand Prince & des faveurs des Dieux!

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

POLIDORE, ZELMIRE.

POLIDORE.

QUELS sentimens, ma fille, en cette humble fortune!
O leçon pour les Grands trop vaine & trop commune!
A ces derniers humains quel Roi vient s'abaisser ?
Quand ils sont malheureux, daignons-nous y penser?

J'embellirai mes dons par les mains que j'adore.

Mais venez, chère épouſe, allons vers Polidore;
Qu'en ce père ſi tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien & l'âge & la vertu. —
Vous ne répondez point, & de larmes trempée....

ZELMIRE, *accablée, regardant Anténor & les Gardes qui l'entourent.*

Ilus....

ILUS.

Parlez.

ANTÉNOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*

Seigneur, votre attente eſt trompée:
Polidore n'eſt plus. Il eſt mort détrôné;
Par ſon peuple proſcrit, par ſon fils condamné:
Il chercha près des Dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrâſa ſon aſyle.

ILUS.

Grands Dieux! Qu'entends-je? Où ſuis-je? Ah! jamais les enfers
N'ont vomi tant d'horreurs ſur ce triſte univers.
Chère épouſe, fuyons cette rive exécrable. —
Je vengerai ta mort, ô père déplorable!
(*Prenant la main de Zelmire.*)
J'en jure par Zelmire, & par ce nœud ſacré....

ANTÉNOR.

Vains ſermens! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

Zelmire? — Eſt il vrai? — Non: vous me trompez, barbare.

ANTÉNOR.

Qu'elle parle, Seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide!

ZELMIRE.

Ah! Prince, ignorez-vous?...
(*A part.*)
Dieux! je perds en parlant mon père & mon époux,
Sans défenſe tous deux....

ILUS.

Répondez donc, cruelle.

ZELMIRE, *à part.*

Mon cœur, immole-toi; la cauſe en eſt trop belle.
(*A Ilus.*)
Oui, réduite à choiſir de mon père ou d'Azor....
(*Vivement & avec effroi.*)
Ce que j'ai fait enfin, je le ferois encor.

ILUS, *reculant d'horreur.*

Monſtre dénaturé, déteſtable furie,
Tu m'oſes, ſans trembler, vanter ta barbarie! —
Quand ton père eût ſur toi levé le fer cruel,
Il falloit préſenter ton cœur au coup mortel,

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Le Vaisseau Fantôme.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
rue Jacob, 30.

LE

VAISSEAU FANTOME

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

I



p. 223.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

M DCCC XXXIX.

LE

VAISSEAU FANTOME.

CHAPITRE PREMIER.

Vers le milieu du dix-septième siècle, dans un des faubourgs de la petite ville de Terneuse, située sur la rive droite de l'Escaut, et presque en face de l'île de Walcheren, se trouvait un groupe d'humbles chaumières, en avant desquelles il y en avait une qui n'était ni plus grande ni plus élevée que les autres, mais qui s'en faisait distinguer par sa propreté. Elle était bâtie d'après le goût dominant à cette époque. La façade avait été peinte, quelques années auparavant, en orange foncé, les croisées et les volets en vert. A environ trois pieds de terre, la surface du mur était couverte de tuiles bleues et blan-

ches, placées alternativement. Cette maison était au milieu d'un petit jardin d'environ deux verges de terre, bordé par une haie de troëne, et entouré d'un fossé plein d'eau, assez large pour qu'on ne pût le sauter aisément. Sur la partie de ce fossé qui faisait face à la maison, était un pont étroit, garni d'une rampe en fer. Mais les couleurs, jadis brillantes, dont les murailles avaient été décorées, étaient alors ternies; des symptômes de dégradations se montraient dans plusieurs parties du bâtiment, notamment aux jambages des portes, aux appuis des croisées, et à tout ce qui était en bois; plusieurs tuiles bleues et blanches s'étaient détachées, et n'avaient pas été remises en place; en un mot, il était évident qu'autant on avait pris soin autrefois d'embellir ce petit édifice, autant on l'avait négligé depuis plusieurs années.

L'intérieur de cette habitation, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage supérieur, se divisait en quatre chambres, deux grandes sur le devant, et deux petites sur le derrière. Celles que nous appelons grandes, ne

pouvaient avoir droit à cette épithète que par comparaison aux autres, car elles n'avaient guère plus de douze pieds carrés. Les chambres à coucher étaient, suivant la coutume, au premier étage. Au rez-de-chaussée les deux petites chambres servaient de blanchisserie et de garde-meuble. Une des deux grandes était la cuisine. On y voyait un grand buffet surmonté d'un dressoir, sur lequel étaient rangés tous les ustensiles de cuisine, d'étain et de cuivre, qui brillaient comme s'ils eussent été d'or ou d'argent. Une forte table en bois blanc, deux chaises de bois, et un petit sofa qu'on y avait descendu d'une des chambres à coucher, formaient tout le reste du mobilier. Le plancher était si propre et si blanc, qu'on aurait pu y placer tout ce qu'on aurait voulu sans crainte de le salir. La seconde avait autrefois servi de salle à manger, mais on ne pouvait dire ce qui s'y trouvait, car depuis près de dix-sept ans la porte en avait été hermétiquement fermée, et personne, aucun même des habitants de cette chaumière, n'y était entré depuis ce temps.

A l'instant où nous faisons l'inspection de cette demeure, il se trouvait deux personnes dans la cuisine. L'une était une femme qui pouvait avoir de trente-cinq à trente-six ans, mais dont le corps était usé par le chagrin et les souffrances. Il était évident qu'elle avait dû être très belle autrefois. Elle avait encore les traits réguliers, un front noble, de grands yeux noirs ; mais sa peau blanche et presque transparente ne couvrait que des os; des rides prématurées s'étaient creusées sur son front, et ses yeux brillaient quelquefois de cet éclat qu'on remarque dans ceux des individus frappés d'aliénation d'esprit. Elle semblait renfermer dans son sein une cause de détresse profonde et irremédiable, toujours présente à son esprit. Son cœur était chargé d'un poids dont la mort seule pouvait la délivrer. Elle portait la coiffe de veuve, usitée à cette époque ; et quoique ses vêtements fussent de la plus grande propreté, ils étaient fanés et usés, et l'on voyait qu'elle les avait portés bien long-temps. Elle était à demi couchée sur le petit sofa dont nous venons de parler, et qui avait sans doute été

descendu pour qu'elle pût s'y asseoir plus commodément dans l'état où elle se trouvait.

Sur la table de bois blanc placée au milieu de la chambre, était assis un jeune homme à cheveux blonds, à joues fleuries et vermeilles, paraissant avoir de dix-neuf à vingt ans. Ses beaux traits annonçaient la hardiesse; ses membres bien proportionnés, la vigueur; ses yeux vifs, le courage et la détermination. Quiconque l'aurait vu en ce moment, agitant les jambes et sifflant un air, lui aurait nécessairement supposé un caractère entreprenant et intrépide.

— N'allez pas sur mer, Philippe! — promettez-moi cela, mon cher fils! dit la femme en joignant les mains.

— Et pourquoi, ma mère? A quoi bon rester ici pour mourir de faim? il faut que je fasse quelque chose, et que je gagne de l'argent pour vous et pour moi. Ai-je autre chose à faire? Mon oncle Van Brennen m'offre de me prendre sur son navire et de me donner de bons gages. Une fois à bord, je n'aurai besoin de rien, et mes gages suffiront à vos besoins.

— Ecoutez-moi, Philippe; je mourrai si vous me quittez. N'êtes-vous pas tout ce qui me reste au monde? Si vous m'aimez, et je sais que vous m'aimez, Philippe, ne me quittez donc pas; mais surtout n'allez pas sur mer, je vous en conjure.

Philippe ne répondit rien. Il se remit à siffler, pendant que sa mère pleurait, et il dit après quelques secondes :

— Est-ce parce que mon père a péri sur mer, que vous me faites cette demande avec tant d'instances, ma mère?

— Non, non! — Plût au ciel...

— Plût au ciel quoi, ma mère?

— Rien, — rien! — O mon Dieu, soyez miséricordieux! Et, se laissant glisser à bas du sofa, elle se mit à genoux en s'y appuyant, et passa plusieurs minutes en fervente prière. Quand elle se releva pour s'asseoir, son visage avait un aspect plus serein.

— Ecoutez-moi, ma mère, lui dit alors Philippe, qui, pendant tout ce temps, avait gardé le silence, et était resté plongé dans ses réflexions; vous me demandez de ne

pas aller en mer, et de rester ici à mourir de faim avec vous; — cela est un peu dur. A présent j'ai quelque chose à vous dire. — Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ouverte la porte de la chambre qui est à côté de celle-ci; et jamais vous n'avez voulu me dire pourquoi elle est toujours fermée. Cependant vous m'avez dit une fois, dans un moment où nous étions sans pain, et où nous ne pouvions espérer le prompt retour de mon oncle...

— Je vous ai dit... Que vous ai-je dit, Philippe? demanda sa mère, agitée d'un tremblement convulsif.

— C'était dans un instant de cette agitation d'esprit à laquelle vous savez que vous êtes sujette, ma mère. Vous m'avez dit qu'il y avait de l'argent dans cette chambre, mais que vous aimeriez mieux mourir plutôt que d'y entrer pour en prendre. Or, à présent, ma mère, il faut que je sache ce qu'il y a dans cette chambre, et pourquoi vous la tenez toujours fermée, ou que j'aille en mer.

Pendant que Philippe parlait ainsi, sa mère était restée immobile comme une sta-

tue. Quand il cessa de parler, elle entr'ouvrit les lèvres, comme si elle eût voulu lui répondre; mais elle n'en eut pas la force. Elle appuya les deux mains sur son côté droit, comme pour le serrer et calmer la douleur d'une violente angoisse, et un instant après elle pencha la tête en avant, et le sang lui sortit de la bouche.

Philippe courut à son secours, et vit avec effroi le sang qui continuait à sortir d'un vaisseau rompu, et qui coulait sur le plancher.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-il; mais elle ne put lui répondre,.et elle se tourna sur le côté, pour ne pas être suffoquée par le sang qui continuait à couler.

— Parlez, ma mère, parlez, si vous le pouvez, s'écria encore Philippe; que puis-je faire pour vous soulager? Dieu tout-puissant! — Qu'est-ce donc que cet accident?

— La mort, dit la pauvre femme d'une voix faible; et elle perdit connaissance.

Philippe, au comble de l'alarme, sortit précipitamment, appela quelques voisines, et, tandis qu'elles allaient chercher à rap-

peler sa mère à la vie, il courut chez un médecin qui demeurait à environ un mille de distance, un mynheer Poots, petit homme aussi intéressé qu'avare, mais fort habile dans sa profession. Philippe le trouva chez lui, et le pressa de venir voir sa mère sur-le-champ.

— J'irai, répondit Poots; oui, j'irai bien certainement. — Mais, mynheer Vanderdecken, qui me paiera ma visite?

— Qui vous paiera? mon oncle, dès qu'il sera de retour.

— Votre oncle Van Brennen? il me doit déjà quatre guilders, et il y a long-temps qu'il me les doit. D'ailleurs il peut faire naufrage.

Il vous paiera vos quatre guilders, et cette visite aussi, s'écria Philippe avec emportement. — Mais partons sur-le-champ; pendant que nous sommes à discuter, ma mère peut mourir.

— Mais je ne puis y aller sur-le-champ, mynheer Philippe; je me souviens qu'il faut que j'aille voir la fille du bourgmestre de Terneuse.

— Ecoutez-moi, mynheer Poots, s'écria Philippe, pourpre de colère, je vous laisse le maître de choisir. Voulez-vous me suivre paisiblement, ou faut-il que je vous emmène de force? — Vous ne plaisanterez pas avec moi.

Mynheer Poots commença à être inquiet, car le caractère déterminé de Philippe était bien connu.

— Je viendrai assitôt qu'il me sera possible, mynheer Philippe.

— Vous viendrez à l'instant! s'écria Philippe, le saisissant au collet et l'entraînant hors de sa maison.

— Au meurtre! au meurtre! cria Poots, qui, étant de très petite taille, n'avait pu se soutenir sur ses jambes, tandis que Philippe le traînait.

Philippe s'arrêta, car il vit que Poots avait le cou tellement serré qu'il perdait la respiration.

— Eh bien, voulez-vous marcher? Je vous préviens que je vous emmènerai mort ou vif.

— Eh bien, mynheer Philippe, eh bien, je vais vous suivre. — Mais je vous ferai

mettre en prison cette nuit, mynheer Philippe; comptez-y bien; et quant à votre mère, je ne...... non, je ne la guérirai pas.

— Écoutez-moi bien, mynheer Poots; aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel, je vous étranglerai, si vous ne me suivez pas à l'instant; et quand vous serez à la maison, si vous ne faites pas tout ce qui sera en votre pouvoir pour lui sauver la vie, je vous assommerai. —Vous devez savoir que je tiens toujours ma parole, ainsi donc suivez-moi sans marchander davantage. — Vous serez payé, et bien payé, quand je devrais vendre l'habit que j'ai sur le dos.

Cette dernière phrase fit peut-être plus d'impression sur l'esprit du petit docteur que toutes les menaces de Philippe. Il occupait une maison isolée, et, jusqu'à une portée de fusil de celle de Philippe, il n'avait aucun secours à attendre. Mynheer Poots se détermina donc à le suivre, d'abord parce que Philippe lui avait promis de le payer, et ensuite parce qu'il ne pouvait mieux faire.

Ce point étant réglé, Poots fit toute la hâte possible pour gagner la maison de Phi-

lippe. En y arrivant, ils trouvèrent la malheureuse femme entre les bras de deux voisines qui lui baignaient les tempes avec du vinaigre. Elle avait recouvré connaissance, mais elle ne pouvait parler. Poots la fit mettre au lit, lui fit prendre quelques acides, et retourna chez lui avec Philippe pour envoyer à la malade les remèdes convenables.

— Faites prendre sur-le-champ cette potion à votre mère, mynheer Philippe, dit Poots en lui remettant une fiole. Je vais aller voir la fille du bourgmestre, et dans deux heures je ferai une seconde visite à votre mère.

— N'y manquez pas! dit Philippe d'un ton menaçant.

— Non, non, mynheer Philippe; vous m'avez promis de me payer, et je sais que vous tenez toujours votre parole. Dans deux heures, je serai près de votre mère; mais hâtez-vous de lui faire prendre sa potion.

Philippe retourna chez sa mère en courant; il lui administra la potion, et au bout d'une demi-heure elle fut en état de prononcer quelques mots à voix basse, et l'hé-

morrhagie avait entièrement cessé. Quand le petit docteur arriva, il interrogea la malade, lui tâta le pouls, et descendit ensuite dans la cuisine avec Philippe.

— Mynheer Philippe, lui dit-il, par Allah, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Il faut à présent laisser agir la nature; mais j'ai peu d'espoir que votre mère se lève jamais de son lit. Elle peut vivre un jour, — peut-être deux, mais pas davantage. — Ce n'est pas ma faute, mynheer Philippe.

— Non. C'est la volonté du ciel, répondit le jeune homme en soupirant.

— Et vous me paierez, mynheer Vanderdecken?

— Oui! s'écria Philippe d'une voix de tonnerre.

— Reviendrai-je demain, mynheer Philippe? vous savez qu'il vous en coûtera un guilder de plus; et à quoi bon perdre, vous votre argent, et moi mon temps?

— Revenez demain; demandez ce qu'il vous plaira, et vous serez payé, répondit Philippe en jetant sur lui un regard de mépris.

— Comme vous le voudrez, mynheer. Quand elle sera morte, la maison sera à vous; vous la vendrez sans doute, et vous aurez de l'argent. Oui, oui, je reviendrai demain.— Je voudrais avoir la préférence pour l'acheter ou la louer, mynheer Philippe.

— Oser me parler ainsi en ce moment! s'écria Philippe, levant le bras d'un air menaçant, qui fit reculer mynheer Poots de quelques pas.

— Je ne veux pas dire avant qu'elle soit enterrée, dit le docteur.

— Retirez-vous! laissez-moi! dit Philippe; et le docteur partit.

Philippe retourna près de sa mère, et les voisines, voyant qu'elle était mieux, la laissèrent avec son fils. Épuisée par la perte de sang qu'elle avait faite, la pauvre femme sommeilla quelques heures, et pendant tout ce temps elle tint toujours la main de Philippe dans la sienne. Vers une heure du matin elle s'éveilla, et, malgré sa grande faiblesse, elle avait recouvré la parole.

— Mon cher Philippe, dit-elle, êtes-vous resté tout ce temps près de moi?

— Oui, ma mère, et je ne vous quitterai que lorsque vous serez entièrement guérie et en état de vous lever.

— C'est ce qui n'arrivera jamais, Philippe ; je sens que la mort me réclame, et s'il ne fallait vous quitter en même temps, mon cher fils, avec quel plaisir je quitterais ce monde ! — Que de fois j'ai désiré mourir !

— Et pourquoi, ma mère? vous ai-je donné des sujets de mécontentement?

— Non, Philippe, non ; jamais. Je vous ai vu réprimer votre caractère impétueux, et retenir une juste colère pour épargner la sensibilité d'une mère. Depuis deux jours, la faim même n'a pu vous décider à lui désobéir. — Vous avez dû me croire insensée, folle, quand je vous parlais comme je l'ai fait si souvent, sans vouloir vous donner aucune explication de ma conduite; mais vous saurez tout, — dans quelques instants.

Elle tourna la tête sur son oreiller, comme pour se reposer ; et au bout de quelques minutes, semblant avoir recouvré des forces, elle reprit la parole.

— Je crois que la raison m'a quelquefois abandonnée. — Ne le pensez-vous pas, Philippe? Dieu sait que le secret qui pèse sur mon cœur suffit bien pour faire perdre la raison à une femme. Ce poids a accablé mon esprit, a miné les forces de mon corps, et m'a enfin donné le coup de la mort. J'en suis sûre, mon âme n'attend pour s'envoler que l'instant où je vous aurai tout appris. — Mais à quoi bon vous l'apprendre? la connaissance que vous en aurez produira sur vous l'effet qu'elle a produit sur moi.

— Ma mère! dit Philippe d'un ton solennel, je vous en conjure, confiez-moi ce fatal secret qui vous tue. Qu'il s'agisse du ciel ou de l'enfer, je ne crains rien. J'ai toute confiance en Dieu, et je défie Satan.

— Je connais votre courage et la force de votre esprit. Si quelqu'un peut entendre ce récit terrible sans perdre la raison, c'est vous; la mienne était trop faible. — Il faut pourtant que je vous raconte cette histoire : je sens que c'est un devoir pour moi, et je crois que j'en serai en état. — C'est de votre père, Philippe, que j'ai à vous

parler. — On suppose qu'il a été noyé sur mer...

— Ne l'a-t-il pas été? demanda Philippe avec surprise.

— Oh, non!

— Cependant, il est mort depuis longtemps?

— Non, — oui, et cependant, — non, répondit la veuve en appuyant une main sur son front.

Son esprit s'égare, pensa Philippe.

— Que voulez-vous dire, ma mère?

— Il vit, et il subit le jugement du ciel offensé.

La pauvre femme s'était soulevée sur le coude pour prononcer ces mots; elle retomba sur son oreiller, agitée et tremblante, et garda le silence quelques minutes.

— Le secret, ma mère? le secret, je vous en supplie? dit enfin Philippe, ne pouvant plus supporter cette incertitude.

— Vous allez le savoir, Philippe. Le caractère de votre père ne ressemblait que trop au vôtre, mon cher fils. Puisse son cruel destin être une leçon pour vous! Il était en-

treprenant, impétueux, et, dit-on, excellent marin. Il était né à Amsterdam; mais il ne voulut pas y rester, et il vint s'établir ici, parce qu'il était catholique, et vous savez que les Hollandais sont hérétiques. Il y a dix-sept ans qu'il partit pour l'Inde sur son beau vaisseau, l'Amsterdamois, avec une riche cargaison. C'était le troisième voyage qu'il faisait en ce pays, et ce devait être son dernier; car avec ce qu'il avait gagné dans les deux premiers, ce voyage devait faire sa fortune. Que de fois nous parlâmes de ce que nous ferions à son retour, et comme ces plans m'occupaient et me consolaient pendant son absence! car je l'aimais tendrement, Philippe; il avait toujours été excellent mari, et le temps me paraissait bien long quand il était absent: le sort de la femme d'un marin n'est pas digne d'envie; seule et passant les jours et les nuits à rêver de naufrages et d'autres accidents! Il y avait six mois qu'il était parti, et j'avais encore une longue année à l'attendre. — Un soir, après vous avoir couché, Philippe, vous étiez toute ma consolation, et n'aviez pas encore trois ans;

j'avais veillé sur vous jusqu'à ce que vous fussiez endormi ; je m'étais mise à genoux et j'avais appelé la bénédiction du ciel sur vous et sur votre père ; — hélas ! que j'étais loin de penser qu'une malédiction terrible avait déjà été prononcée contre lui !

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Philippe n'aurait pu parler. Il avait les lèvres entr'ouvertes et les yeux fixés sur sa mère.

— Vous voyant bien endormi, Philippe, je descendis dans la chambre dont la porte n'a jamais été ouverte depuis cette nuit horrible. Je me mis à broder, car il faisait un grand vent, et comment la femme d'un marin pourrait-elle dormir par un pareil temps? Il était minuit, et il tombait une forte pluie. Je me sentis saisie de crainte, et je n'aurais pu dire pourquoi ; je trempai mon doigt dans l'eau bénite, et je fis le signe de la croix. Le vent redoubla, et il semblait que la maison était au centre d'un tourbillon. Je devins encore plus alarmée, et je fus tourmentée par d'affreux pressentiments. Tout-à-coup, la fenêtre et les volets s'ouvrirent, ma lumière s'éteignit, et je restai dans de pro-

fondes ténèbres. Je poussai un cri d'effroi, mais enfin je me levai pour aller fermer la croisée, quand je vis entrer lentement par la fenêtre..... Qui croyez-vous que ce fût? — votre père, Philippe! — oui, votre père!

— Dieu tout-puissant! murmura Philippe à demi-voix.

— Je ne savais que penser. Il était dans la chambre; et quoique l'obscurité fût complète, je le voyais aussi clairement que s'il eût fait grand jour, et je distinguais tous ses traits. La crainte me portait à reculer; mon amour pour lui m'excitait à me jeter dans ses bras; je restai immobile. Dès qu'il fut entré, la fenêtre et les volets se refermèrent, et ma chandelle se ralluma. Je crus que c'était l'apparition de son spectre, et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais couchée sur le sofa, et une main froide serrait la mienne. Cette circonstance me rassura, et je ne songeai plus à ce qui m'avait paru surnaturel dans la manière dont il était arrivé. Je me figurai que son voyage avait été malheureux, et qu'il était de retour. J'ouvris les yeux, je vis cet époux chéri; je

le serrai dans mes bras, et il me sembla que ses joues et ses lèvres étaient de glace. Je l'accablais de caresses, il les recevait sans me les rendre, avait un air triste et pensif, et gardait le silence. — William, m'écriai-je, parlez! — parlez à votre chère Catherine!

— Il le faut, répondit-il, car mon temps est court.

— Court! Pourquoi? — Vous avez perdu votre vaisseau; mais vous êtes en sûreté. Vous n'irez plus sur mer; vous resterez toujours avec moi.

— Hélas! non, chère Catherine. — Je n'ai pas perdu mon vaisseau, mais j'ai tout perdu — je ne suis ni mort ni vivant. — Je suis placé entre ce monde et le monde des esprits. — Ne vous alarmez point, mais ne m'interrompez pas, car mes instants sont comptés; et écoutez-moi bien :

— Pendant neuf semaines, j'essayai de doubler le cap des Tempêtes sans pouvoir y réussir, et je proférai des jurements et des imprécations. Pendant neuf autres semaines, je fis les mêmes efforts sans plus de succès, et mon dépit se répandit en abominables

blasphèmes. L'équipage, épuisé de fatigue, voulut me forcer à rentrer dans la baie de la Table. Je m'y refusai, et je devins meurtrier sans en avoir l'intention. Le pilote était à la tête des mutins; il voulut les engager à me garrotter; il me saisit au collet. J'entrai en fureur, et je lui portai un coup si violent dans la poitrine, qu'il perdit l'équilibre, et le vaisseau faisant une embardée en même temps, il tomba à la mer. Ce malheur ne changea rien à ma résolution, et je jurai, sur le fragment du bois de la vraie croix, enchâssé dans le reliquaire que vous avez au cou en ce moment, et que je vous ai acheté un si grand prix, que j'accomplirais mon entreprise en dépit du tonnerre et des éclairs, de la mer et des vents, du ciel et de l'enfer, quand je devrais rester dans ces parages jusqu'au jour du jugement.

Ce serment fut enregistré au milieu des détonations de la foudre, et des lames de feu qui sillonnaient les nuages. L'ouragan éclata sur mon vaisseau, et mit les voiles en pièces; des montagnes liquides vinrent assaillir le bâtiment, et du centre d'un nuage épais qui

nous couvrait d'une obscurité profonde, je lus ces mots en caractères de flamme : — JUSQU'AU JOUR DU JUGEMENT!

— Un seul espoir me reste, et c'est pourquoi il m'a été permis de venir ici. Prenez cette lettre ; — il mit sur la table une lettre cachetée; — lisez-la, ma chère Catherine, et voyez si vous pouvez me secourir. — Et maintenant, adieu ! — mon temps est expiré.

— La fenêtre et les volets se rouvrirent; ma lumière s'éteignit une seconde fois, et je le vis comme entraîné rapidement vers la fenêtre. Je poussai un grand cri, et je courus à la croisée pour le retenir, mais il était parti sur l'aile de l'ouragan, et je ne pus apercevoir qu'un point lumineux dans l'éloignement. Au même instant la fenêtre et les volets se refermèrent, ma chandelle se ralluma encore, et je me trouvai seule.

— Merci, Dieu tout-puissant, merci! — O ma tête ! — ma tête! — Philippe! Philippe ! — où êtes-vous donc? — Ne me quittez pas, mon cher Philippe! — Je vous en conjure, ne me quittez pas !

En faisant ces exclamations, elle s'était mise à son séant sur son lit, et en les finissant elle tomba dans les bras de son fils. Au bout de quelques minutes, Philippe fut alarmé de la voir si long-temps sans mouvement, il voulut la recoucher sur son lit; — sa tête tomba en arrière, ses yeux étaient éteints, — la malheureuse veuve n'existait plus.

CHAPITRE II.

Quoique Philippe Vanderdecken ne manquât pas de courage moral, il fut presque paralysé par le choc qu'il éprouva, quand il découvrit que l'âme de sa mère avait pris son vol. Il resta long-temps debout près de son lit, les yeux fixés sur son corps, et l'esprit hors d'état de faire une seule réflexion. Peu à peu, il revint à lui, se pencha sur le lit, les yeux baignés de larmes, ferma les paupières de sa mère, imprima un baiser sur son front pâle et sur ses lèvres décolorées, et tira les rideaux.

— Ma pauvre mère, pensa-t-il, tu as enfin trouvé le repos; mais tu as laissé à ton fils un legs bien amer.

Ses pensées se reportèrent alors sur le récit que sa mère venait de lui faire. Cette

mère était maintenant en paix; mais son père — où était-il?

Il se rappela ces mots : *Un seul espoir me reste.* — Tout espoir n'était donc pas perdu. Son père avait placé une lettre sur la table, — y était-elle encore? Oui, elle devait y être; car sa mère paraissait ne pas avoir eu le courage de l'ouvrir; cette lettre devait expliquer en quoi cet espoir consistait; et depuis dix-sept ans elle n'avait pas encore été ouverte!

Il résolut d'examiner cette chambre fatale. Le ferait-il sur-le-champ, ou attendrait-il le jour? Mais la clef — où était-elle? Ses yeux se fixèrent sur une petite armoire en bois vernissé, placée sur un piédestal dans un coin de la chambre. Il n'avait jamais vu sa mère l'ouvrir; et ce n'était que là qu'elle pouvait avoir caché cette clef. Prompt à exécuter toutes ses résolutions, il prit la chandelle et s'approcha de l'armoire. La clef était dans la serrure, il l'ouvrit; les deux battants couvraient des tiroirs, mais tous étaient vides. Il pensa qu'il pouvait se trouver dans l'armoire quelque tiroir secret;

et pour le chercher plus aisément, il ôta tous les tiroirs, les mit par terre, mais le nouvel examen qu'il fit ensuite ne lui fit rien découvrir. Enfin, il souleva la petite armoire, la secoua, et il entendit un bruit qui annonçait qu'un morceau de fer y était caché; c'était probablement la clef, mais tous les efforts qu'il fit pour trouver le tiroir où elle était placée furent encore inutiles. Le jour commençait à paraître, et enfin il résolut de détacher les planches qui formaient le fond de l'armoire. Etant descendu dans la cuisine, il en rapporta un vieux ciseau et un marteau, et il venait de se mettre à l'ouvrage, quand une main s'appuya sur son épaule.

Philippe tressaillit, car il était tellement occupé de sa besogne qu'il n'avait entendu personne s'approcher. Il se retourna, et vit le père Seysen, curé de la paroisse, qui le regardait avec un air de surprise mêlée de sévérité. Ce digne homme avait appris la situation dangereuse de la veuve Vanderdecken, et il s'était levé avant le jour pour lui donner des consolations spirituelles.

— Quoi, mon fils, dit le prêtre, ne crains-tu pas de troubler le repos de ta mère? veux-tu t'emparer de ce qui lui appartient avant qu'elle soit dans sa tombe?

– Je ne crains pas de troubler le repos de ma pauvre mère, mon bon père, répondit Philippe, car elle repose à présent dans le séjour des bienheureux; et ce n'est pas de l'argent que je cherche dans cette armoire, quoique j'eusse le droit à présent de m'en emparer s'il y en avait. Je ne cherche qu'une clef, – une clef cachée depuis bien des années; mais quoique je sois certain qu'elle est dans cette armoire, l'endroit où elle se trouve est un mystère que je ne puis découvrir.

— Ta mère n'existe plus, dis-tu, mon fils? Et elle est morte sans recevoir les secours de notre sainte Église! Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé chercher?

— Elle est morte subitement, mon bon père, sans que je m'y attendisse, dans mes bras, il n'y a guère que deux heures. Je regrette que vous ne fussiez pas près d'elle, mais je ne crains rien pour son âme.

Le prêtre ouvrit les rideaux du lit, jeta de l'eau bénite sur le corps de la défunte, et passa quelques minutes à faire des prières à voix basse.

— Mais pourquoi te vois-je ainsi occupé? dit-il ensuite en se tournant vers Philippe. La mort d'une mère doit faire couler les larmes d'un fils, et lui inspirer des prières pour le repos de son âme. Cependant tes yeux sont secs, et tu es occupé d'une recherche frivole. —Cela n'est pas bien, Philippe.— Quelle est donc cette clef que tu cherches ainsi?

— Mon père, je n'ai ni le temps de pleurer, ni de me lamenter. — J'ai bien des choses à faire, — j'ai à penser à beaucoup d'autres. —Vous savez si j'aimais ma mère.

— Mais cette clef, Philippe?

— C'est celle d'une chambre qui n'a pas été ouverte depuis dix-sept ans, — qu'il faut que j'ouvre, — que j'ouvrirai, — oui, quand même.....

—Quand même quoi, mon fils?

— J'allais dire ce dont je me serais repenti, mon père. Le fait est qu'il faut que j'entre dans cette chambre.

—Je savais depuis long-temps que la porte de cette chambre était toujours fermée, et que ta mère ne voulait pas en dire la raison. Je la lui ai demandée, car je voyais qu'elle avait un poids énorme sur l'esprit, et je désirais chercher à l'alléger; mais elle n'a jamais voulu répondre à mes questions, et comme je voyais qu'elles lui étaient pénibles, j'ai cessé de lui en faire. — T'a-t-elle confié ce secret avant de mourir, mon fils?

— Oui, mon père.

— Et ne crois-tu pas devoir m'en faire part? N'as-tu besoin ni de conseils ni d'assistance?

— Je vous le confierais bien volontiers, mon père, car je sais que ce n'est pas la curiosité qui vous porte à me faire cette demande, et j'aurais grand besoin de vos avis; mais je ne sais pas encore si je dois regarder ce que m'a dit ma mère comme une réalité, ou comme une illusion créée par son imagination. Si je reconnais qu'elle ne m'a dit que la vérité, je partagerai volontiers ce fardeau avec vous, et vous n'aurez pas à m'en remercier. Mais en ce moment je ne le

puis ni ne le dois. Il faut d'abord que j'entre dans cette chambre mystérieuse.

— Mais ne crains-tu rien?

— Non, mon père. J'ai un devoir à accomplir, — un devoir terrible, j'en conviens..... Mais ne m'en demandez pas davantage, car je sens qu'en voulant sonder ma blessure, vous pourriez me faire perdre la raison.

— Je ne te presserai pas davantage, Philippe. Un temps viendra peut-tre où je pourrai t'être utile. Adieu, mon fils. — Mais interromps un travail pour lequel le moment n'est pas convenable. Je vais envoyer ici tes voisines pour rendre les derniers devoirs à ta mère, dont j'espère que l'âme est à présent près de Dieu. Il regarda Philippe en se retirant, et vit que ses pensées étaient occupées d'autre chose. Il semblait plongé dans un état de stupéfaction mentale, et le bon prêtre secoua la tête en se détournant.

Il a raison, pensa Philippe quand il se trouva seul, et, replaçant les tiroirs dans la petite armoire, il en ferma les portes. Il monta ensuite dans sa chambre, se jeta sur un lit tout habillé, et s'endormit d'un som-

meil semblable à celui que peut goûter l'homme qui s'endort en sachant qu'il ne s'éveillera que pour monter sur l'échafaud.

Pendant ce temps, les voisines étaient arrivées, et elles avaient tout préparé pour l'enterrement de la veuve. Vers midi, mynheer Poots arriva. Il avait appris la mort de la veuve, mais ayant une heure à sa disposition, il avait pensé qu'il ferait bien d'avoir l'air de l'ignorer, afin de se faire payer une visite de plus. Il entra d'abord dans la chambre de la défunte, et passa ensuite dans celle de Philippe, qu'il éveilla en le tirant par l'épaule.

— Éh bien, mynheer Vanderdecken, lui dit-il, tout est fini. Je vous avais bien dit qu'il était inutile que je revinsse aujourd'hui, mais vous l'avez voulu. Souvenez-vous que c'est une visite de plus que vous me devez, ce qui fait au total trois guilders et demi en y comprenant la potion, — pourvu que vous me rendiez la fiole.

— Vous aurez vos trois guilders et demi et votre fiole, monsieur Poots.

— Sans doute, sans doute; je sais que

vous avez dessein de me payer, quand vous le pourrez; mais il peut se passer bien du temps avant que vous trouviez à vendre cette maison. Or, je n'aime pas à presser ceux qui me doivent de l'argent, et je vais vous proposer un moyen de vous acquitter facilement envers moi. — J'ai vu au cou de votre mère une babiole qui n'a aucune valeur que pour un bon catholique. Pour vous aider dans votre embarras, je consens à la prendre pour ce que vous me devez, et nous serons quittes.

Philippe l'écouta tranquillement; il savait que Poots parlait du reliquaire que sa mère portait au cou, — sur lequel son père avait fait son fatal serment. — Il ne l'aurait pas donné pour des millions de guilders.

— Je ne puis accepter votre offre, monsieur Poots, répondit Philippe, je vous paierai ce qui vous est dû; maintenant, je vous prie de vous retirer.

Or, mynheer Poots savait fort bien que l'or qui enchâssait la relique valait beaucoup plus que ce qui lui était dû; il savait aussi qu'une pareille relique était regardée

comme très précieuse, et qu'il en trouverait une somme considérable. Il l'avait vue au cou de la morte en entrant dans sa chambre; cette vue l'avait tenté, il l'avait prise et l'avait cachée dans son sein. Il lui répondit donc :

— Je vous fais une offre très avantageuse, mynheer Philippe, et vous feriez bien de l'accepter. A quoi vous servira une pareille babiole ?

— Je vous dis que vous ne l'aurez pas ! s'écria Philippe avec colère.

— Eh bien, mynheer Vanderdecken, laissez-la en ma possession jusqu'à ce que je sois payé; c'est justice; quand vous m'apporterez trois guilders et demi et la fiole, je vous la rendrai.

— Non, non, cent fois non! s'écria Philippe indigné; et saisissant le petit docteur par le collet, il le mit à la porte de sa chambre en ajoutant : Partez promptement, ou sinon...

Le docteur descendit l'escalier si rapidement qu'il tomba et se donna une légère entorse. Il se releva à la hâte, sortit de la mai-

son, et s'en alla en boitant. Il aurait presque voulu ne pas avoir touché au reliquaire; mais sa retraite avait été trop soudaine pour qu'il pût le remettre où il l'avait pris, quand même il en aurait eu envie.

Cette conversation fixa naturellement les idées de Philippe sur ce reliquaire, auquel il attachait une grande importance, et il entra dans la chambre de sa mère pour s'en mettre en possession. Il ouvrit les rideaux du lit, avança une main pour dénouer le ruban de soie noire: — le reliquaire n'y était plus.

— Disparu! s'écria-t-il. — Ce ne sont pas les voisines, — non, — elles en sont incapables. — Ce ne peut être que ce misérable Poots. Mais il me le rendra! — il faudra bien qu'il me le rende, ou je le tuerai!

A ces mots, il descendit l'escalier, se précipita hors de la maison, et courut à toutes jambes vers la maison du docteur. Les voisins, qui le virent passer comme le vent devant eux, crurent qu'il avait perdu la raison, et secouèrent la tête. Poots avait une avance considérable, quoique son entorse l'empêchât de marcher bien vite. Craignant

les suites qui pouvaient en résulter pour lui, si Philippe découvrait son larcin, il tournait souvent la tête pour voir s'il n'était pas poursuivi; et enfin, quand il n'était plus qu'à peu de distance de chez lui, il aperçut de loin Philippe qui accourait vers lui. Sa première idée fut de s'arrêter et de rendre gorge; mais craignant la violence de Vanderdecken, il se flatta de pouvoir lui échapper, gagner sa maison, la barricader, et garder le reliquaire, ou du moins capituler sans danger.

Oubliant la douleur que lui faisait souffrir son entorse, mynheer Poots se mit à courir à son tour aussi vite que ses jambes grêles et courtes pouvaient le permettre; mais il avait beau courir, Philippe gagnait à chaque pas du terrain sur lui, et quand il vit le petit docteur prendre la fuite, il fut convaincu que ses soupçons étaient bien fondés. A quelques pieds de sa maison, Poots entendit derrière lui le bruit des pas, ou plutôt de la course de Philippe; il voulut redoubler de vitesse, fit un faux pas, et tomba devant le seuil de sa porte. Le jeune homme arrivait au même instant, le corps

penché en avant, et un bras étendu pour saisir celui qu'il poursuivait; il trébucha contre le corps de Poots. Mais sa course rapide avait acquis trop d'impétuosité pour qu'il pût s'arrêter à volonté; il fit encore quelques pas, en cherchant à regagner son équilibre, et finit par tomber à son tour. Cette chute sauva le docteur. En une seconde, il fut sur ses jambes, entra dans sa maison, et Philippe ne put y arriver que pour en entendre barricader la porte. Déterminé à se remettre en possession de son trésor, il examina toute la maison pour voir par où il pourrait en forcer l'entrée; mais Poots, habitant un endroit isolé, avait pris tous les moyens possibles pour y être en sûreté. Des volets solides couvraient les fenêtres du rez-de-chaussée; celles du premier étage étaient trop élevées pour qu'on pût y arriver sans échelle, et elles étaient garnies intérieurement de volets qui pouvaient se fermer en un instant; enfin, une forte porte en bois de chêne était défendue par une bonne serrure, des verroux, des barres de fer et une chaîne.

Nous devons faire remarquer ici que, quoique mynheer Poots eût une excellente clientelle, par suite de ses talents bien connus, sa réputation comme avare n'était pas moins solidement établie. Jamais il n'était permis à personne d'entrer chez lui, et dans le fait personne n'en était tenté. Il était aussi isolé de ses semblables que son logement l'était des autres demeures des hommes, et on ne le voyait que dans les lieux habités par la maladie et la mort. Lorsqu'il était entré dans cette maison, une vieille femme décrépite se présentait à la porte quand on y frappait, mais elle était morte il y avait un an, et depuis ce temps Poots ouvrait toujours lui-même quand il était chez lui; et s'il était absent, c'était en vain qu'on frappait. On croyait donc qu'il y demeurait seul, étant trop avare pour payer une servante. Philippe le croyait aussi, et dès qu'il eut repris haleine, il chercha quelque moyen pour recouvrer son reliquaire, et se venger en même temps; la porte était trop forte pour qu'il pût l'enfoncer. A force de réfléchir, sa colère se calma, et au lieu d'avoir recours

à la violence, il résolut de parlementer.

— Mynheer Poots, s'écria-t-il à haute voix, je sais que vous pouvez m'entendre. Rendez-moi ce que vous m'avez pris, et je vous pardonne. Mais si vous vous y refusez, je jure que je ne quitterai ce lieu qu'après vous avoir arraché la vie.

Poots l'entendit parfaitement; mais il était revenu de sa frayeur, il se croyait en sûreté, et il ne put se résoudre à faire restitution. Il ne répondit donc rien, espérant que la patience de Philippe s'épuiserait, et qu'au moyen de quelque arrangement, comme le sacrifice de quelques guilders, qu'un homme aussi pauvre que Philippe serait trop heureux d'accepter, il pourrait garder un reliquaire qu'il espérait pouvoir vendre très cher.

Philippe, ne recevant aucune réponse, vomit des invectives contre le docteur, et en revint à l'idée de recourir aux voies de fait. Apercevant une pile de fagots à quelques pas de la maison, il résolut d'y mettre le feu, et de se venger du moins, s'il ne pouvait recouvrer son bien. Ayant entassé con-

tre la porte une grande quantité de ces fagots, il y mit le feu à l'aide du briquet que tout Hollandais porte toujours dans sa poche. Des colonnes de fumée s'élevèrent sur-le-champ, la flamme ne tarda point à paraître, et le feu prit au bois de la porte.

— Misérable voleur, qui ne respectes pas même les morts, s'écria Philippe, tu vas éprouver ma vengeance. Si tu restes dans ta maison, tu y seras brûlé; et si tu en sors, tu périras de ma main. — M'entendez-vous, mynheer Poots? m'entendez-vous?

A peine avait-il prononcé ces mots, que la fenêtre du premier étage, la plus éloignée de la porte, s'ouvrit tout-à-coup, et tandis qu'il jetait de nouveaux fagots sur le feu, il vit paraître à la croisée une créature angélique de seize à dix-sept ans, qui paraissait calme et résolue au milieu du danger qui la menaçait. Ses longs cheveux noirs tressés étaient relevés et rangés avec grâce sur sa tête. Elle avait de grands yeux noirs, mais pleins de douceur, des sourcils bien arqués de même couleur, le front élevé, le visage ovale, la bouche petite, les lèvres de rubis; en un

mot, tous ses traits formaient un ensemble qui donnait une idée des efforts les plus heureux des meilleurs peintres pour représenter une jeune et belle sainte, et tandis que des volumes de fumée et de flammes s'élevaient vers le ciel presque à côté d'elle, son air tranquille faisait penser à la constance et à la résignation d'un martyr.

— Pourquoi cet acte de violence, jeune homme? lui demanda-t-elle; que vous ont fait les habitants de cette maison?

Philippe la regarda quelques minutes avec une surprise mêlée d'admiration qui ne lui permit pas de lui répondre. Sa première pensée fut qu'en voulant exercer sa vengeance, il risquait de sacrifier un objet si aimable. Saisissant un long bâton, il ne songea plus qu'à éteindre l'incendie qu'il avait allumé, ce qui était une entreprise plus difficile, car en voulant éloigner de la porte les fagots qui brûlaient, il ne faisait que donner plus d'activité aux flammes. Le feu s'était déjà communiqué à un jambage de la porte, dont l'épaisseur faisait qu'elle résistait encore aux flammes, et Philippe

réussit bientôt à écarter les fagots, quoique sans pouvoir les éteindre. Tandis qu'il était occupé de ce travail, la jeune personne le regardait en silence.

— Ne craignez rien, jeune dame, lui dit-il enfin, il n'y a plus de danger. Que Dieu me pardonne d'avoir risqué une vie aussi précieuse que la vôtre; je ne voulais exercer ma vengeance que contre mynheer Poots.

— Et quel motif aviez-vous pour exercer contre lui une vengeance si terrible?

— Quel motif, jeune dame? — il est venu chez moi pour donner des secours à ma mère malade, — elle était morte, — et sa main sacrilége lui a retiré du cou, — a volé — un reliquaire auquel j'attache plus de prix qu'à tous les trésors du monde.

— Voler les morts! — impossible! — Vous l'accusez à tort.

— Le fait est certain, jeune dame; et ce reliquaire.... pardon, mais il faut qu'il me soit rendu. — Vous ne savez pas combien il m'est précieux.

— Attendez un instant.

Elle disparut, et pendant quelques minutes Philippe resta livré à ses réflexions. Une créature si charmante dans la maison de mynheer Poots! Qui pouvait-elle être? La voix mélodieuse de la jeune fille le tira de sa rêverie. Elle se remontra à la croisée tenant en main le reliquaire attaché à un ruban noir.

— Voici ce que vous réclamez, jeune homme. Je regrette que mon père ait commis une action qui justifie presque l'acte de violence que vous venez de commettre.

— Votre père! Est-il possible qu'il soit votre père? s'écria Philippe, oubliant le reliquaire qu'elle avait jeté à ses pieds. — Attendez! ajouta-t-il en voyant qu'elle faisait un mouvement pour se retirer de la croisée, laissez-moi le temps de vous demander pardon de ma conduite folle et inconsidérée. Je vous jure sur ce saint reliquaire, continua-t-il en le ramassant et en y appliquant ses lèvres, que si j'avais su qu'il existât dans cette maison une autre personne que lui, je ne me serais jamais permis d'agir comme je viens de le faire, et je me trouve bien heu-

reux qu'il n'en soit pas résulté de plus grand malheur. Mais il y a encore du danger, jeune dame; ces fagots ne sont pas éteints, le vent peut en pousser la flamme contre la porte, et le jambage brûle encore. Ouvrez-moi la porte, je tirerai de l'eau du puits, et j'arrêterai les progrès du mal que j'ai causé. Ne craignez rien pour votre père; quand il aurait voulu me faire cent fois plus de mal, sa fille serait sa protection.

— Ne vous fiez pas à lui, cria mynheer Poots dans l'intérieur.

— On peut se fier à lui, répondit la jeune fille; et nous avons besoin de ses services. Que pourrions-nous faire, vous et moi, dans un tel embarras? Ouvrez la porte et ne craignez rien. — Il va vous ouvrir, monsieur, dit-elle à Philippe, et je compte entièrement sur votre promesse.

— Je n'y ai jamais manqué, répondit Philippe; mais qu'il se presse, car les flammes menacent la porte.

Mynheer Poots ouvrit la porte d'une main tremblante, et remonta l'escalier à la hâte. Philippe traversa le vestibule, entra dans la

cour, et eut à tirer du puits bien des seaux d'eau avant d'avoir entièrement éteint les flammes. Pendant qu'il y travaillait, il ne vit ni le père ni la fille. Quand il ne resta plus une étincelle, il sortit de la maison, en ferma la porte, et leva les yeux vers la croisée où il avait déjà vu la jeune fille; elle y était encore, il la salua, et l'assura qu'il n'y avait plus aucun danger.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle; votre conduite a été un peu inconsidérée, mais vous l'avez noblement réparée.

— Assurez votre père, lui dit-il, que je ne conserve aucune animosité contre lui. Dans quelques jours je viendrai lui payer ce que je lui dois.

La croisée se ferma. Philippe resta quelques minutes les yeux fixés sur la fenêtre; mais ne voyant plus la jeune fille, il reprit le chemin de sa maison, agité de sentiments bien différents des idées qui l'occupaient quand il en était sorti.

CHAPITRE III.

La vue de la charmante fille de mynheer Poots avait fait une forte impression sur Philippe Vanderdecken, et il avait alors un nouveau motif d'agitation et d'anxiété. Il arriva chez lui, monta dans sa chambre, et se jeta sur le lit où il était couché quand mynheer Poots l'avait éveillé. D'abord, il se rappela la scène que nous venons de décrire, et son imagination lui présenta de nouveau cette jeune personne qui lui avait paru si belle, ses yeux, l'expression de ses traits, sa voix douce et mélodieuse, et les paroles qu'elle avait prononcées. Mais cette image agréable fut bientôt forcée à disparaître par le souvenir que le corps de sa mère était dans la chambre voisine de la sienne, et le secret de son père dans celle en dessous.

Les funérailles devaient avoir lieu le lendemain matin, et Philippe, qui, depuis qu'il avait vu la fille de mynheer Poots, semblait moins pressé de faire l'examen qu'il projetait, résolut de n'ouvrir la chambre mystérieuse qu'après l'enterrement de sa mère. Après avoir pris cette détermination, il s'endormit, et il était tellement fatigué de corps et d'esprit, qu'il ne s'éveilla le lendemain que lorsque le prêtre lui fit dire qu'on n'attendait que lui pour se rendre à l'église. En une heure de temps, la cérémonie funèbre fut terminée, ceux qui y avaient assisté se dispersèrent, et Philippe, pour ne pas être interrompu, ferma la porte aux verrous, et se trouva heureux d'être seul.

Il existe en nous un sentiment intime qui se manifeste quand nous nous retrouvons dans l'habitation où la mort vient de passer, mais qui ne conserve plus aucune trace de son passage. C'est une sorte de soulagement et de satisfaction de nous trouver délivrés de ce qui nous rappelait notre condition mortelle, et la preuve muette de la futilité de tous nos désirs. Nous savons que nous de-

vons mourir un jour, mais nous désirons toujours l'oublier. Nous le rappeler sans cesse, ce serait imposer trop de contrainte à nos souhaits et à nos espérances; et quoiqu'on nous dise que nous devons toujours avoir l'avenir présent à nos pensées, nous trouvons que nous ne jouirions pas de la vie, s'il ne nous était permis de l'oublier quelquefois; car qui formerait un plan qu'il lui est rarement donné d'exécuter, s'il pensait à la mort à chaque instant du jour? Nous nous flattons que nous pouvons vivre plus long-temps que d'autres, et nous oublions que le contraire est aussi probable. Et si ce sentiment n'eût été gravé profondément dans le cœur de l'homme, combien peu de progrès il aurait faits même depuis le déluge!

Philippe entra dans la chambre où le corps de sa mère était encore une heure auparavant, s'approcha de l'armoire, et la tirant en avant, il en eut bientôt démonté le panneau de derrière. Il découvrit alors un tiroir secret, et l'ayant ouvert, il y trouva une grosse clef rouillée, sous laquelle était

un écrit dont l'encre avait changé de couleur. Il reconnut l'écriture de sa mère, et lut ce qui suit :

« Deux nuits se sont écoulées depuis qu'un » horrible événement me détermina à fermer » la chambre qui est ici dessous, et mon es- » prit est encore frappé de terreur. Si pourtant » je viens à mourir sans avoir révélé ce secret, » cette clef sera nécessaire, car il faudra bien » qu'on en ouvre la porte. Quand je sortis de » cette chambre hors de moi, je montai l'es- » calier à la hâte, et je passai toute la nuit » près de mon enfant. Le lendemain matin, » je m'armai d'assez de courage pour descen- » dre, mais je n'entrai pas dans la chambre, je » fermai la porte à double tour, et plaçai la » clef où on la trouvera. Nulles privations, » nulles souffrances, ne pourront jamais me » décider à y entrer, quoiqu'il y ait dans le » coffre de fer placé dans le bas du buffet qui » est le plus éloigné de la fenêtre, assez d'ar- » gent pour fournir à tous mes besoins. Cet » argent y restera pour mon fils. Si je ne lui » confie pas ce fatal secret avant ma mort, » qu'il pense que c'est parce qu'il vaut mieux

» pour lui qu'il l'ignore. Les clefs du coffre et
» des deux buffets étaient, je crois, sur la
» table ou dans ma boîte à ouvrage. Il y a, ou
» du moins il doit y avoir une lettre cache-
» tée sur la table. Que personne ne l'ouvre
» que mon fils, et qu'il ne l'ouvre lui-même
» qu'autant qu'il sera instruit de mon secret.
» Mais, même en ce cas, qu'il réfléchisse bien
» avant de l'ouvrir, car il vaut mieux pour lui
» qu'il n'en sache pas davantage. »

— Que je n'en sache pas davantage! pensa Philippe. Mais il faut que j'en sache davantage. Pardon, ma mère, si je ne me range pas à votre avis; mais quand on est résolu comme je le suis, réfléchir, c'est perdre du temps.

Il pressa de ses lèvres la signature de sa mère, plia le papier, le mit dans sa poche, prit la clef et descendit l'escalier. Il était alors environ midi. Le soleil brillait, et le firmament était sans nuages. Philippe mit la clef dans la serrure de la porte si long-temps fermée, et il l'ouvrit. Dire que son cœur ne battait pas en ce moment, ce ne serait pas être historien fidèle, car il palpitait vivement; mais l'espèce d'alarme qu'il éprouvait

ne l'emporta point sur sa détermination. Cependant il s'arrêta un instant sur le seuil, comme s'il eût été sur le point d'entrer dans la retraite d'un esprit qui pouvait apparaître une seconde fois. Il regarda dans la chambre; mais il ne pouvait y distinguer les objets qu'imparfaitement, car les volets étaient fermés, mais joignaient mal, et trois rayons de lumière, pénétrant par les fentes, produisaient un effet presque surnaturel. Il alla chercher une lumière dans la cuisine, revint à la porte de la fatale chambre, avança le bras pour l'éclairer avant d'y entrer, et jeta à la hâte un regard tout autour. Il n'y vit rien qui dût effrayer, mais la table sur laquelle la lettre devait se trouver était cachée par la porte entr'ouverte. — Pourquoi hésiter ainsi? se demanda-t-il à lui-même; et s'armant d'un nouveau courage, il entra dans la chambre et ouvrit sur-le-champ les volets, ce qui y laissa pénétrer des flots glorieux de lumière, la fenêtre étant exposée au midi. C'est une chose assez étrange, mais cette clarté brillante ébranla sa résolution plus que ne l'avait fait

l'obscurité; et emportant le chandelier, il se retira à la hâte dans la cuisine pour rappeler son courage, et il y resta quelques minutes, le visage appuyé sur ses mains, plongé dans de profondes réflexions.

Il n'est pas moins singulier que ses réflexions finirent par se reporter sur la charmante fille de mynheer Poots et sur sa première apparition à la fenêtre; et il sentit que les flots de lumière qui venaient de le chasser de la chambre naguère fermée, avaient fait sur lui bien moins d'impression que l'éclat enchanteur de la beauté de cette jeune personne. En s'occupant de cette vision ravissante, il recouvra toute sa confiance, et se levant, il remonta hardiment dans la chambre mystérieuse. Nous ne décrirons pas les objets qui s'y trouvaient suivant l'ordre dans lequel ils s'offrirent aux yeux de Philippe, mais nous tâcherons de les présenter à nos lecteurs dans un ordre mieux entendu.

Cette chambre pouvait avoir douze à quatorze pieds carrés, mais il ne s'y trouvait qu'une seule croisée. En face de la porte

était la cheminée, à chaque côté de laquelle était un grand buffet en bois noir. Le plancher n'était pas sale, quoique des toiles d'araignée tapissassent toute la chambre. Au centre du plafond était suspendu un globe de vif-argent, ornement assez commun à cette époque; mais il avait perdu son éclat, et des toiles d'araignée le couvraient comme d'un linceul. Sur la tablette de la cheminée, on voyait une petite statue de la Vierge Marie en argent qui en occupait le milieu; et de chaque côté, quelques figures indiennes. Trois grands cadres dorés étaient suspendus au-dessus, contre la muraille, mais le temps avait tellement terni les glaces qui les couvraient, qu'on ne pouvait distinguer quels étaient les dessins qui s'y trouvaient. Les portes des deux buffets étaient vitrées, mais quoique les vitres fussent également ternies, on pouvait encore y distinguer une grande quantité de vaisselle d'argent.

La muraille qui faisait face à la porte était aussi décorée de gravures encadrées, mais cachées comme les autres par des glaces devenues ternes. Deux cages y étaient atta-

chées, mais elles ne contenaient plus que les squelettes des oiseaux qui les avaient occupées, et quelques plumes, formant un petit tas dans chacune, annonçaient que c'étaient des serins qu'on avait apportés des Canaries, et qui étaient encore alors rares et recherchés. Philippe semblait vouloir tout examiner, avant de chercher ce qu'il désirait et ce qu'il craignait de trouver. Il y avait plusieurs chaises autour de la chambre; il vit une petite pièce de linge sur l'une d'elle, et il reconnut que c'était une chemise d'enfant qui probablement avait été à son usage. Enfin il tourna les yeux vers le mur qu'il n'avait pas encore regardé, celui dans lequel la porte d'entrée était percée. Cette porte était restée entr'ouverte, et c'était derrière cette porte qu'il devait trouver la table, la boîte à ouvrage, le canapé et la fatale lettre. En faisant quelques pas dans la chambre pour avancer de ce côté, son pouls, qui avait repris peu à peu son mouvement régulier, redoubla de vitesse, et pour lui donner le temps de se calmer, il leva les yeux vers le haut du mur, où il vit suspendus des pistolets, des sabres,

des arcs et autres instruments de destruction, mais pour la plupart asiatiques. Enfin ses regards descendirent sur la table, sur le petit canapé qui était par derrière, et sur lequel sa mère lui avait dit qu'elle était assise quand son père lui avait fait son effrayante visite. La boîte à ouvrage était sur la table, et les clefs étaient à côté, mais il ne s'y trouvait pas de lettre. Philippe s'approcha de la table et vida la boîte à ouvrage, mais parmi tout ce qu'elle contenait, il n'existait aucun papier. Il chercha sur le canapé, regarda sous la table, et n'aperçut aucune lettre. Il sentit son cœur soulagé du poids qui l'accablait. — Ce ne peut avoir été que la vision d'une imagination échauffée, pensa-t-il, un songe trop terrible, trop semblable à la réalité, et qui a dérangé en partie la raison de ma pauvre mère. — Plus il y réfléchissait, et plus cette supposition lui paraissait probable.

— Oui, il faut que cela soit ainsi, pensa-t-il. O ma pauvre mère, combien tu as souffert! — Mais à présent tu en es recompensée, tu es près de Dieu. — Après quelques minutes, pendant lesquelles il jeta de nouveau

les yeux tout autour de la chambre avec cet air d'indifférence que donne la conviction que ce qu'on avait regardé comme surnaturel s'explique tout naturellement, il tira de sa poche l'écrit qu'il avait trouvé avec la clef de la chambre, et le lut une seconde fois : « Le coffre de fer placé dans le bas du buffet qui est le plus éloigné de la fenêtre. » Il prit les clefs qui étaient sur la table, et ouvrit d'abord ce buffet, et ensuite la caisse de fer, dans laquelle il trouva vingt petits sacs de toile jaune, de même grosseur et de même poids. Il en ouvrit un : il était plein de pièces d'or, et y ayant compté cinq cents guilders, il vit qu'il en avait dix mille en sa possession.

— Ma pauvre mère! pensa-t-il, avec un pareil trésor à ta disposition, un vain songe a-t-il donc pu te déterminer à te condamner à toutes les privations de la pauvreté! — Ayant pris dans le sac qu'il venait d'ouvrir quelques guilders pour ses besoins présents, il referma la caisse, et examina les buffets, qui contenaient des porcelaines de la Chine, et une quantité considérable de vaisselle et de vases d'argent de toute espèce.

La possession d'un pareil trésor, et la conviction qu'il n'y avait eu aucune apparition surnaturelle, rétablirent le calme dans l'esprit de Philippe. Il s'assit sur le petit canapé, et tomba dans une rêverie dont le principal objet était l'aimable fille de mynheer Poots. Il bâtit force châteaux en Espagne, et tous avaient pour fondation son mariage avec elle. Il passa deux heures dans cette agréable occupation, après quoi ses pensées se reportèrent encore sur sa mère.

— Chère et bonne mère! s'écria-t-il en se levant, tu étais ici, fatiguée d'avoir veillé sur ton enfant, pensant à mon père absent et aux dangers qu'il courait, l'esprit livré à la crainte et à l'inquiétude, et tu t'es endormie l'imagination disposée au rêve affreux qui a détruit tout ton bonheur. — Il faut que cela soit, car je vois sur le plancher la broderie qui t'a échappé des mains à l'instant où le sommeil s'est emparé de tes sens, et dont l'aiguille est passée dans un point qui n'est pas fini. — Il se baissa pour ramasser la bande de mousseline, et se releva

avec une précipitation qui renversa la table.
— Dieu du ciel ! s'écria-t-il en joignant les mains, le cœur percé d'une nouvelle angoisse ; Dieu du ciel ! — la voici ! — voici LA LETTRE !

Le fait n'était que trop vrai : la mousseline brodée couvrait la lettre fatale de Vanderdecken. Si Philippe l'avait vue sur la table en entrant dans cette chambre, il aurait été moins ému, parce qu'il s'y attendait ; mais la découvrir quand il s'était persuadé que l'histoire merveilleuse qui lui avait été racontée n'était qu'une illusion de l'imagination de sa pauvre mère ; quand il était convaincu que nulle apparition surnaturelle n'avait eu lieu ; quand il venait de se livrer à des visions de bonheur et de tranquillité, c'était un choc si imprévu, qu'il en resta quelques instants frappé de stupéfaction, dans une attitude de surprise et de terreur. Il vit s'écrouler ses projets de félicité future, et l'avenir ne se peignit plus à ses yeux que sous les couleurs les plus sombres.

Enfin, il ramassa la lettre avec un mou-

vement de désespoir. — Non, s'écria-t-il, je ne puis, je n'ose la lire ici. C'est sous la voûte du ciel, — du ciel offensé, que je dois apprendre les révélations qu'elle contient. Il prit son chapeau, sortit de la maison, en ferma la porte, et mit la clef dans sa poche.

CHAPITRE IV.

Si le lecteur peut se figurer les sensations d'un homme qui, après avoir été condamné à mort et s'être résigné à son destin, apprend, contre toute attente, qu'un sursis a été prononcé à son exécution, et à qui, dans le moment où son cœur s'est ouvert à l'espérance, on vient annoncer que le sursis est révoqué, et qu'il va subir sa sentence, il pourra se faire une idée de ce qui se passait dans l'esprit de Philippe quand il sortit de sa maison.

Il marcha long-temps, tenant la lettre pressée dans sa main, et ses dents serrées les unes contre les autres. Peu à peu son agitation se calma, et la rapidité de sa marche l'ayant fatigué, il s'assit sur le bord d'un fossé. Il y resta quelque temps, les yeux tou-

jours fixés sur le papier qu'il tenait en main. Il retourna la lettre par un de ces mouvements d'instinct auxquels la volonté n'a aucune part, et il vit qu'elle était cachetée en noir; il poussa un profond soupir. — Je ne saurais la lire à présent, pensa-t-il; et se levant, il se remit en marche.

Il marcha jusqu'au moment où le soleil n'était plus que de quelques degrés au-dessus de l'horizon; il s'arrêta pour le regarder. — On pourrait croire que c'est l'œil de la divinité, pensa-t-il; pourquoi donc, Dieu de miséricorde, m'as-tu choisi parmi tant de millions de mes semblables pour remplir une tâche si terrible?

Il chercha autour de lui quelque endroit retiré où il pût lire le message qui lui était envoyé du monde des esprits, sans être aperçu par des yeux profanes. Il vit à peu de distance un taillis sur la lisière d'un petit bois, et y étant entré il s'y assit de manière à ce qu'aucun passant ne pût l'apercevoir. Il jeta encore un regard sur l'astre du jour qui descendait rapidement, et, peu à peu, il devint plus calme.

— C'est ton ordre, ô mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est mon destin! L'un et l'autre doivent s'accomplir.

Sa main fut agitée d'un tremblement involontaire en touchant au cachet, — en songeant que cette lettre contenait le secret d'un homme dont le jugement avait été prononcé. Mais cet homme était son père, — un père dont il avait appris à chérir la mémoire, — un père qui n'avait d'espoir qu'en cette lettre, — un père qui avait besoin de secours.

— Lâche que je suis d'avoir perdu tant de temps! s'écria-t-il; on dirait que la clarté du jour se prolonge pour me fournir le moyen de lire cette lettre. Il rompit le cachet, qui portait les lettres initiales des noms de son père, et lut ce qui suit :

« *A Catherine.* — Un de ces esprits com-
» patissants dont les yeux versent des larmes
» sur les crimes des mortels, a reçu la permis-
» sion de m'informer des moyens qui peuvent
» seuls faire révoquer ma sentence terrible.

» Si je pouvais recevoir sur le pont de
» mon navire la sainte relique sur laquelle

» j'ai fait le fatal serment, la baiser en toute
» humilité et verser une larme de contrition
» véritable sur le bois sacré, je pourrais alors
» reposer en paix.

» Mais comment cela pourra-t-il jamais
» s'accomplir? Qui voudra entreprendre une
» tâche semblable?—O Catherine! nous avons
» un fils..... Mais, non, non, qu'il n'entende
» jamais parler de son malheureux père! —
» Priez pour moi. — Adieu pour toujours!

» I. VANDERDECKEN. »

— Le fait est donc vrai, — horriblement vrai! s'écria Philippe; mon père est vivant, et il subit sa sentence! Il parle de moi comme d'un libérateur, — et de qui parlerait-il? Ne suis-je pas son fils? N'est-il pas de mon devoir de le secourir? — Oui, mon père, ajouta-t-il en se jetant à genoux, vous n'aurez pas écrit ces lignes en vain; — que je les relise encore une fois.

Il leva la main vers ses yeux, car il croyait tenir encore la lettre; mais il ne l'avait plus. — Peut-être l'avait-il laissée tomber; il la chercha sur l'herbe et ne la trouva point.

— Il ne faisait pas un souffle de vent. — Était-ce donc une vision? Avait-il réellement lu une lettre écrite par son père? Il ne pouvait en douter; il se la rappelait mot pour mot, comment donc avait-elle disparu? Il ne vit qu'un seul moyen de l'expliquer : — c'était à lui — à lui seul — que ce message était destiné.

— Écoute-moi, ô mon père, s'écria-t-il, s'il t'est permis de m'entendre! Écoute le fils qui jure, sur cette sainte relique, de faire révoquer ta sentence terrible, ou de périr en l'essayant. Il consacre sa vie à ce devoir, et ce n'est qu'après l'avoir accompli qu'il mourra en paix. Que le ciel, qui a enregistré le serment téméraire du père, enregistre aussi celui fait en ce moment par le fils sur cette même croix, et s'il lui arrive de le violer, puisse sa punition être encore plus terrible que celle de son père!

Philippe se jeta la face contre terre, les lèvres attachées sur le symbole sacré de notre foi. Il resta long-temps dans cette posture, plongé alternativement dans la prière et la méditation. Le crépuscule avait fait

place à la nuit, et l'obscurité était profonde.

Il fut tiré de cet état d'abstraction en entendant les voix de plusieurs hommes qui s'étaient assis dans le taillis, à quelques pas de lui, mais qu'il ne voyait pas plus qu'il ne pouvait en être vu. Leur conversation l'inquiétait fort peu, et il allait se lever sans bruit pour retourner chez lui, quand son attention s'éveilla en entendant prononcer le nom de mynheer Poots. Il écouta, et il découvrit que les interlocuteurs étaient quatre soldats licenciés, devenus bandits, et qu'ils avaient dessein d'attaquer cette nuit même la maison du petit docteur, qu'ils savaient avoir en sa possession une somme d'argent considérable.

— Ce que j'ai proposé est ce qu'il y a de mieux à faire, dit l'un d'eux; il n'a que sa fille avec lui.

— Que je préfère à tout son argent, dit un autre. Ainsi donc, avant de nous mettre en marche, qu'il soit bien entendu qu'elle entrera dans ma part du butin.

— Si vous voulez la payer, dit un troisième, à la bonne heure.

— J'y consens ; — combien évaluez-vous la carcasse d'une jeune fille?

— Cinq cents guilders, répondit le quatrième.

— Soit ; — mais à condition que si ma part du butin ne monte pas si haut, je l'aurai pour ma part, n'importe quelle soit la somme.

— C'est juste; mais je suis bien trompé si nous ne trouvons pas plus de deux mille guilders dans le coffre-fort du vieil avare. — Eh bien! parlez donc, vous deux! consentez-vous qu'elle soit pour Baétens?

— Oui, — oui, répondirent les deux autres.

— En ce cas, je vous seconderai de cœur et de corps, dit Baétens. Cette fille me plaisait; j'ai été jusqu'à la demander en mariage; mais, le croirez-vous? moi enseigne, moi officier, j'ai été refusé par son vieux coquin de père. Mais je vais m'en venger. — Pas de quartier pour lui.

— Non, non.

— Partirons-nous à présent, ou attendrons-nous plus tard? — Dans une heure, la lune se lèvera et l'on pourrait nous voir.

— Qui nous verrait dans cet endroit isolé? Il vaut mieux attendre que la lune soit levée, nous y verrons plus clair pour compter les guilders. — Combien faut-il de temps pour y aller? une demi-heure, je crois; eh bien, partons dans une demi-heure.

— Soit; en attendant, je vais mettre une nouvelle pierre à ma carabine, et la charger. — La balle que j'y mettrai fera sauter le crâne au vieil avare!

— J'aime mieux que ce soit vous que moi qui lui donniez son compte, dit un autre; car il m'a sauvé la vie à Middelbourg, quand tout le monde croyait que j'allais mourir.

Philippe n'attendit pas le reste de la conversation. Il se leva sans bruit, et s'éloigna avec précaution en faisant un détour pour les éviter. C'étaient des soldats licenciés, dont un grand nombre étaient devenus brigands et infestaient le pays, ce que Philippe n'ignorait pas. Il ne pensait alors qu'à sauver le vieux docteur et sa fille du danger qui les menaçait, et il oublia momentanément son père, sa mère et tout ce qu'il avait appris dans cette journée. Quoi qu'il

eût marché au hasard en sortant de chez lui, il savait fort bien où il était, et il connaissait le chemin qu'il devait suivre pour aller chez mynheer Poots. Il y courut à la hâte, et en moins de vingt minutes il y arriva hors d'haleine.

Il frappa à la porte; — point de réponse. — Il frappa une seconde et une troisième fois, et le même silence continua à régner. Il supposa que mynheer Poots avait été appelé près d'un malade; mais sa fille devait être au logis, et il l'appela à haute voix :

— Jeune fille, s'écria-t-il, si votre père est sorti, comme je le présume, écoutez ce que j'ai à vous dire : je suis Philippe Vanderdecken; je viens d'entendre quatre scélérats former le complot d'assassiner votre père et de le voler; dans une demi-heure ils seront ici; je suis accouru pour vous en donner avis, et vous défendre autant que je le pourrai. Je vous jure par le reliquaire que vous m'avez remis ce matin que ce que je vous dis est vrai.

Il attendit quelques instants sans recevoir aucune réponse.

— Jeune fille, continua-t-il, répondez-

moi, si vous faites cas de ce qui doit vous être plus précieux que tout l'or de votre père ne l'est à ses yeux. Ouvrez du moins la fenêtre et écoutez ce que j'ai à vous dire. Vous ne courez aucun risque à cela; et quand même il ne ferait pas si noir, je vous ai déjà vue.

A ces mots la fenêtre de l'étage supérieur s'ouvrit, et la charmante fille de mynheer Poots s'y avança, presque invisible au milieu de l'obscurité.

— Que voulez-vous ici à une pareille heure, monsieur? lui dit-elle. Qu'avez-vous à me dire? Je n'ai entendu que très imparfaitement ce que vous disiez tout à l'heure.

Philippe lui fit le détail de tout ce qu'il avait entendu.

— Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, ajouta-t-il ensuite; vous avez été vendue à un de ces réprouvés, qui, je crois, se nomme Baétens. Je sais que vous faites peu de cas de l'or; mais songez à votre honneur! Ouvrez-moi donc la porte, permettez-moi de vous défendre; je vous jure par l'âme de ma mère que je ne vous ai dit que la vérité.

— Baëtens, dites-vous ?

— Oui, on l'a nommé ainsi ; il a dit que vous lui aviez plu.

— J'ai ce nom dans ma mémoire. — Réellement, je ne sais ni que dire ni que faire ; — mon père est sorti pour un accouchement, — il peut ne revenir que dans quelques heures ; — mais comment puis-je vous recevoir ici, — pendant la nuit, — en son absence, — quand je suis seule ? — je ne le dois pas. — Et pourtant je vous crois, je ne puis vous supposer capable d'avoir inventé cette histoire.

— Sur toutes mes espérances de bonheur futur, je vous proteste que je ne vous ai pas dit un seul mot qui ne soit vrai. — Permettez-moi donc d'entrer. — Songez qu'il y va de votre vie et de votre honneur.

— Quand je vous laisserais entrer, que pourriez-vous faire contre quatre hommes ? le nombre vous accablerait, et ce serait sacrifier inutilement une vie de plus.

— Non, si vous avez des armes, et je suppose que votre père n'habite pas cette mai-

son isolée sans en avoir. Je ne les crains pas. — Vous savez que je suis résolu.

— Oui sans doute, je le sais. — Et maintenant vous venez pour sauver ceux que vous avez attaqués ce matin! — Je vous en remercie, — je vous en remercie beaucoup, — mais je n'ose vous ouvrir la porte.

— En ce cas, je resterai ici, — sans armes, — peu en état de résister à quatre brigands bien armés. — Oui, je resterai à votre porte pour vous prouver ma véracité et le désir que j'avais de vous défendre.

— Et c'est moi qui serai cause de votre mort! — je n'y puis consentir. — Jeune homme, jurez-moi par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus pur que vous ne me trompez pas.

— Je vous le jure par vous-même, jeune fille, et c'est ce qu'il y a de plus sacré pour moi.

La fenêtre se ferma. Philippe vit paraître de la lumière dans la chambre; et une minute après, l'aimable fille du mynheer Poots ouvrit la porte de la maison. Elle tenait un chandelier de la main gauche, sa droite pen-

dait à son côté, et tenait un pistolet qu'elle cherchait à cacher. Philippe vit ce signe de méfiance, mais il feignit de ne pas s'en apercevoir, car il désirait la rassurer.

— Jeune fille, lui dit-il sans entrer, si vous avez encore des doutes, si vous croyez avoir eu tort de m'ouvrir la porte, il est encore temps de la fermer; mais je vous conjure, par égard pour vous-même, de n'en rien faire. Les brigands arriveront dès que la lune se lèvera. Je vous défendrai au péril de ma vie, si vous vous fiez à moi. — Qui voudrait faire la moindre injure à un être tel que vous?

Dans le fait, elle offrait un aspect bien digne d'admiration, dans cet instant où la singularité de sa situation la tenait dans le doute et l'irrésolution, quoiqu'elle ne manquât pas de courage quand l'occasion en exigeait. La lumière qu'elle tenait en main faisait voir ses traits, couverts alternativement d'une vive rougeur et d'une pâleur mortelle, la proportion symétrique de tous ses membres, et la grâce d'un costume pittoresque qui avait quelque chose d'extraor-

dinaire. Elle avait la tête nue, et ses longs cheveux tressés tombaient sur ses épaules. Elle était de moyenne taille, mais sa forme était parfaite. Ses vêtements, quoique fort simples, lui allaient à merveille, mais ils étaient différents de ceux que portaient alors les jeunes femmes de ce pays. En un mot, son costume et ses traits annonçaient qu'elle était de sang arabe, et c'était la vérité.

Elle regarda Philippe en face tandis qu'il lui parlait, et elle semblait vouloir pénétrer jusque dans ses pensées les plus secrètes. Mais ses traits mâles avaient un air de franchise et d'honneur qui la rassura. Après un moment d'hésitation, elle lui répondit :

— Entrez, monsieur; je sens que je puis me fier à vous.

Philippe entra, et elle ferma la porte, tirant les verrous, plaçant les barres de fer, et accrochant la chaîne.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Philippe; mais apprenez-moi quel est votre nom, afin que je sache comment je dois vous appeler.

— Je me nomme Amine.

— Eh bien, Amine, avez-vous des armes et des munitions dans la maison ?

— Oui. — Oh! comme je voudrais que mon père fût de retour!

— Je le désire comme vous, mais je voudrais que ce fût avant l'arrivée de ces scélérats; car, s'il tombe entre leurs mains, ils ont juré de ne lui faire aucun quartier. — Mais les armes, Amine, où sont-elles ?

— Suivez-moi, répondit Amine; et elle le conduisit dans une chambre de l'étage supérieur sur le derrière de la maison. C'était le *sanctum sanctorum* de son père, et l'on voyait tout autour des tablettes sur lesquelles étaient rangées des bouteilles et des boîtes contenant des médicaments. Dans un coin de la chambre était un coffre-fort en fer. Deux carabines et trois pistolets étaient suspendus au-dessus de la tablette de la cheminée.

— Toutes ces armes sont chargées, dit Amine en les lui montrant; et elle mit sur la table le pistolet qu'elle tenait encore en main.

Philippe prit les armes et les examina l'une après l'autre pour s'assurer si elles étaient en état de service. Il prit ensuite le pistolet qu'Amine avait déposé sur la table, en leva la platine, et vit qu'il était amorcé ; il recouvrit le bassinet, et dit à Amine en souriant : — C'était pour moi qu'il était préparé ?

— Non, — pas pour vous, — mais pour un traître, s'il s'en était introduit un ici.

— Maintenant, Amine, je vais me poster à la fenêtre que vous avez ouverte ; mais il ne faut pas qu'il y ait de lumière dans la chambre. Vous resterez ici, et pour plus de sûreté, vous pouvez fermer la porte à double tour.

— Vous ne me connaissez pas ; ce genre de crainte n'a pas d'empire sur moi. Je resterai avec vous, et je rechargerai vos armes, — j'en suis en état.

— Non, non, vous pourriez être blessée.

— Cela est possible ; mais croyez-vous que je consente à rester ici, quand je puis aider quelqu'un qui risque sa vie pour moi ? Non, je connais mon devoir et je m'en acquitterai.

— Renoncez à ce projet, Amine ; ma main sera moins sûre, si je sais que vous êtes exposée aux dangers. — Mais il faut que je porte les armes dans l'autre chambre, car le moment de l'attaque approche.

Aidé par Amine, Philippe porta les armes dans la chambre donnant sur le devant, et Amine se retira ensuite avec la lumière. Dès que Philippe fut seul, il ouvrit la fenêtre, regarda de tous côtés, et ne vit personne ; il écouta, et il n'entendit pas le moindre bruit. La lune paraissait au-dessus d'une montagne éloignée, mais sa lumière était obscurcie par des vapeurs. Au bout de quelques minutes, il crut entendre parler à voix basse ; il mit la tête à la croisée, et vit les quatre brigands en consultation devant la porte. Il retourna dans la chambre voisine, et y trouva Amine qui préparait les munitions.

— Ils sont arrivés, lui dit-il, et vous pouvez en ce moment les voir sans danger. Venez, vous serez convaincue que je vous ai dit la vérité.

Amine, sans lui répondre, courut dans

l'autre chambre, s'approcha de la croisée, et vit dans l'obscurité les quatre scélérats. Elle alla retrouver Philippe, et lui dit en lui appuyant une main sur le bras :

— Pouvez-vous me pardonner tous mes doutes et mes soupçons? Tout ce que je crains à présent, c'est que mon père ne revienne trop tôt, et qu'il ne tombe entre leurs mains.

Philippe la quitta pour aller faire une reconnaissance. Les brigands étaient toujours devant la porte, ils en avaient reconnu la force ainsi que celle des volets, et en ce moment ils frappèrent, croyant qu'on leur ouvrirait dans la persuasion qu'ils venaient chercher le docteur pour un malade. Personne ne leur répondant, ils frappèrent encore plus fort. Enfin l'un d'eux, perdant patience, appuya le bout de son mousquet sur le trou de la serrure, lâcha son coup, et fit sauter la serrure, qui tomba dans le vestibule; mais ils n'en furent pas plus avancés, car les verrous, les barres de fer et la chaîne suffisaient pour défendre la porte.

Philippe aurait eu certainement le droit

de tirer sur les brigands dès qu'il les vit en consultation devant la porte; mais une âme généreuse a toujours de la répugnance à ôter la vie même à un scélérat, à moins d'une nécessité absolue, et ce sentiment l'empêcha de faire feu avant qu'ils eussent commencé les hostilités. Mais à ce premier acte d'agression, il ajusta un des brigands qui était près de la porte examinant l'effet qu'avait produit le coup de mousquet tiré dans la serrure, et qui tomba mort, la tête percée d'une balle. Les autres brigands ne s'attendaient pas à une telle résistance, et ils reculèrent de quelques pas; mais une couple de secondes après, l'un d'eux aperçut Philippe à la croisée, et lui lâcha un coup de pistolet, qui heureusement ne l'atteignit pas. Au même instant, il se sentit tiré de côté, de manière à être à l'abri de leur feu. C'était Amine, qui, sans qu'il s'en fût aperçu, était venue près de lui.

— Ne vous exposez pas ainsi, Philippe! lui dit-elle à voix basse.

— Elle m'a appelé Philippe, pensa-t-il; mais il ne répondit rien.

— Ils vont avoir les yeux fixés sur la fenêtre, continua Amine; descendez dans le vestibule à présent. Ils ont fait sauter la serrure, ils peuvent peut-être passer le bras par le trou qu'elle a laissé, et soulever les barres. Je ne crois pas qu'ils le puissent, mais je n'en suis pas sûre. Dans tous les cas, c'est là que doit être votre poste maintenant. — Prenez cette carabine, et laissez-moi la vôtre pour que je la recharge.

— Vous avez raison, dit Philippe; et il descendit doucement et sans lumière. En arrivant, il vit le bras d'un des brigands passé par le trou qu'avait laissé la serrure emportée, dans le dessein évident d'essayer d'en ouvrir les fermetures intérieures. Plaçant sa carabine sous le bras de ce misérable, il allait faire feu quand il entendit deux coups de mousquet tirés en même temps par les deux autres.

— Amine se sera montrée, pensa-t-il, et peut-être est-elle blessée.

Le désir de la venger le porta d'abord à lâcher son coup, il entendit le second brigand tomber, et il monta précipitamment l'escalier.

Amine n'était pas dans la chambre sur le devant, mais il la trouva dans l'autre, occupée à recharger la carabine.

— Comme vous m'avez effrayé, Amine! j'ai cru, en les entendant tirer, que vous vous étiez montrée à la fenètre.

— Non vraiment; mais je craignais que lorsque vous auriez tiré sur eux par le trou laissé à la porte par la serrure, ils ne tirassent sur vous de la même manière, et j'ai voulu détourner leur attention. J'ai attaché à un bâton un vieil habit de mon père, je l'ai avancé vers la fenêtre, et dès qu'ils l'ont aperçu, ils ont fait feu.

— Si jeune, si belle, et si courageuse! s'écria Philippe. Qui aurait pu le croire, Amine?

— Faut-il donc être vieux et laid pour avoir du courage, Philippe? demanda Amine en souriant.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. — Mais je perds du temps; il faut que je retourne à la porte. — Donnez-moi cette carabine, Amine, et rechargez celle-ci.

Il descendit sur-le-champ; mais à peine

arriva-t-il à la porte, qu'il entendit à quelque distance la voix de mynheer Poots. Amine l'entendit aussi, et en un instant elle fut à son côté un pistolet à chaque main.

— Ne craignez rien, Amine, dit Philippe, tirant les verrous, détachant la chaîne et levant les barres de fer; ils ne sont plus que deux, et votre père sera sauvé.

Il ouvrit la porte, et, saisissant sa carabine, il se précipita hors de la maison. Il trouva mynheer Poots renversé par terre entre les deux brigands, dont l'un avait le bras levé armé d'un poignard dont il allait le frapper, quand une balle partie de la carabine de Philippe l'atteignit à la tête et le renversa. Le quatrième se jeta sur Philippe, et une lutte désespérée commença entre eux; mais elle ne fut pas longue: Amine s'approcha, et d'un coup de pistolet envoya le brigand rejoindre ses compagnons.

Il faut ici que nous informions nos lecteurs que mynheer Poots, en revenant chez lui, avait entendu le bruit des armes à feu du côté de sa maison. Le souvenir de son argent et de sa fille, car, pour lui rendre justice,

il faut dire qu'il aimait celle-ci encore davantage, lui prêta des ailes, et lui fit oublier qu'il était vieux, faible et sans armes. Il ne songea qu'à regagner sa maison, et, perdant la tête, il se mit à courir en poussant de grands cris, et se livra ainsi lui-même aux brigands, qui lui auraient fait un mauvais parti si Philippe ne fût arrivé fort à propos à son secours.

Dès que le dernier brigand fut tombé, Philippe courut au secours de mynheer Poots, le releva, le prit dans ses bras, et le porta dans sa chambre comme si c'eût été un enfant. Le petit docteur était d'abord dans une sorte de délire, causé par la frayeur et l'agitation, mais il ne tarda pas à recouvrer l'usage de ses sens.

— Ma fille, où est ma fille ? s'écria-t-il.

— Me voici, mon père, dit Amine.

— Oui, — je la vois. — Et mon argent, — mon argent, — où est mon argent?

— En sûreté, mon père.

— En sûreté, dites-vous ? — En êtes-vous bien certaine? — Il faut que je le voie.

— Regardez, mon père ; voilà votre coffre-

fort ; il n'a pas été ouvert, et vous en êtes redevable à quelqu'un que vous n'avez pas très bien traité.

— A qui ? — Que voulez-vous dire? — Ah! je le vois, — c'est à Philippe Vanderdecken. — Il me doit trois guilders et demi et une fiole. — Et est-ce bien lui qui vous a sauvée, ma fille, — et qui a sauvé mon argent?

— Oui, mon père, au risque de sa vie.

— Eh bien, je lui fais présent de tout ce qu'il me doit, — sans en rien excepter — que la fiole, car qu'en ferait-il? — Vous me la rendrez, Philippe, n'est-ce pas? — Donnez-moi un verre d'eau, ma fille.

Les vapeurs qui couvraient la lune s'étaient dissipées, et Philippe, laissant ensemble le père et la fille, sortit de la maison pour voir quel avait été le destin des brigands. Trois étaient morts ; le quatrième, celui qu'Amine avait blessé, vivait encore, mais il perdait beaucoup de sang. Philippe lui fit quelques questions, auxquelles ce misérable ne put ou ne voulut pas répondre; et emportant leurs armes, il rentra dans la mai-

son. Il y trouva le vieillard près de sa fille, et paraissant enfin plus calme.

— Je vous remercie, Philippe Vanderdecken, lui dit mynheer Poots; je vous remercie d'avoir sauvé ma fille et mon argent. — Ce n'est pas que j'en aie beaucoup; — je suis pauvre, très pauvre. — Puissiez-vous vivre long-temps et heureux!

Pour la première fois depuis sa rencontre avec les brigands, Philippe songea à la lettre de son père et au vœu qu'il avait fait. — Long-temps et heureux! pensa-t-il. — Oh, non, non! et un sombre nuage lui couvrit le front.

—Je vous dois aussi mille remerciements, dit Amine. Oh! combien je suis reconnaissante!

— Oui, oui, elle est reconnaissante, dit Poots; mais nous sommes pauvres, très pauvres. Si j'ai parlé de mon argent, c'est parce qu'en ayant très peu, je serais fâché de le perdre. — Je ne regrette pourtant pas les trois guilders et demi dont je vous ai fait remise, mynheer Vanderdecken; non, non, je consens à les perdre.

— Pourquoi les perdriez-vous, mynheer Poots ? je vous ai promis de vous payer, et je tiendrai ma parole. — Je ne manque pas d'argent à présent, — j'ai des milliers de guilders, et je ne sais qu'en faire.

— Vous ! — vous, des milliers de guilders ! — Allons donc ! contez cela à un autre.

— Je vous répète, à vous, Amine, que j'ai des milliers de guilders ; et je n'ai jamais fait un mensonge.

— Je vous ai cru quand vous le disiez à mon père.

— En ce cas, mynheer Vanderdecken, puisque vous êtes si riche et que je suis si pauvre, peut-être.....

Sa fille l'interrompit en lui plaçant une main sur la bouche. — Mon père, lui dit-elle, il est temps de nous retirer. — Vous allez nous laisser, Philippe.

— Je ne me retirerai ni ne dormirai, dit Philippe; mais vous pouvez vous coucher sans crainte, et il en est temps. — Bonsoir, mynheer Poots. — Amine, je ne vous demande qu'une lampe, et je vous quitte. — Bien ; bonsoir, Amine.

— Bonsoir, répondit Amine, et recevez de nouveau mes remerciements.

— Des milliers de guilders! murmura mynheer Poots, pendant que Philippe sortait de l'appartement.

CHAPITRE V.

Philippe Vanderdecken s'assit devant la porte de la maison de mynheer Poots, se frottant le front qu'il laissait exposé à la brise, car l'agitation perpétuelle dans laquelle il avait vécu depuis trois jours lui avait mis le cerveau en feu; il sentait le besoin du repos, mais une voix intérieure lui disait qu'il n'y en avait plus pour lui. Il avait des pressentiments; — il voyait dans l'avenir une longue suite de dangers et de désastres, dont la fin serait peut-être la mort; mais il la voyait sans émotion et sans crainte. Il lui semblait que son existence ne datait que de trois jours. Il était plongé dans la mélancolie, mais il ne se trouvait pas malheureux. Ses pensées le ramenaient sans cesse à la fatale lettre dont la disparition

étrange semblait prouver son origine surnaturelle, et le reliquaire qui était en sa possession le confirmait dans cette idée.

— C'est mon destin, c'est mon devoir, pensa Philippe. Après avoir tiré cette conclusion, ses pensées se reportèrent sur Amine, sur sa beauté, son courage, sa présence d'esprit. — Et la destinée d'une si belle créature, se demanda-t-il, se rattache-t-elle à la mienne? Les événements des trois derniers jours permettent presque cette supposition. Dieu seul le sait, et la volonté de Dieu s'accomplira. J'ai fait un vœu, il est enregistré dans le ciel, et ma vie est dévouée à mon malheureux père. — Mais cela m'empêche-t-il d'aimer Amine? Non. Le marin qui vogue sur les mers des Indes passe des mois à terre dans l'intervalle qui sépare ses voyages. C'est sur l'Océan que je dois le chercher; mais combien de fois reviendrai-je en Angleterre? Dois-je me refuser la consolation d'y trouver en arrivant une maison et une épouse qui m'attendent? — Et cependant ai-je raison de chercher à gagner l'affection de cette jeune personne? Si jamais elle

aime, je suis convaincu que ce sera d'un amour véritable, ardent, éternel. Dois-je lui proposer de s'unir à un homme dont la vie doit être si précaire?—Mais, n'en est-il pas de même de chaque marin qui brave la fureur des vagues, et qui n'a qu'une planche d'un pouce entre lui et la mort?—D'ailleurs je suis choisi pour accomplir une tâche, et si la volonté du ciel est que je l'accomplisse, qu'ai-je à redouter? — Oui; mais quand s'accomplira-t-elle? — de quelle manière? Peut-être par ma mort. — Je voudrais avoir la tête moins échauffée, afin de mieux raisonner.

Telles furent les réflexions qui occupèrent Philippe jusqu'au moment où l'aurore commença à poindre. Etant alors sans inquiétude pour la sûreté de la maison, il céda à la fatigue, et ses yeux se fermèrent sans qu'il s'en aperçût. Une main qui s'appuya sur son épaule, l'éveilla en sursaut. Il prit un pistolet caché dans son sein, et se retournant, il vit Amine.

— C'était pour moi qu'il était préparé? dit Amine en souriant, répétant les paroles



que Philippe lui avait adressées la nuit précédente.

— Pour vous, Amine? — Oui, pour vous défendre une seconde fois, s'il eût été nécessaire!

— Que vous êtes bon, après tant de fatigues, d'avoir encore veillé à notre sûreté pendant le reste de la nuit! Mais à présent il faut que vous preniez quelque repos. Mon père est levé; vous pouvez vous jeter sur son lit.

— Je vous remercie, Amine, mais je n'ai pas envie de dormir. D'ailleurs nous avons bien des choses à faire. Il faut que nous allions faire au bourgmestre la déclaration de tout ce qui s'est passé; et jusqu'à ce que cette formalité soit remplie, il ne faut pas qu'on touche à ces corps. Votre père ira-t-il la faire, ou voulez-vous que j'y aille?

— Il me paraît plus convenable que ce soit mon père, puisqu'il est locataire de cette maison. Mais il ne faut pas vous en aller sans prendre quelques rafraîchissements. Je vais parler à mon père; il a déjà déjeuné.

Amine rentra dans la maison, et ne tarda pas à revenir avec son père qui avait consenti à aller chez le bourgmestre. Il salua Philippe d'un air amical; frissonna en voyant les deux corps morts étendus devant sa porte, fit un détour pour les éviter, et partit pour aller faire sa déposition au bourgmestre qui demeurait dans la ville voisine.

Amine fit monter Philippe dans la chambre de son père, et lui servit du café, chose rare à cette époque. Mais c'était un objet de luxe auquel le petit docteur était habitué depuis long-temps, et dont il ne pouvait se passer.

Philippe, qui n'avait rien pris depuis près de vingt-quatre heures, ne fut pas fâché de faire un bon déjeuner. Amine, qui avait pris le sien avec son père, s'assit devant lui et garda le silence, pendant qu'il faisait honneur à ce qui lui était offert.

— Amine, dit enfin Philippe, j'ai eu tout le temps de réfléchir la nuit dernière, pendant que j'étais de garde devant votre porte. — Puis-je vous parler librement?

— Pourquoi non? je suis sûre que vous

ne me direz rien que je ne puisse entendre.

— Vous me rendez justice, Amine. — J'ai pensé à vous et à votre père : — vous ne pouvez rester dans cette maison.

—Je sens qu'elle est trop isolée pour notre sûreté; mais le loyer n'en est pas cher, et, — vous connaissez mon père, — il tient à son argent.

— Ceux qui tiennent à leur argent doivent le mettre en sûreté. — Écoutez-moi, Amine, je possède une petite maison, entourée de plusieurs autres, ce qui forme une protection mutuelle. Je suis sur le point de la quitter, — peut-être pour toujours; — car je vais m'embarquer sur le premier bâtiment qui mettra à la voile pour les Indes.

— Pour les Indes! et pourquoi? — Ne nous avez-vous pas dit, la nuit dernière, que vous avez des milliers de guilders?

— Je vous l'ai dit, et c'est la vérité. — Mais il n'en faut pas moins que je parte, Amine; c'est un devoir pour moi. — Ne m'en demandez pas davantage, mais écoutez ce que j'ai à vous proposer. Il faut que votre père aille habiter ma maison. Il me

rendra service en y consentant, et il faut que vous le décidiez à le faire; il en prendra soin en mon absence, ainsi que de mon argent; car je n'en ai pas besoin à présent, et je ne puis l'emporter avec moi.

— Mon père n'est pas un homme à qui l'on doive confier son argent, dit Amine en baissant les yeux.

— Pourquoi votre père amasse-t-il de l'argent? Il ne peut l'emporter avec lui quand il mourra. Son argent sera alors à vous; le mien n'est-il donc pas en sûreté?

— Mettez-le donc sous ma garde, et il ne courra aucun danger. — Mais qu'avez-vous besoin de risquer votre vie sur la mer quand vous possédez une ample fortune?

— Ne me faites pas cette question, Amine. — C'est mon devoir comme fils; et je ne puis vous en dire davantage, du moins quant à présent.

— Puisque vous parlez ainsi, je respecte votre secret et je ne vous demande rien de plus. — Ce n'était pas la curiosité, c'était un sentiment plus louable qui me portait à vous faire cette question.

— Et quel était ce sentiment, Amine ?

— Je saurais à peine le dire, — un sentiment formé du mélange de plusieurs autres, je crois, — composé de reconnaissance, d'estime, de respect, de confiance et d'amitié. — Cela ne suffit-il pas ?

— C'est plus que je n'espérais après une si courte connaissance, Amine ; j'éprouve aussi pour vous tous ces sentiments, et encore davantage. Je me flatte donc que vous consentirez à m'obliger en persuadant à votre père de quitter cette maison dès aujourd'hui, et de venir demeurer dans la mienne.

— Et quand comptez-vous partir ?

— Le plus tôt possible. Si votre père veut bien me recevoir en pension pour le peu de temps que j'ai encore à rester en ce pays, je lui paierai telle somme qu'il voudra, — c'est-à-dire pourvu que vous y consentiez, Amine.

— Et pourquoi non ? Notre maison n'est pas sûre, vous nous offrez un abri ; il y aurait de l'ingratitude à vous chasser de chez vous.

— Tâchez donc de lui persuader d'y venir,

Amine. Dites-lui que je ne veux recevoir aucun loyer, et que je regarderai son séjour chez moi comme une faveur. Je partirais avec chagrin, si je ne vous savais en sûreté. Me le promettez-vous ?

— Je ferai tous mes efforts pour l'y décider; je puis même dire que je réussirai, car je connais mon influence sur lui. Voici ma main pour vous le prouver. Cela vous contente-t-il ?

Philippe prit la petite main qui lui était offerte et la baisa. Il regarda Amine pour voir si elle n'était pas offensée : ses grands yeux noirs étaient fixés sur lui presque avec la même expression que lorsqu'elle lui avait permis d'entrer dans la maison, la nuit précédente, mais elle ne donna aucun signe de mécontentement. Ils gardèrent le silence quelques minutes, et ce fut Amine qui le rompit la première.

— Je crois avoir entendu dire à mon père que votre mère était très pauvre, qu'elle avait l'esprit un peu dérangé, et qu'il y avait dans sa maison une chambre qui n'avait pas été ouverte depuis bien des années.

— Elle l'a été hier.

— Et c'est là que vous avez trouvé votre argent? — Votre mère ne connaissait-elle pas l'existence de ce trésor?

— Elle la connaissait, et elle m'en a informé quelques instants avant de mourir.

— Il fallait qu'elle eût de bien fortes raisons pour ne pas ouvrir cette chambre.

— Elle en avait.

— Quelles étaient-elles?

— Je ne puis.... du moins je ne devrais pas vous le dire: — c'était la crainte d'y voir une apparition.

— Quelle apparition?

— Celle de mon père. Elle m'a dit qu'il lui était apparu dans cette chambre.

— Et le croyez-vous?

— Je n'en ai aucun doute. — Mais à présent il n'y a plus aucune apparition à craindre.

— Je suis tranquille. — Mais tout cela a-t-il quelque rapport à la résolution que vous avez prise de faire un si long voyage?

— C'est ce qui m'y a décidé. — Mais je vous en supplie, Amine, ne me faites plus

aucune question. Il me serait pénible de refuser d'y répondre, et j'y serais obligé.

— Vous désiriez tellement de recouvrer ce reliquaire, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il a quelque rapport à ce mystère.

— Vous ne vous trompez pas, Amine; mais c'en est assez, — je ne vous répondrai plus.

— Vous êtes tellement occupé d'autres pensées, monsieur Vanderdecken, que vous oubliez que vous devriez me savoir quelque gré de prendre tant d'intérêt à vous.

— Non, Amine, je ne l'oublie pas, et je vous en remercie; mais ce secret ne m'appartient pas, — il me le semble du moins. Dieu sait que je voudrais ne l'avoir jamais connu. Il a détruit toutes mes espérances de bonheur. — Mais où avez-vous appris à être si brave, Amine? demanda Philippe, désirant changer la conversation.

— Dans le pays où je suis née; non dans cette contrée froide et humide.

— Voulez-vous me confier l'histoire de votre vie, Amine? Je garderai le secret, si vous le désirez.

— Et vous m'avez prouvé que vous savez le faire, dit Amine en souriant. Je ne puis vous donner de grands détails sur mon histoire, mais ce que je vous en dirai vous suffira. — Mon père, dans sa jeunesse, était à bord d'un bâtiment de commerce qui fut pris par les Maures, et il fut vendu comme esclave à un hakim, c'est-à-dire à un médecin. Son maître, lui trouvant de l'intelligence, lui apprit sa profession et le prit pour son aide. En quelques années, il devint aussi savant que le Maure; mais étant esclave, il ne pouvait travailler pour son propre compte, ce qui le faisait soupirer bien souvent; car, tout jeune qu'il était, il aimait déjà l'argent. Enfin, il se détermina à se faire mahométan, et par ce moyen il obtint sa liberté. Il acquit bientôt de la réputation; il guérit d'une maladie dangereuse le chef d'une tribu arabe, qui lui donna sa fille en mariage, et elle fut ma mère. Il s'établit au Caire, et amassa beaucoup d'argent. Mais n'ayant pu sauver de la mort le fils unique d'un bey, ce fut un motif de persécution contre lui. Le père le fit chercher pour lui faire trancher la tête; ce-

pendant il réussit à s'échapper en abandonnant son cher argent. Ma mère et moi nous l'accompagnâmes, et nous nous réfugiâmes parmi les Bédouins. Nous y passâmes quelques années, et ce fut là que je m'accoutumai à des marches rapides, au maniement des armes, et à la vue des combats et du pillage. Mais il gagnait peu d'argent avec les Bédouins, et l'argent était son idole. Ayant appris que le bey était mort, il retourna au Caire, et il s'y enrichit de nouveau à un tel point, que sa fortune excita la cupidité du nouveau bey; il fut encore obligé de prendre la fuite. Il s'embarqua sur un petit bâtiment avec ce qu'il put emporter de son argent, et débarqua en Espagne. Ma mère y mourut presque en arrivant, et il résolut de passer en Angleterre. Mais il n'a jamais pu garder bien long-temps l'argent qu'il cherche à amasser: à peine était-il en ce pays, qu'on lui vola presque tout ce qu'il possédait. Il y a trois ans que nous y sommes; nous en avons passé un à Middlebourg, après quoi nous sommes venus nous établir ici, et mon père a déjà amassé une somme assez consi-

dérable. — Telle est l'histoire abrégée de ma vie, Philippe.

— Et votre père, est-il encore mahométan?

— Je n'en sais rien, — je crois qu'il n'est d'aucune religion; du moins il ne m'en a appris aucune. Il n'a d'autre dieu que l'or.

— Et quel est le vôtre, Amine?

— Le mien? c'est le Dieu qui a créé ce beau monde, — qui le conserve, — qui commande à toute la nature; — nommez-le comme il vous plaira. C'est tout ce que je sais, Philippe; je voudrais bien en savoir davantage, mais il y a un si grand nombre de religions! et chacun dit que celle qu'il professe est la bonne; mais il y a sûrement plusieurs chemins qui conduisent également au ciel. — Vous êtes chrétien, Philippe; croyez-vous que votre religion soit la véritable?

— La seule qui le soit, Amine. — J'en ai eu récemment des preuves si terribles! — Si je pouvais les révéler!

— Si vous avez de si fortes preuves que vous professez la vraie foi, vous devriez me

les faire connaître. Avez-vous contracté une obligation solennelle de ne jamais les révéler ?

— Non, et cependant je ne sais quelle voix secrète m'impose le silence. — Mais j'entends parler ; c'est sûrement votre père qui revient avec les officiers de justice ; il faut que j'aille les rejoindre.

Philippe descendit, et Amine le suivit des yeux jusqu'au bas de l'escalier.

— Cela est-il possible? pensa-t-elle, — si promptement ! — Oui, oui, je le sens, j'aimerais mieux partager ses chagrins secrets, ses dangers, même mourir avec lui, que de vivre dans l'affluence et la prospérité avec un autre. — Mon père ira ce soir s'établir dans sa maison, et je vais tout préparer d'avance.

Le bourgmestre reçut les dépositions de mynheer Poots et de Philippe. Il fit examiner les corps des brigands, et l'on en reconnut deux pour appartenir à des maraudeurs bien connus. Il donna ordre pour qu'on les emportât et se retira. Mynheer Poots et Philippe allèrent alors rejoindre Amine. Il est

inutile de rapporter la conversation qui eut lieu entre eux ; il suffit de dire que mynheer Poots céda aux arguments qui furent employés pour le décider à changer de logement; mais celui qui eut le plus d'influence sur sa détermination, fut qu'il n'aurait pas de loyer à payer. On se procura une charrette pour transporter le mobilier, et ce transport eut lieu dans l'après-midi; mais ce ne fut qu'à l'approche de la nuit que le coffre-fort fut placé dans la charrette, et le petit docteur l'escorta avec sa fille et Philippe. On peut aisément supposer que la nuit était fort avancée quand tous leurs arrangements furent terminés.

CHAPITRE VI.

— Voici donc la chambre qui a été si long-temps fermée! dit Amine en y entrant le lendemain matin long-temps avant que Philippe fût éveillé, car les veilles et les fatigues de la nuit précédente lui avaient procuré un sommeil long et profond. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et en examina l'ameublement. Ses yeux se portèrent d'abord sur les deux cages. — Pauvres petites créatures! dit-elle, Et c'est ici que son père apparut à sa mère! — Cela est-il possible? — Et pourquoi non? Si Philippe mourait, je serais charmée que son esprit m'apparût. — Que dis-je! lèvres imprudentes, voulez-vous trahir mon secret? — La table renversée, — un boîte à ouvrage sur le plancher, et tout ce qui s'y trouvait, épars de côté et d'autre:

— c'est l'ouvrage de la peur, — de la peur d'une femme, — une souris a pu occasionner tout cela. — Et pourtant il y a quelque chose de solennel dans la seule idée que cette table soit restée ainsi renversée pendant tant d'années, — que pendant tant d'années pas un être vivant n'ait passé le seuil de cette porte. Voilà qui n'est pas naturel et qui exerce de l'influence sur l'imagination. — Mais il faut que je remette de l'ordre dans cette chambre, car elle sera occupée à présent.

Amine, qui était habituée à faire chez son père tout l'ouvrage intérieur de la maison, se mit en besogne sur le-champ. Elle prit un balai, fit tomber toutes les toiles d'araignée qui tapissaient la chambre, la balaya, nettoya les cadres et les verres des estampes, mit chaque meuble à sa place, et emporta hors de l'appartement les deux cages, la boîte à ouvrage et le morceau de mousseline brodée; car elle savait que les plus fortes impressions s'affaiblissent quand on écarte des yeux les objets qui peuvent les rappeler, et elle voulait tâcher de rétablir le calme dans l'esprit de Philippe, ayant résolu, avec

toute l'ardeur du sang de sa race, de s'emparer du cœur de celui auquel elle avait déjà donné le sien. Ayant trouvé sur la table les clefs des deux buffets, elle les ouvrit, en nettoya les vitres, et elle frottait les objets d'argenterie qui s'y trouvaient, quand son père entra dans l'appartement.

— Merci du ciel! s'écria-t-il ; tout cela est-il d'argent? — Il a donc dit la vérité, il faut qu'il ait des milliers de guilders; mais où sont-ils?

— Ne vous en inquiétez pas, mon père; les vôtres sont en sûreté, et vous avez à en remercier Philippe Vanderdecken.

— Sans doute, sans doute. — Mais il paraît qu'il va vivre avec nous. — Mange-t-il beaucoup? combien me paiera-t-il? Il doit bien payer, puisqu'il a tant d'argent.

Les lèvres d'Amine ne purent retenir un sourire de mépris, mais elle ne répondit rien.

— Je voudrais savoir où il garde son argent. — Et il va se mettre en mer dès qu'il pourra trouver un navire! — Qui aura soin de son argent pendant son absence?

— Je m'en chargerai, mon père.

— Oh! — oui, — fort bien, — nous nous en chargerons. — Le bâtiment peut faire naufrage.

— Non pas *nous*, mon père; c'est *moi* qui en serai chargée. C'est assez pour vous de prendre soin de votre argent.

Amine remit toutes les pièces d'argenterie dans les buffets, en ferma les portes, mit les clefs dans sa poche, et sortit pour aller préparer le déjeuner.

Philippe descendit enfin, et, en passant devant cette chambre dont la porte était restée ouverte, il vit mynheer Poots debout devant le buffet, et semblant dévorer des yeux les objets précieux qui y étaient enfermés. Il fut aussi surpris que charmé du changement qui s'était opéré dans cette chambre, et il devina qui en était l'auteur. Amine arriva, apportant le déjeuner, et leurs yeux se parlèrent plus éloquemment que leurs lèvres n'auraient pu le faire. Philippe se mit à déjeuner, et son front parut moins soucieux.

— Eh bien, mynheer Philippe, dit Poots,

vous allez donc nous quitter pour aller sur mer? — Il est agréable de voir des pays étrangers; cela vaut beaucoup mieux que de rester chez soi. — Quand partez-vous?

— Je pars ce soir pour Amsterdam, afin de chercher un navire pour les Indes; mais j'espère revenir avant de mettre à la voile.

— Ah! vous reviendrez! — Sans doute; il faut que vous fassiez l'inventaire de votre mobilier, et que vous comptiez votre argent. Nous en aurons grand soin. — Mais où est votre argent?

— J'en informerai votre fille avant de partir. — Vous pouvez m'attendre dans quinze jours au plus tard.

— Mon père, dit Amine, vous avez promis d'aller voir la fille du bourgmestre; il est temps d'y aller.

— J'irai, j'irai, — tout à l'heure, — rien ne presse. Mynheer Philippe doit avoir bien des choses à me dire avant son départ.

Philippe ne put s'empêcher de sourire en se rappelant ce qui s'était passé entre lui et le petit docteur quand il était allé le chercher pour donner des secours à sa mère, et

ce souvenir lui inspira des idées mélancoliques.

Amine, qui voyait ce qui se passait dans l'esprit de son père et dans celui de Philippe, apporta à myuheer Poots son chapeau ; et le prenant doucement par le bras, elle le conduisit jusqu'à la porte de la maison. Le docteur était habitué à céder à toutes les volontés de sa fille, et il fut obligé de s'en aller, quoique évidemment contre son inclination.

— Vous nous quittez sitôt, Philippe? dit Amine en rentrant.

— Oui, Amine, il le faut. Mais j'espère bien vous revoir avant de quitter ce pays. Dans tous les cas, je vais vous donner mes instructions. — Donnez-moi les clefs.

Philippe ouvrit le buffet placé le plus loin de la fenêtre, et le coffre qui se trouvait dans le bas.

— Voici mon argent, Amine ; vous voyez que j'ai pu dire avec vérité que j'avais des milliers de guilders. A présent, ils me sont inutiles, car il faut que j'apprenne la profession de marin. Mais si je reviens, j'en emploierai une partie à acheter un navire.

— Et si vous ne reveniez pas? demanda Amine d'un ton grave.

— En ce cas, cet argent est à vous, ainsi que cette maison et tout ce qui s'y trouve.

— N'avez-vous donc pas de parents, Philippe?

— Je n'en ai qu'un, — un oncle, qui est riche, qui n'a pas d'enfants, et qui ne nous a que bien peu aidés dans notre détresse. Je ne lui dois que bien peu de chose, et il n'a besoin de rien. Il n'y a dans le monde qu'un seul être qui a fait naître de l'intérêt dans mon cœur, et c'est vous, Amine. — Je désire que vous me regardiez comme un frère, et je vous aimerai toujours comme ma sœur.

Amine ne fit aucune réponse. Philippe prit, dans le sac qu'il avait déjà ouvert, quelque argent pour les dépenses de son voyage, et fermant ensuite le buffet et la caisse, il en remit les clefs à Amine. Il ouvrait la bouche pour lui parler, quand on frappa légèrement à la porte, et il vit entrer le père Seysen.

— Que Dieu vous protège, mon fils, — et vous aussi, ma fille, quoique je ne vous aie

jamais vue. Je présume que vous êtes la fille de mynheer Poots?

Amine le salua en faisant une inclination de tête.

— Je vois que cette chambre est ouverte à présent, Philippe, et j'ai appris tout ce qui s'est passé.— Mais j'ai à te parler, Philippe, et il faut que je prie cette jeune fille de nous laisser seuls quelques instants.

Amine sortit sur-le-champ, et le père Seysen, s'asseyant sur le canapé, fit signe à Philippe de s'asseoir à côté de lui. La conversation qu'ils eurent ensuite fut trop longue pour que nous puissions la rapporter. Le prêtre fit d'abord à Philippe différentes questions relatives au secret de celui-ci; mais il ne put en obtenir les informations qu'il désirait, et Philippe ne voulut lui dire que ce qu'il avait dit à Amine. Il lui apprit aussi son intention de faire un voyage dans les Indes, et lui dit que, s'il n'en revenait point, il avait légué tout ce qui lui appartenait à la fille du docteur. Le bon père lui demanda s'il savait quelle religion professait mynheer Poots; car le bruit courait

qu'il n'en avait aucune, et on ne le voyait jamais à l'église. Philippe lui répondit avec sa franchise ordinaire, ajouta qu'Amine désirait recevoir des instructions religieuses, et le pria de lui en donner. Le père Seysen y consentit volontiers, et en ce moment leur conversation, qui avait duré près de deux heures, fut interrompue par le retour du petit docteur; mais dès qu'il aperçut le digne prêtre, il tourna sur ses talons et sortit de la chambre. Philippe appela Amine, et lui ayant demandé, comme une faveur, de recevoir les visites du père Seysen, le digne vieillard leur donna sa bénédiction à tous deux, et se retira.

— Vous ne lui avez pas donné d'argent, j'espère, mynheer Philippe? dit Poots, qui rentra dès que le père Seysen fut sorti.

— Non, et je suis fâché de ne pas y avoir pensé.

— Tant mieux! — La plus petite pièce d'argent vaut mieux que tout ce qu'il peut vous dire. — Mais il ne faut pas qu'il vienne ici.

— Et pourquoi n'y viendrait-il pas si Phi-

lippe le désire, mon père? — Cette maison est à lui.

— Oh! si mynheer Philippe le désire, cela change l'affaire; mais vous savez qu'il va partir.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y vienne plus, mon père; il viendra me voir.

— Vous voir, ma fille! quelle affaire peut-il avoir avec vous? — Mais à la bonne heure, qu'il vienne. Quand il verra que je ne lui donne pas un seul stiver, il cessera bientôt ses visites.

Philippe ne trouva pas l'occasion d'avoir une autre conversation avec Amine, et dans le fait il n'avait rien de plus à lui dire. Une heure après, il lui fit ses adieux en présence de mynheer Poots, qui ne voulut pas les quitter un seul instant, espérant toujours que Philippe dirait quelque chose relativement à l'argent qu'il laissait chez lui; mais cet espoir fut trompé.

Philippe arriva en deux jours à Amsterdam, y fit les enquêtes nécessaires, et apprit qu'aucun bâtiment ne mettrait à la voile

pour les Indes-Orientales avant quelques mois. Il y avait déjà long-temps que la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales s'était formée, et elle avait mis fin à tout commerce particulier. Les vaisseaux de la Compagnie ne partaient qu'à l'époque qu'on regardait comme la plus favorable pour doubler le cap des Tempêtes, nom que les premiers aventuriers avaient donné au cap qui porta ensuite celui de Bonne-Espérance. Un des navires qui devaient faire partie de la flotte, *le Ter Schilling*, vaisseau à trois ponts, était dans le port, complétement dégréé.

Philippe alla trouver le capitaine, et lui dit qu'il désirait partir sur son bord pour apprendre la profession de marin. Comme il ne demandait aucune paie, et qu'il offrait au contraire de payer une prime d'apprentissage, le capitaine consentit volontiers à sa demande, et lui promit sa table, et une cabine semblable à celle du second lieutenant. Il l'assura qu'il ne manquerait pas de le faire avertir quand il serait prêt à mettre à la voile, et Philippe, ne pouvant rien faire de plus, quant à présent, pour l'accomplisse-

ment de son vœu, retourna chez lui, et se trouva de nouveau près d'Amine.

Nous laisserons deux mois s'écouler. Pendant ce temps, mynheer Poots, qui remplissait avec zèle les devoirs laborieux, mais lucratifs, de sa profession, était rarement chez lui, si ce n'est aux heures des repas, et nos deux jeunes gens se trouvaient presque toujours tête à tête. Leur amour mutuel augmentait chaque jour. C'était plus que de l'amour; c'était un dévouement ardent et complet. Rien ne pouvait être plus attrayant, plus séduisant, que la magnanime et tendre Amine. Elle ne songeait pas à faire un secret de son attachement; il se montrait dans tous ses discours, dans tous ses regards, dans tous ses gestes. Quelquefois le front de Philippe se chargeait d'un sombre nuage, quand il songeait à la perspective incertaine qu'il avait sous les yeux; mais un sourire d'Amine suffisait pour y rappeler la sérénité. Si Philippe lui prenait la main, s'il y imprimait un baiser, s'il lui passait un bras autour de la taille, elle n'affectait pas les airs d'une prude. Elle était trop franche et trop con-

fiante pour dissimuler; elle sentait que son bonheur dépendait de l'amour de Philippe, et elle ne cherchait pas à le lui cacher.

Deux mois s'étaient passés ainsi, quand le père Seysen, qui venait souvent donner des instructions religieuses à Amine, arriva un jour tandis que Philippe lui pressait une main dans la sienne, et avait un bras passé autour de sa taille.

— Mes enfants, dit-il, je vous ai surveillés depuis quelque temps. — Cela n'est pas bien, — cela est dangereux. — Si, comme j'aime à le croire, vous avez le mariage en vue, Philippe, il faut que je joigne vos mains.

Philippe tressaillit.

—Me serais-je trompé, mon fils? demanda le prêtre d'un ton sévère.

—Non, mon bon père; mais n'insistez pas pour que je vous réponde en ce moment. Il faut que je parle à Amine. Quand vous reviendrez demain, tout sera décidé.

Le prêtre se retira, et Amine se trouva seule avec Philippe. Ses joues se couvrirent d'un coloris plus vif, et son cœur battit plus

rapidement; car elle sentit que l'instant qui devait décider de son bonheur était arrivé.

— Le bon père a raison, Amine: cela ne peut durer. Que ne puis-je toujours rester près de vous! Que mon sort est cruel! Vous savez que j'aime jusqu'à la trace que vos pas laissent sur la terre; et pourtant je n'ose vous demander de m'épouser. — Ce serait un acte d'égoïsme; — ce serait vous demander d'épouser le malheur.

— Non, Philippe, ce ne serait pas épouser le malheur. — Mais je vais vous parler franchement. Je ne sais comment les hommes aiment, mais je sais comment je puis aimer. — Si vous me quittiez à présent, ce serait un acte, non seulement d'égoïsme, mais de cruauté; car j'en mourrais, Philippe; oui, j'en mourrais. — Vous dites qu'il faut que vous partiez; que votre destin, votre fatal secret, vous en font un devoir. Soit! — Mais ne puis-je donc partir avec vous?

— Partir avec moi, Amine! Pour aller, où? — à la mort peut-être.

— Oui, à la mort! — Qu'est-ce que la mort? la fin de tous les maux. — Je ne

crains pas la mort; je ne crains que de vous perdre, Philippe. D'ailleurs votre vie n'est-elle pas entre les mains de celui qui a tout créé? Vous m'avez donné à entendre que vous avez été choisi pour accomplir une tâche. Pourquoi donc seriez-vous si sûr de mourir? Vous devez du moins vivre jusqu'à ce que cette tâche soit accomplie. Je voudrais savoir votre secret, Philippe. L'esprit d'une femme pourrait peut-être vous servir; et quand il ne vous servirait pas, n'y a t-il pas de la consolation à partager la peine, comme le plaisir, avec un être qu'on aime véritablement?

— Amine, ma chère Amine; c'est mon amour, mon amour ardent, qui me fait hésiter. Quel serait mon bonheur, si nous pouvions être unis en cet instant même! — Je sais à peine que dire ou que faire. — Je ne pourrais vous cacher mon secret, si vous étiez ma femme; et je ne voudrais même pas vous épouser sans vous l'avoir appris. — Eh bien, Amine, vous allez le savoir; — vous allez apprendre à quel destin je suis condamné; et vous déciderez vous-même

ensuite. — Mais souvenez-vous que mon vœu est enregistré dans le ciel, et qu'il ne faut pas m'engager à le violer. Si, après m'avoir entendu, vous consentez à épouser un homme aux yeux duquel l'avenir s'offre sous des couleurs si sombres....

— Votre secret, Philippe, votre secret! s'écria Amine avec impatience.

Philippe lui conta alors dans le plus grand détail tout ce que nos lecteurs savent déjà. Amine l'écouta en silence, et l'expression de ses traits ne changea pas un instant pendant tout ce récit, qu'il termina en parlant du vœu qu'il avait fait.

— C'est une étrange histoire, Philippe, dit Amine. A présent, écoutez-moi. — Mais d'abord, montrez-moi ce reliquaire, je veux le regarder. — Est-il possible qu'il y ait tant de vertu dans ce petit bijou? Pardonnez-moi, Philippe, mais cette histoire d'Eblis me laisse des doutes. — Songez que je ne suis pas encore bien ferme dans la nouvelle foi que le bon père et vous vous m'avez enseignée. Je ne dirai pas qu'il est impossible que cela soit vrai, mais il peut m'être permis d'hési-

ter à le croire. — A présent, Philippe, je vais supposer que tout ce qui est contenu dans votre récit soit une vérité constante. En ce cas, indépendamment de votre serment, vous ne feriez que votre devoir en agissant comme vous vous le proposez. Et croyez-vous qu'Amine voulût vous en détourner? Non, Philippe, non. Cherchez votre père, s'il a besoin de votre secours; et sauvez-le, si vous le pouvez. — Mais vous imaginez-vous qu'une tâche si difficile, si importante, puisse s'accomplir dès la première tentative? Oh, non! Si le ciel vous a choisi pour la remplir, il vous protègera au milieu de tous les dangers; il vous permettra de venir revoir bien des fois une femme qui vous prodiguera des consolations et des preuves de tendresse; et si elle vous survit quand il plaira à Dieu de vous appeler à lui, votre souvenir et son amour vous survivront aussi dans son cœur. — Philippe, vous m'avez permis de décider : — je suis à vous, mon cher Philippe.

Amine lui tendit les bras, et Philippe la serra contre son cœur. Dans la soirée, il de-

manda à myuheer Poots la main de sa fille ; et quand il eut ouvert sa caisse en sa présence, et qu'il lui eut fait voir ses sacs de guilders, le petit docteur la lui accorda avec beaucoup de joie.

Le père Seysen vint le lendemain matin, et fut informé de tout ce qui s'était passé. — Trois jours après, le carillon joyeux de toutes les cloches de l'église de Terneuse annoncèrent le mariage d'Amine Poots et de Philippe Vanderdecken.

CHAPITRE VII.

Ce ne fut que vers la fin de l'automne que Philippe fut éveillé de son rêve d'amour et de bonheur, — car, hélas ! les plus douces jouissances de cette vie ne sont qu'un rêve. Le capitaine du vaisseau sur lequel il devait partir, le fit avertir qu'il allait mettre à la voile. Quelque étrange que cela puisse paraître, depuis le jour de son mariage avec Amine, Philippe ne s'occupait plus à méditer sur sa destinée future. Si l'idée s'en présentait un instant à son esprit, il l'en bannissait sur-le-champ, et croyait qu'il serait suffisant d'accomplir son vœu quand le moment serait arrivé. Cependant, les heures s'écoulaient, les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines, et les mois aux mois, avec cette rapidité qui est la suite

d'une vie heureuse et tranquille. Philippe oubliait tout dans les bras d'Amine, et elle avait soin de ne pas prononcer un seul mot sur un sujet qui pouvait rappeler un nouveau nuage sur le front de son mari. Le vieux Poots passait ses instants de loisir devant les deux buffets, et ne se lassait jamais d'admirer la vaisselle d'argent, qui brillait alors de tout son ancien éclat.

Un matin, vers la fin d'octobre, Amine entendit quelqu'un frapper à la porte avec la main, sans employer le marteau. Elle l'ouvrit elle-même, et vit un étranger qui lui dit presque à voix basse qu'il voudrait parler à mynheer Vanderdecken.

C'était un petit homme maigre, portant le costume des marins hollandais de ce temps, et ayant sur la tête un bonnet de peau de blaireau. Tout son visage était d'un blanc mat sans aucun mélange de couleur; ses lèvres étaient pâles, ses cheveux tenaient le milieu entre le roux et le blanc; il avait fort peu de barbe, et il aurait été difficile de dire quel était son âge. Ce pouvait être un jeune homme qu'une mauvaise santé avait conduit

à une décrépitude prématurée, ou un vieillard joignant une bonne constitution à un corps décharné. Sa paupière droite était fermée, et il était évident qu'elle ne couvrait plus le globe de l'œil; mais son œil gauche était à fleur de tête, d'une dimension peu ordinaire, et pas un cil n'en bordait les paupières. Cet œil était si remarquable, que lorsqu'on regardait cet homme, on voyait son œil, et l'on ne voyait plus autre chose. Ce n'était pas un homme n'ayant qu'un œil, c'était un œil auquel un homme était attaché. Le corps n'était que la tour qui soutenait le phare, et il n'excitait pas plus d'attention que l'édifice au haut duquel est le fanal n'attire celle du navigateur. Cependant, cet homme, quoique de petite taille, était bien fait; ses mains ne ressemblaient pas à celles d'un matelot ordinaire; ses traits, quoique durs, étaient réguliers; il avait un air de supériorité même quand il parlait avec humilité, et l'on remarquait dans sa physionomie quelque chose qu'on ne saurait décrire, qui faisait qu'on ne pouvait le voir sans éprouver une sorte de terreur respec-

tueuse. Les yeux noirs d'Amine se fixèrent un instant sur lui, et ce fut avec un frisson involontaire qu'elle le pria d'entrer.

Philippe fut très surpris en voyant cet étranger, qui, sans lui dire un seul mot, s'assit à côté de lui sur le canapé. Le seul fait qu'il prenait la place qu'Amine venait de quitter, fut un mauvais augure pour son esprit. Tout ce qui lui était arrivé se retraça sur-le-champ dans sa mémoire, et il fut convaincu que le moment était venu où une vie de fatigues et de dangers allait succéder à des jours de paix et de bonheur. Ce qui le frappa particulièrement, ce fut une sensation de froid qu'il éprouva quand ce petit homme s'assit à son côté. Il pâlit, mais il garda le silence. L'étranger fixa son œil successivement sur Amine et sur tout ce qui se trouvait dans l'appartement. Enfin, il adressa la parole à Philippe, entremêlant ses discours d'un léger rire qui ressemblait plutôt à un ricanement.

— Hi, hi, hi! — Philippe Vanderdecken, vous ne me connaissez pas?

— Non, répondit Philippe avec humeur.

La voix du borgne avait quelque chose de particulier. C'était une sorte de cri étouffé, dont le son retentissait encore à l'oreille long-temps après qu'il avait cessé de parler.

— Je suis Schriften, un des pilotes du *Ter Schilling*, et je viens, — hi, hi, hi! — vous arracher à l'amour, au luxe, dit l'étranger en regardant successivement Amine et les deux buffets ; et à ceci aussi, ajouta-t-il en se levant et en frappant du pied, à la terre ferme, — hi, hi, hi! — pour aller trouver peut-être un tombeau dans l'Océan. — C'est une idée agréable, hi, hi, hi!

Philippe était vivement tenté de mettre cet homme à la porte. Mais Amine, qui était debout devant l'étranger, les bras croisés sur la poitrine, lui dit en le regardant avec mépris :

— Nous devons tous subir notre destin : peu importe que ce soit sur terre ou sur mer. Quand Philippe Vanderdecken verra la mort en face, ses joues ne seront pas aussi pâles que le sont les vôtres en ce moment.

— Oui-dà ! répondit Schriften, évidemment piqué de trouver tant de sang-froid et de courage dans une femme si jeune et si belle. Remarquant alors la petite statue de la Vierge Marie sur la tablette de la cheminée, il dit à Philippe :

— Vous êtes catholique, à ce que je vois ?

— Oui. — Cela vous regarde-t-il ? — Quand le bâtiment doit-il mettre à la voile ?

— Dans une semaine. — Hi, hi, hi ! — C'est un avertissement à court terme ; — vous n'avez que sept jours pour vous préparer.

— C'est plus qu'il ne faut, dit Philippe en se levant ; dites au capitaine que je serai à bord à l'époque fixée. — Venez, Amine, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Un instant, Philippe ; notre premier devoir en ce moment est l'hospitalité. — Peut-on vous offrir quelques rafraîchissements, mynheer ?

— D'aujourd'hui en huit, dit Schriften à Philippe, sans répondre à Amine. Philippe fit un signe de tête, et Schriften se retira sans dire un mot de plus.

Amine se laissa tomber sur le canapé. Le réveil de son court songe de bonheur avait été trop soudain, trop brusque, trop cruel, pour une femme passionnément attachée à son mari, en dépit de son caractère héroïque. Il y avait dans les paroles et les manières du messager borgne une malignité évidente. On aurait dit qu'il en savait plus que les autres, ce qui jetait le trouble et la confusion dans les idées des deux jeunes époux. Amine ne pleura pas, mais elle resta le front appuyé sur ses deux mains, tandis que Philippe marchait à grands pas dans la petite chambre, occupé tour à tour du passé, du présent et de l'avenir. Quelques minutes le rendirent à lui-même, il s'assit à côté d'Amine, et la serra dans ses bras. Ils gardèrent le silence; chacun d'eux savait à quelles pensées l'autre était livré; et quelque difficile que fût cet effort, ils s'armaient de tout leur courage pour supporter l'idée qu'ils devaient désormais être constamment séparés dans ce monde, s'ils ne l'étaient pas pour toujours.

Amine fut la première à parler. Elle ap-

puya une main sur son cœur, comme pour en calmer les palpitations, et dit à son mari :
— Sûrement, Philippe, ce ne peut être un messager terrestre. N'avez-vous pas senti un frisson glacial quand il s'est assis près de vous? J'ai éprouvé cette sensation quand il s'est approché de moi.

Philippe avait la même idée qu'Amine, mais il ne voulait pas l'alarmer en avouant qu'il partageait la même conviction. — C'est son arrivée soudaine, Amine, lui dit-il, ce sont ses manières étranges qui ont fait cette impression sur votre imagination. Je n'ai vu en lui qu'un homme que sa difformité prive de tout espoir de bonheur, et qui est jaloux de celui des autres. Il est évident qu'il a trouvé un malin plaisir à s'acquitter d'un message qui devait troubler notre félicité. Ce n'est que cela, ma chère, soyez-en bien sûre.

— Et quand ma conjecture serait juste, qu'importe? Votre position n'en deviendrait ni plus terrible ni plus désespérée. Comme votre femme, Philippe, je me sens moins de courage que lorsque je vous ai donné ma

main ; je ne connaissais pas alors toute l'étendue de la perte que je devais faire. Mais ne craignez rien ; je suis préparée à tout, et je suis fière que celui dont je porte le nom ait été choisi pour une telle tâche. — Vous ne pouvez vous être trompé, Philippe !

— Non, Amine ; je ne me suis trompé ni en recevant ma mission, ni en comptant sur mon courage, ni en choisissant une femme, répondit Philippe en l'embrassant tendrement ; c'est la volonté du ciel.

— Qu'elle s'accomplisse donc ! dit Amine en se levant. La première angoisse est passée ; je me sens mieux à présent. — Mais n'avoir qu'une courte semaine !

— Je voudrais que ce n'eût été qu'un jour, s'écria Philippe ; le tourment eût été plus court. — Il est venu trop tôt, le monstre à un œil !

— Ne parlez pas ainsi, Philippe ; je le remercie de nous avoir laissé une semaine ; ce temps n'est pas trop long pour me sevrer de mon bonheur. Si j'étais femme à vous tourmenter par mes larmes, par mes prières, par mes reproches, un jour serait plus que suf-

fisant pour une pareille scène de faiblesse de ma part, et de souffrances de la vôtre. Mais votre Amine connaît mieux son devoir, Philippe. Il faut que vous partiez, comme un ancien chevalier, pour vous exposer au danger et peut-être à la mort; Amine vous armera, veillera à ce que rien ne manque à votre armure, et vous verra partir avec confiance et dans l'espoir de votre retour. — Une semaine n'est pas longue, Philippe, quand on l'emploie comme je compte l'employer, — à nous exprimer nos sentiments mutuels, — à graver dans ma mémoire chaque parole qui sortira de votre bouche, pour en nourrir mon amour dans ma solitude pendant votre absence. — Oui, oui, Philippe, je remercie le ciel de nous avoir accordé une semaine.

— Vous avez raison, Amine, j'en dis autant; et après tout, nous savions que cela devait arriver.

— Oui, mais l'amour m'avait fait perdre la mémoire.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de mynheer Poots. Il fut frappé du

changement survenu dans les traits de sa fille, et il s'écria :

— Saint prophète! qu'est-il donc arrivé?

— Rien que ce que nous attendions, répondit Philippe; — je vais vous quitter, le bâtiment met à la voile dans huit jours.

— Oh! vous partez dans huit jours!

La physionomie du petit docteur avait une expression presque burlesque tandis qu'il prononçait ces paroles; car son avarice se réjouissait du départ de Philippe, et il faisait les plus grands efforts pour cacher sa joie. Enfin, il parvint à prendre un air grave, et ajouta : C'est une mauvaise nouvelle, mynheer Philippe.

Aucun des deux époux ne lui répondit, et tous deux quittèrent la chambre.

Nous ne dirons rien de cette semaine, qui fut employée aux préparatifs du départ de Philippe; — nous ne parlerons pas de l'héroïsme d'Amine, qui savait cacher l'agonie qu'elle éprouvait à l'idée de sa séparation prochaine d'avec un mari adoré; — nous garderons le même silence sur ce qui se

passait dans le cœur de Philippe, qui allait quitter l'aisance, l'amour et le bonheur pour s'exposer aux privations, aux dangers et à la mort. Ce fut une semaine bien longue pour tous deux, quoiqu'il leur parût que le temps avait des ailes; et ils éprouvèrent presque un soulagement quand le jour de leur séparation fut arrivé.

— Philippe, dit Amine, tandis qu'ils étaient assis sur le canapé en se tenant la main; je supporterai plus aisément mon malheur quand vous serez parti. Je n'ai pas oublié que vous m'aviez avertie que ce moment arriverait, et que mon amour m'a fait consentir à m'y exposer. Mon cœur me dit souvent que je vous reverrai; mais vous reverrai-je vivant? — Je vous attendrai dans cette chambre, Philippe; assise sur ce canapé, qui sera remis à son ancienne place. Si vous ne pouvez revenir vivant, montrez-vous à mes yeux après votre mort, si vous le pouvez. — Que la foudre éclate; que la fenêtre et les volets s'ouvrent d'eux-mêmes; mon cœur ne craindra rien, il ne s'ouvrira qu'à la joie de voir même votre esprit. — Apprenez-moi vous-même

votre mort; je saurai alors qu'il n'y a plus de bonheur à espérer pour moi jusqu'à ce que je vous aie rejoint dans un autre monde, dans un monde de félicité éternelle, si les femmes y sont admises, comme votre foi nous l'assure. — Promettez-le moi, Philippe!

— Je vous promets tout ce que vous désirez, pourvu que le ciel le permette. Mais, Amine, dit Philippe d'une voix tremblante, le moment est arrivé, — je ne puis .... Dieu miséricordieux! quelle épreuve! — Amine, je ne puis rester plus long-temps!

Amine fixa ses yeux noirs sur son mari, — elle ne put lui parler, — ses traits furent agités de convulsions, — la nature ne put combattre plus long-temps le désespoir qu'elle avait caché avec tant de soin. — Elle tomba dans les bras de son mari, et y resta sans mouvement. Il imprima un dernier baiser sur ses lèvres pâles, et s'aperçut qu'elle avait perdu connaissance.

— Il vaut mieux que je la quitte ainsi, pensa-t-il, elle en souffrira moins. Il appela mynheer Poots qui était dans la chambre voisine, et qui vint sur-le-champ donner des

secours à sa fille, et, prenant encore un baiser sur son front, il sortit de la maison longtemps avant qu'Amine fût revenue de son évanouissement.

CHAPITRE VIII.

Avant de suivre Philippe Vanderdecken dans sa carrière d'aventurier, il est à propos de rappeler brièvement aux lecteurs les circonstances qui avaient dirigé les entreprises des Hollandais vers les contrées de l'Orient, qui étaient devenues pour eux une source de richesses qu'ils regardaient comme inépuisable.

Commençons par le commencement. Charles-Quint, après avoir été maître de la plus grande partie de l'Europe, se retira du monde pour raisons bien connues à lui-même, et partagea ses possessions entre Ferdinand et Philippe. Il donna au premier l'Autriche et ses dépendances, et l'Espagne au second; mais pour rendre le partage égal, il ajouta à l'Espagne, les Pays-Bas, et quelques millions d'individus qui y végétaient. Après

avoir ainsi disposé de ses semblables à sa satisfaction, il entra dans un couvent, se réservant un revenu modique, douze hommes et un petit cheval. S'il se repentit de cette fantaisie, et s'il se servit jamais de ce petit cheval, c'est ce que nous ne pouvons dire; mais une chose certaine, c'est qu'il mourut deux ans après.

Philippe pensa — comme d'autres l'ont pensé après lui — qu'il avait droit de faire ce que bon lui semblait de ce qui lui appartenait. Il priva donc les Hollandais de plusieurs de leurs priviléges; mais pour les en dédommager, il établit chez eux l'inquisition. Les Hollandais murmurèrent; et pour mettre fin à leurs murmures, il en fit brûler un bon nombre. Les Hollandais, qui ont du penchant pour l'eau, protestèrent contre une mesure qui était trop ardente pour leur constitution. Une révolte éclata, et le duc d'Albe fut envoyé à la tête d'une forte armée, pour prouver aux Hollandais que l'inquisition était un établissement de charité chrétienne.

Cette légère différence d'opinion causa une guerre qui dura près de quatre-vingts

ans, et dans laquelle quelques centaines de milliers d'hommes n'eurent pas le désagrément de mourir dans leur lit. Cette longue guerre se termina par la déclaration de l'indépendance des sept Provinces-Unies. — Maintenant, il faut retourner sur nos pas.

Après que Vasco de Gama eut trouvé le moyen d'aller aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, il se passa un siècle avant qu'aucune autre nation songeât à en profiter comme les Portugais. Enfin, l'esprit entreprenant des Anglais s'éveilla. Mais les Portugais réclamaient le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, comme leur appartenant exclusivement, et ils employèrent la force pour le défendre. Nulle compagnie de commerce n'était assez forte pour s'opposer à eux, et aucun gouvernement ne connaissait assez bien la valeur du commerce avec les Indes pour vouloir décider la question par une guerre. Les aventuriers anglais cherchèrent donc à découvrir au nord-ouest un passage sur lequel les Portugais ne pussent élever de prétentions, et une bonne partie du quinzième siècle se passa en ten-

tatives inutiles pour y réussir. Enfin, ils y renoncèrent, et résolurent de ne plus se laisser effrayer par les démonstrations belliqueuses des Portugais.

Une expédition partit alors d'Angleterre sous les ordres de Drake, et cet habile et courageux navigateur obtint plus de succès qu'on n'aurait osé l'espérer. Il revint en Angleterre, en mai 1580, après un voyage de près de trois ans, rapportant avec lui de grandes richesses, et ayant pris les arrangements les plus favorables avec le roi des Moluques.

Cavendish et plusieurs autres suivirent son exemple en 1600, et eurent le même succès. La Compagnie anglaise des Indes-Orientales obtint du gouvernement sa première chartre, et, à l'époque de notre histoire, elle faisait un commerce avantageux avec les Indes depuis plus de cinquante ans.

Pendant tout le temps que les Hollandais avaient été vassaux de la couronne d'Espagne, ils avaient eu coutume d'envoyer des navires à Lisbonne pour y prendre des cargaisons de marchandises des Indes, et les distribuer

ensuite dans toute l'Europe. Mais quand ils furent en querelle avec Philippe, ce prince, pour les en punir, leur défendit l'entrée de ce port. Il en résulta que, tout en combattant pour leur indépendance, ils firent partir pour les Indes diverses expéditions qui réussirent; et, en 1602, les divers spéculateurs se formèrent en compagnie, sous les auspices de leur gouvernement, à peu près suivant les mêmes principes qui avaient été adoptés pour établir la Compagnie anglaise des Indes-Orientales, et, en commençant dans ce pays, elle avait obtenu encore plus de succès que les Anglais, pendant environ le même espace de temps.

A l'époque dont nous parlons, les Anglais et les Hollandais faisaient donc le commerce dans les mers des Indes, depuis plus de cinquante ans. Les Portugais avaient perdu presque tout leur pouvoir, par suite des arrangements que leur cupidité et leur cruauté avaient forcé les puissances de l'Orient à prendre avec leurs rivaux.

Quelles qu'aient été en somme les obliga tions que les Hollandais eurent à l'Angle-

terre pendant qu'ils luttaient pour leur indépendance, il paraît que leur reconnaissance ne s'étendit jamais au-delà du Cap; car, de l'autre côté, les Portugais, les Anglais et les Hollandais se combattaient indistinctement, et capturaient les vaisseaux les uns des autres sans cérémonie. Il n'y avait dans ces parages d'autre loi que celle de la force. Chacune de ces nations était quelquefois obligée d'intervenir; mais jusqu'au moment dont il est question, cette intervention n'avait été qu'une guerre de papier, car il était facile de voir que tous avaient tort.

En 1650, Cromwell usurpa le trône d'Angleterre, et l'année suivante il jugea à propos d'entamer une guerre contre la Hollande, demandant, entre autres choses, satisfaction pour la manière dont les Anglais avaient été traités à Amboyne, environ trente ans auparavant, et pour le meurtre de son ambassadeur régicide, qui avait eu lieu la même année. Pour prouver que ses demandes étaient sérieuses, il saisit plus de deux cents bâtiments de cette nation, et les

Hollandais, fort à contre-cœur, se trouvèrent obligés d'en venir à une guerre. Blake et Van Tromp se livrèrent plusieurs combats obstinés. Dans l'histoire d'Angleterre, la victoire est presque invariablement attribuée aux Anglais ; celle de Hollande accorde les honneurs du triomphe aux Hollandais. Le fait est que tous ces combats se livrèrent avec un tel acharnement que, dans chaque action, les deux partis pouvaient se regarder comme battus. Quoi qu'il en soit, la paix fut signée en 1654, les Hollandais promettant — d'ôter leur chapeau, — toutes les fois qu'ils rencontreraient un Anglais sur mer ; acte de politesse auquel mynheer ne fit aucune objection, attendu qu'il ne lui coûtait rien. Ayant ainsi expliqué quelle était la situation des choses, à l'égard du commerce de l'Inde, à l'époque du départ de Philippe, nous reprendrons le fil de notre histoire.

Philippe arriva à Amsterdam en deux jours. Son premier soin fut d'y acheter une forte chaîne d'acier pour remplacer le ruban noir qui avait attaché jusqu'alors le petit reliquaire autour de son cou. Après avoir fait

cette emplète, il se rendit à bord du *Ter Schilling*, avec son bagage. Il n'avait pas oublié d'apporter la somme qu'il avait promis de payer, à titre de prime d'apprentissage, et ce qui pouvait lui être nécessaire pour ses propres besoins. La soirée était déjà fort avancée quand il arriva à bord de ce bâtiment, qui était à l'ancre, entouré des autres navires composant la flotte des Indes. Le capitaine, qui se nommait Klootz, lui fit le meilleur accueil, lui montra sa cabine et le laissa ensuite sur le pont pour descendre dans la cale, où il avait à décider une question relative à la cargaison.

— Et voici donc, pensa Philippe, voici donc le bâtiment sur lequel je dois faire ma première tentative, — ma première et peut-être ma dernière! Combien peu mes compagnons de voyage peuvent se figurer le motif qui me le fait entreprendre! — Comme ils sont différents de ceux qui déterminent les autres! Est-ce pour chercher la fortune? Non. Est-ce pour satisfaire un esprit curieux et inquiet? Non. Je cherche à m'ouvrir une communication avec les morts. — Mais

peut-elle avoir lieu sans danger pour moi et pour ceux avec qui je vais faire voile? J'en doute fort. S'ils connaissaient mes désirs et mes intentions, souffriraient-ils que je restasse une heure à bord? Superstitieux comme le sont les marins, ils trouveraient une bonne excuse pour se défaire d'une homme chargé d'une telle mission. — Et comment pourra-t-elle s'accomplir? Ma persévérance seule, avec l'aide du ciel, peut éclaircir ce mystère. Tout en faisant ces réflexions, il avait les bras croisés, les yeux levés vers le ciel, et il ne semblait pas s'apercevoir de la pluie qui tombait.

— Ne feriez-vous pas mieux de descendre dans votre chambre ? lui dit une voix douce qui le fit tressaillir en le tirant de sa rêverie.

C'était celle du premier lieutenant, nommé Hillebrant ; homme de petite taille, mais bien fait, et paraissant environ trente ans. Ses longs cheveux blonds, bouclés, tombaient sur ses épaules ; il avait le teint blanc, les yeux du plus beau bleu, et quoiqu'il n'eût ni l'air ni les manières d'un marin, personne ne connaissait mieux sa profes-

sion, et n'en remplissait mieux les devoirs.

— Je vous remercie, répondit Philippe; j'avais oublié où j'étais; mes pensées m'avaient transporté bien loin d'ici. Bonsoir, je vais suivre votre avis.

Le *Ter Schilling*, comme la plupart des navires de ce temps, était construit tout différemment que ceux du nôtre. Il était du port d'environ quatre cents tonneaux, à fond plat, et la largeur s'en diminuait progressivement, de sorte que le pont était à peine de moitié aussi large que la cale.

Tous les bâtiments de la Compagnie étant armés, le premier pont n'était pas encombré de marchandises, et il s'y trouvait de chaque côté six canons de neuf livres de balle. Les sabords en étaient petits et ovales. Sur l'avant, un autre petit pont partait du haut des apôtres, et on l'appelait le gaillard d'avant. Sur l'arrière, la poupe s'élevait très haut hors de l'eau. Le beaupré était placé verticalement, et formait un quatrième mât, sur lequel étaient fixées une civadière et une contre-civadière. Sur le gaillard d'arrière étaient placés divers instruments de

guerre, hors d'usage depuis long-temps, et qu'on nommait alors *cohorns* et *patteraroes*. Ils tournaient sur un pivot, et on les pointait par le moyen d'un manche de fer attaché à la culasse. La voile du mât d'artimon, répondant à la brigantine de nos jours, était enverguée sur une antenne. Après cette description, il est à peine nécessaire d'ajouter que la construction particulière des navires ne contribuait pas peu à augmenter, à cette époque, les dangers d'un long voyage.

L'équipage du *Ter Schilling* se composait du capitaine, de deux lieutenants, de deux pilotes, et de quarante-cinq hommes. Le subrécargue n'était pas encore arrivé à bord. La chambre sous la dunette lui était destinée; le capitaine et les lieutenants avaient la leur sur le premier pont.

Quand Philippe s'éveilla le lendemain matin, il vit que les huniers étaient hissés, et que tout était préparé pour lever l'ancre. Quelques navires avaient déjà appareillé. Le temps était beau, la mer tranquille; et la nouveauté de la scène qu'il avait sous les yeux empêchait l'esprit de Philippe de se



livrer à ses sombres réflexions. Le capitaine, mynheer Kloots, était debout sur la dunette, ayant en main une petite longue-vue en carton, à l'aide de laquelle il regardait du côté de la ville. Il avait, suivant l'usage, la pipe à la bouche ; et la fumée qui en sortait, obscurcissait de temps en temps les lentilles de sa lunette. Philippe monta sur la dunette et le salua.

Mynheer Kloots avait un embonpoint remarquable, et la quantité de vêtements qu'il portait, faisait qu'il paraissait en avoir encore davantage. Ceux qu'on voyait par dessus les autres, étaient un bonnet de peau de renard, sous lequel paraissait le bord d'un bonnet tricoté de laine rouge ; — une veste de peluche rouge, avec de grands boutons de métal ; — une jaquette de drap verte, couverte d'une autre, plus large, en gros drap vert, ayant la forme de ce qu'on appellerait aujourd'hui un spencer. — Il portait des culottes de peluche noire, des bas de laine bleue, des souliers à semelles épaisses, et de grandes boucles d'argent. Un ceinturon retenait autour de sa taille un tablier de toile, qui des-

cendait presque à ses genoux, et ce ceinturon soutenait un couteau de chasse dans un fourreau de peau de requin. Sa taille était proportionnée à son embonpoint ; ses cheveux grisonnants voltigeaient au gré de la brise, et le bout de son nez était pourpre, couleur qu'il devait à l'usage fréquent de sa bouteille de schnapps, et à la chaleur d'une pipe à court tuyau, qu'il avait toujours à la bouche, à moins qu'il n'eût à la remplir, ou à donner quelques ordres.

— Bonjour, mon fils, dit le capitaine, ôtant un instant la pipe de sa bouche. Nous sommes retenus par le subrécargue, qui ne paraît pas pressé d'arriver. Il y a une heure que le canot est à terre à l'attendre, et nous serons les derniers à lever l'ancre. Je voudrais que la Compagnie nous dispensât de la présence de ces messieurs, qui ne servent qu'à retarder toutes nos manœuvres ; c'est mon opinion du moins, mais on pense différemment à terre.

— Quelles sont leurs fonctions à bord? demanda Philippe.

— Leurs fonctions sont de veiller à la car-

gaison et au trafic, et s'ils se bornaient à cela, nous n'aurions pas à nous plaindre; mais ils se mêlent de tout, veulent décider de tout, et ne s'inquiètent que de leurs aises, sachant que nous n'oserions leur résister, car ils n'ont qu'à dire un mot pour qu'on refuse une chartre à un navire. La Compagnie exige qu'ils soient reçus avec tous les honneurs d'usage, et nous les saluons de cinq coups de canon quand ils arrivent.

— Connaissez-vous celui que vous attendez?

— Seulement par ouï-dire. — Un capitaine, avec qui il a fait un voyage, m'a dit qu'il craint horriblement les périls de la mer, et qu'il est tout gonflé de son importance.

— Je voudrais qu'il arrivât. Il me tarde que nous mettions à la voile.

— Il faut que vous aimiez à courir, mon fils, car j'ai entendu dire que vous avez une bonne maison, et une jolie femme par dessus le marché.

— Je désire voir le monde, et il faut que j'apprenne votre profession avant que j'a-

chète un navire et que je tâche de faire ma fortune.

— La mer fait la fortune des uns et détruit celle des autres. — Si je pouvais faire de ce vaisseau une bonne maison, et que j'eusse assez de guilders pour y vivre dans l'aisance, vous ne me verriez pas debout sur cette dunette. J'ai doublé deux fois le cap, et c'est assez pour un homme; on peut ne pas avoir le même bonheur la troisième.

— Cette navigation est-elle donc si dangereuse?

— Aussi dangereuse que peuvent la rendre une mer houleuse, des courants, des rochers, des bancs de sable, des tempêtes et des ouragans; — pas davantage. Même quand on est à l'ancre dans la baie, de ce côté du cap, on ne peut y rester un moment sans trembler; car le vaisseau peut chasser sur son ancre et être poussé par le vent, soit en pleine mer, soit à la côte au milieu des sauvages, avant qu'on ait le temps d'ôter sa pipe de sa bouche. Mais, de l'autre côté du cap, on peut faire voile des semaines entières sous un ciel serein, sur une mer

tranquille, avec le vent en poupe, sans avoir besoin de changer une manœuvre.

— A quels ports toucherons-nous, mynheer ?

— Je ne puis trop vous le dire. Gambroon, dans le golfe Persique, sera probablement le rendez-vous de toute la flotte. Là, elle se séparera. Les uns iront droit à Bantam dans l'île de Java ; les autres auront ordre de naviguer dans les détroits pour y prendre une cargaison de camphre, de gomme, de benjoin, de cire, d'or et d'ivoire. Si nous sommes envoyés de ce côté, mynheer Vanderdecken, méfiez-vous des naturels du pays, car ils sont féroces et traîtres, et leurs couteaux à lame courbe, qu'ils appellent des crics, sont empoisonnés. — J'ai eu à combattre plus d'une fois dans ces parages les Anglais et les Portugais.

— Mais à présent la Hollande est en paix avec ces deux nations.

— Sans doute ; mais, en doublant le cap, un navire ne doit pas compter sur sa chartre, et les Anglais nous marchent sur les talons partout où nous allons. — Je soup-

çonne qu'on s'attend à des hostilités, et que c'est pour cette raison que la flotte est si nombreuse et si bien armée.

— Combien de temps croyez-vous que votre voyage durera?

— Cela dépend des circonstances ; — environ deux ans; peut-être moins long-temps, si nous ne sommes pas retenus par des actes d'hostilité, comme je m'y attends.

— Deux ans! pensa Philippe; être deux ans sans revoir Amine! et il soupira en songeant que leur séparation pouvait être éternelle.

— Deux ans se passent bien vite, mon fils, dit le capitaine, qui lut dans les pensées de Philippe; j'ai fait un voyage qui en a duré cinq, et qui a été fort malheureux; car je n'en ai rien rapporté, pas même mon navire. J'avais été envoyé à Chittagong, à l'orient de la grande baie du Bengale, et j'y restai à l'ancre pendant trois mois sur la rivière. Les chefs du pays voulurent me retenir par force, et refusèrent d'acheter ma cargaison et de me permettre de la vendre à d'autres. Ma poudre avait été portée à

terre, et je n'avais aucun moyen de résistance. Les vers rongèrent la cale de mon navire, et il s'enfonça sur ses ancres. Les chefs savaient que cela arriverait, et qu'alors ils auraient la cargaison à bon marché. Un autre bâtiment nous ramena en Hollande. Sans cette trahison, je n'aurais pas eu besoin de faire ce voyage-ci; mais à présent mon gain est peu de chose, car la Compagnie ne permet aucun commerce privé. Mais le voici enfin! je vois que le canot a quitté le rivage, et a arboré le pavillon de la Compagnie. — Mynheer Hillebrant, veillez à ce que les canonniers soient prêts à saluer le subrécargue.

— Que désirez-vous que je fasse à bord? demanda Philippe; à quoi puis-je être utile?

— A peu de chose, quant à présent; à moins qu'il ne survienne de ces coups de vent pendant lesquels il n'y a pas un individu qui ne puisse servir. Il faut voir faire les autres pendant quelque temps, et apprendre. Cependant, vous pourrez mettre au net le journal qu'on tient pour le soumettre à l'inspection de la Compagnie, et m'aider de différentes mânières, quand vous aurez pris

le dessus sur le désagréable mal de mer qui attaque tous ceux qui prennent la mer pour la première fois. Le meilleur remède est de vous serrer un mouchoir autour du corps, de manière à comprimer l'estomac, et de rendre de fréquentes visites à ma bouteille de schnapps, qui sera toujours à votre service. — Mais il faut songer à recevoir le facteur de la très puissante Compagnie. — Mynheer Hillebrant, faites tirer le salut.

On tira cinq coups de canon, et quand la fumée fut dissipée, on vit le canot arriver bord à bord. Le subrécargue y resta jusqu'à ce qu'on eût hissé sur le pont différentes caisses portant les armes de la Compagnie ; et alors il y monta à son tour.

C'était un petit homme maigre, ayant sur la tête un chapeau à trois cornes, galonné en or, couvrant une grosse perruque à trois marteaux. Il portait un habit de velours cramoisi, à larges pans ; une veste de soie blanche, brodée en fleurs de couleur, dont les poches lui descendaient à mi-cuisses ; des culottes de satin noir ; des bas de soie blancs ; et des boucles d'or à ses jarretières

ainsi qu'à ses souliers. Qu'on y ajoute des manchettes de dentelle, et une canne à pomme d'or, et le lecteur aura un inventaire complet du costume de mynheer Jacob Jansz Von Stroom, subrécargue de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, à bord du *Ter Schilling*.

Tandis qu'il regardait autour de lui, avec un air de supériorité; entouré, à une distance respectueuse, du capitaine, des officiers et de tout l'équipage, il aurait pu rappeler à l'imagination le tableau du singe qui a vu le monde. Personne ne montrait pourtant la moindre envie de rire; on savait que c'était un personnage important, et il fut reçu avec tout le respect qu'il attendait.

Cependant, mynheer Von Stroom ne parut pas désirer de rester long-temps sur le pont. Il demanda qu'on lui montrât sa chambre, et le capitaine l'y conduisit lui-même. Dès qu'il y fut entré, on leva l'ancre et l'on déploya les voiles. Pendant qu'on y travaillait, la sonnette de la chambre, sous la dunette, — celle du subrécargue, — se fit entendre avec une force extraordinaire.

— Que lui manque-t-il déjà? dit le capitaine. Mynheer Vanderdecken, voulez-vous bien aller lui demander ce qu'il lui faut?

Le bruit de la sonnette continuait, et Philippe, en ouvrant la porte de la chambre, vit le subrécargue perché sur la table, et tirant de toutes ses forces le cordon de la sonnette qui était suspendu au-dessus. Il était sans chapeau et sans perruque; et sa tête sans cheveux, s'élevant au-dessus de son beau costume, lui donnait un air souverainement ridicule.

— Que désirez-vous, mynheer? lui demanda Philippe.

— Ce que je désire? Appelez les soldats, et qu'ils viennent avec leurs mousquets! Suis-je venu ici pour être assassiné, déchiré en pièces, dévoré? — N'ouvrez pas de grands yeux, mynheer, et faites quelque chose. — Regardez! il est sous la table. O ciel! ô ciel!

Philippe se baissa, et à sa grande surprise, il aperçut un petit ours qui jouait avec la perruque du subrécargue. La vue de cet animal effraya d'abord Philippe; mais, en y réfléchissant, il pensa qu'il devait être ap-

privoisé, puisqu'on le laissait en liberté. Cependant, il ne se souciait pas de s'en approcher, et il allait appeler, quand le capitaine entra dans la cabine.

— Qu'y a-t-il donc, mynheer? — Ah! je vois, — c'est Johannes. — Il s'avança vers l'ours, et lui disant : Hors d'ici, Johannes! il le conduisit jusqu'à la porte à coups de pied. Ayant ramassé la perruque, il s'adressa au subrécargue. — Je suis bien fâché de ce qui vient d'arriver, mynheer Von Stroom; mais voici votre perruque, et il me semble qu'elle n'a souffert aucun dommage. — Fermez la porte, mynheer Vanderdecken, ou Johannes pourrait revenir, car il m'est très attaché.

Quand la porte eut été fermée, mynheer Von Stroom descendit de la table, arrangea les marteaux de sa perruque, la remit sur sa tête, tira ses manchettes, s'assit sur une chaise, et frappant de sa canne sur le plancher, dit avec un air d'importance:

— Mynheer Kloots, que signifie ce manque de respect envers le subrécargue de la très puissante Compagnie?

— Dieu du ciel! mynheer, personne n'a voulu vous manquer de respect. Cet animal est parfaitement apprivoisé; je l'ai eu à l'âge de trois mois, et il est familier comme un chien, même avec les étrangers. Le premier lieutenant l'avait enfermé dans la chambre pour qu'il ne gênât pas la manœuvre pendant qu'on lèverait l'ancre et qu'on larguerait les voiles, et il n'y a plus songé. J'en suis véritablement fâché, mynheer Von Stroom; mais je veillerai à ce qu'il ne vienne plus ici, à moins que vous ne vouliez vous amuser avec lui.

— M'amuser avec lui! Moi subrécargue de la Compagnie, m'amuser avec un ours! Mynheer Kloots, il faut que cet animal soit jeté sur-le-champ par-dessus le bord.

— Je ne puis jeter à la mer un animal que j'affectionne, et qui n'a jamais fait de mal à personne, mynheer Von Stroom; mais je vous promets qu'il ne vous incommodera plus.

— En ce cas, capitaine Kloots, vous aurez affaire à la Compagnie, à laquelle je rendrai compte de votre conduite. Votre chartre sera révoquée, et vous perdrez votre fret.

Kloots, comme la plupart des Hollandais, n'était pas peu obstiné, et il fut piqué du ton impérieux du subrécargue.

— Il n'y a rien dans ma chartre qui me défende d'avoir un animal à bord, répondit-il.

Von Stroom s'appuya sur le dossier de sa chaise, croisa ses jambes en fuseau, et répliqua avec un air de dignité :

— D'après les règlements de la Compagnie, vous devez recevoir à bord les animaux étrangers et curieux envoyés en Europe par les gouverneurs et les facteurs, pour être offerts en présent à des têtes couronnées, comme des lions, des tigres, des éléphants, etc. Mais il n'est permis à aucun capitaine de navire à chartre de prendre sur son bord aucun animal pour son propre compte, ce qui doit être considéré comme un objet de commerce privé, et vous savez qu'il est prohibé.

— Mon ours n'est pas à vendre, mynheer Von Stroom.

— Il faut qu'il soit renvoyé à terre sur-le-champ, mynheer Kloots; je vous ordonne de l'y renvoyer. Si vous refusez d'obéir, ce sera à votre péril.

— En ce cas, je vais faire jeter l'ancre, mynheer Von Stroom; je me rendrai à terre, je rendrai compte de l'affaire à la Compagnie, et si elle décide que l'animal ne doit pas rester à bord, je l'enverrai à terre. — Mais songez que nous perdrons la protection de la flotte, et que nous serons obligés de faire le voyage seuls. — Faut-il jeter l'ancre, mynheer?

Cette question rendit le subrécargue plus traitable. Il n'avait nulle envie de faire un si long voyage sans protection, et la crainte d'un tel événement fut plus forte que celle de l'ours.

— Je ne veux pas être trop sévère, mynheer Kloots; faites enchaîner l'animal de manière à ce qu'il ne puisse approcher de moi, et je consens qu'il reste à bord.

— Je l'écarterai de vous autant qu'il sera possible, mynheer; mais quant à l'enchaîner, il n'y faut pas songer. Il hurlerait jour et nuit, et vous n'auriez pas un instant de repos.

Le subrécargue, qui vit que le capitaine était décidé, et que ses menaces ne l'intimi-

daient pas, fit tout ce qu'il pouvait faire dans sa situation : il jura secrètement de se venger, et dit avec un air de condescendance :

— A cette condition, mynheer Kloots, vous pouvez garder l'animal à bord.

Le capitaine et Philippe sortirent alors de la chambre. Le premier, qui conservait encore quelque dépit, murmura en s'en allant :

— S'il plaît à la Compagnie d'envoyer son singe sur mon bord, je crois qu'il peut m'être permis d'y avoir mon ours. Et content de cette plaisanterie, il reprit toute sa bonne humeur.

CHAPITRE IX.

Nous laisserons la flotte s'avancer vers le Cap, sans rendre compte de tous les changements de temps et de vent qu'elle éprouva. Quelques bâtiments s'étaient séparés du convoi; mais le rendez-vous général était dans la baie de la Table, d'où ils devaient se remettre en route tous ensemble.

Philippe fut bientôt en état de rendre quelques services à bord. Il s'appliquait avec ardeur à apprendre la profession de marin, car l'occupation l'empêchait de rêver sans cesse au motif de son voyage; et il travaillait sans relâche, pour que la fatigue appelât le sommeil.

Il devint bientôt le favori du capitaine, et l'ami intime du premier lieutenant; quant au second, nommé Struys, c'était un jeune

homme d'une humeur morose, et il avait peu de relations avec lui. Le subrécargue, mynheer Jacob Jansz Von Stroom, sortait rarement de sa chambre, et comme l'ours Johannes n'était pas enfermé, il s'y enfermait volontairement. A peine se passait-il un jour sans qu'il relût une lettre qu'il avait préparée pour l'envoyer à la Compagnie par la première occasion, et jamais il ne la relisait sans y faire quelque changement, qu'il jugeait devoir donner plus de force à ses plaintes, et nuire davantage aux intérêts du capitaine Kloots.

Pendant ce temps, dans une heureuse ignorance de ce qui se passait dans la cabine sous la dunette, le capitaine fumait sa pipe, buvait son schnapps, et jouait avec Johannes. Cet animal s'était aussi pris d'affection pour Philippe, et il avait coutume de faire le quart avec lui.

Il y avait sur le navire un autre individu que nous ne devons pas perdre de vue : — le pilote borgne Schriften, qui semblait avoir conçu une inimitié acharnée contre notre héros et contre son favori muet,

l'ours Johannes. Comme Philippe avait le rang d'officier, Schriften n'osait l'insulter ouvertement, mais il cherchait toutes les occasions possibles pour le contrarier et le mortifier, et il faisait des efforts constants pour lui nuire dans l'esprit des hommes de l'équipage. Il faisait moins de cérémonie à l'égard de l'ours, et il passait rarement près de lui sans lui donner un coup de pied, accompagné d'une malédiction. Personne ne paraissait aimer cet homme, mais chacun avait l'air de le craindre, et il avait obtenu sur les matelots un empire qui était inexplicable.

Telle était la situation des choses à bord du *Ter Schilling*, quand, voguant de conserve avec deux autres bâtiments de la flotte, il fut arrêté par un calme à environ deux journées du Cap. Il faisait excessivement chaud, car c'était l'été dans ces latitudes méridionales; Philippe s'était couché sous la tente de la dunette, et la chaleur était si accablante qu'il s'y était endormi. Il s'éveilla avec une sensation de froid sur tout le corps et particulièrement à la poitrine, et entr'ou-

vrant les yeux, il vit Schriften penché sur lui, et tenant entre l'index et le pouce la chaîne d'acier à laquelle était attaché le reliquaire caché sous ses vêtements. Il fit semblant de dormir, pour s'assurer des tentions de cet homme. Le pilote tira la chaîne peu à peu, et quand le reliquaire parut, il le saisit et essaya de faire passer la chaîne par dessus la tête de Philippe, pour s'en emparer. Mais Philippe se leva tout-à-coup, le saisit au collet, et lui arracha la chaîne des mains.

Schriften ne parut nullement déconcerté. Il regarda Philippe en face avec hardiesse, et lui dit d'un ton moqueur : — Est-ce son portrait qui est attaché à cette chaîne? Hi, hi, hi!

— Je vous avertis de ne pas être si curieux, maître pilote, ou vous pourrez vous en repentir.

— Ou c'est peut-être la coiffe d'un enfant nouveau né. Hi, hi, hi! — C'est un excellent préservatif pour ne pas être noyé.

— Allez vous occuper de votre devoir.

— Ou, comme vous ètes catholique, c'est

sans doute l'ongle ou la dent d'un saint, ou bien..... oui, j'y suis, — un morceau du bois de la vraie croix.

Philippe tressaillit.

— C'est cela! — c'est cela! Hi, hi, hi! s'écria Schriften, et il alla joindre quelques matelots sur le passe-avant.—J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, leur dit-il en ricanant; nous avons à bord un morceau de la vraie croix, hi, hi, hi! et avec cela nous pouvons défier le diable.

Philippe, sans trop savoir pourquoi, avait suivi Schriften, à quelques pas de distance, et il entendit cette observation.

— Oui, oui, répliqua un vieux matelot; et non seulement le diable, mais le Voltigeur hollandais par-dessus le marché.

— *Le Voltigeur hollandais!* pensa Philippe; cela pourrait-il avoir rapport à....? et il fit quelques pas en avant pour se placer derrière le grand mât, espérant obtenir quelque information, s'ils continuaient cette conversation. Il ne fut pas trompé dans son attente.

— On dit que le rencontrer, c'est pire que

si on rencontrait le diable, dit un autre homme de l'équipage.

—Mais qui l'a jamais rencontré? demanda un troisième.

— On l'a rencontré, c'est une chose certaine, reprit le premier; et il n'est pas moins certain qu'il porte malheur à tout bâtiment qui le rencontre.

— Et dans quels parages croise-t-il?

— Dans les environs du Cap.

— Je voudrais savoir toute cette histoire.

— Et moi aussi,—et moi aussi, dirent plusieurs autres.

— Je ne puis que répéter ce que j'ai entendu dire, répondit le vieux matelot. On dit que ce vaisseau était monté par une bande de pirates; qu'ils ont coupé le cou à leur capitaine, et qu'ils sont condamnés à être en croisière jusqu'à la fin du monde.

— Point du tout, s'écria Schriften; le capitaine est encore à bord, et c'est lui qui a attiré ce châtiment sur le vaisseau. On dit que, comme quelqu'un que nous avons à bord, il a quitté une fort jolie femme qu'il aimait beaucoup.

— Comment peut-on savoir cela, pilote?

— Parce qu'il veut toujours lui envoyer une lettre par chaque bâtiment qu'il rencontre, et qu'il peut aborder. Mais malheur au navire qui s'en charge! il est sûr de périr corps et biens.

— Et où avez-vous appris tout cela? Avez-vous jamais vu ce vaisseau?

— Oui, je l'ai vu, s'écria Schriften. Mais nous n'avons rien à craindre, puisque nous avons à bord un morceau du bois de la vraie croix; hi, hi, hi!

Schriften retourna vers l'arrière comme pour éviter de nouvelles questions, et il aperçut Philippe derrière le grand mât. — Ah! ah! s'écria-t-il, je ne suis donc pas le seul qui soit curieux, hi, hi, hi! Avez-vous apporté cela à bord de crainte de rencontrer le *Voltigeur hollandais?*

— Je ne crains pas le *Voltigeur hollandais.*

— Il est vrai que vous portez le même nom. Du moins on dit que le capitaine s'appelait Vanderdecken?

— Je ne suis pas le seul Vanderdecken qui existe dans le monde, répondit Phi-

lippe, qui avait recouvré son sang-froid ; et il remonta sur la dunette.

— On croirait que ce méchant borgne connaît le motif qui m'a décidé à faire ce voyage, pensa Philippe; mais non, cela ne peut être. — Pourquoi suis-je saisi d'un frisson glacial toutes les fois qu'il est près de moi ? Je voudrais bien savoir si les autres éprouvent la même sensation, ou si c'est un effet produit par l'imagination sur Amine comme sur moi. Je n'ose m'en informer. — Et pourquoi nourrit-il une telle animosité contre moi ? je ne lui ai jamais fait aucun mal. — Ce que je viens d'entendre confirme tout ce que je savais déjà; mais qu'avais-je besoin de confirmation ? O Amine, Amine! sans toi, je donnerais volontiers ma vie pour pouvoir percer ce mystère.

Trois jours après, le *Ter Schilling* et les deux autres bâtiments entrèrent dans la baie de la Table, où ils trouvèrent le reste de la flotte à l'ancre. Justement à cette époque, les Hollandais venaient de former un établissement au cap de Bonne-Espérance, et les flottes des Indes avaient coutume de s'y ar-

rêter pour faire de l'eau, et pour obtenir des bestiaux des Hottentots qui vivaient le long des côtes, et qui donnaient volontiers un bœuf pour un bouton de cuivre ou un grand clou. Ils y passèrent quelques jours pour se ravitailler, et l'amiral ayant fixé un nouveau rendez-vous, en cas qu'ils vinssent à se séparer, ils levèrent l'ancre et continuèrent leur voyage.

Pendant trois jours ils eurent à lutter contre des vents légers et contraires. Le quatrième, la brise fraîchit, et devint bientôt un vent impétueux qui les poussa vers le nord. Le septième jour, le *Ter Schilling* se trouva seul; mais le vent s'était modéré, et l'on gouverna à l'est, afin de se rapprocher de la terre.

— Il est malheureux que nous ayons été séparés de la flotte, dit mynheer Kloots à Philippe, qui était avec lui sur le passe-avant; mais il est près de midi, il fait soleil, et je pourrai voir par quelle latitude nous sommes. Il serait difficile de dire combien le vent et les courants peuvent nous avoir portés au nord. — Cornelius, dit-il à un

mousse, allez me chercher ma croix géométrique, et prenez garde en me l'apportant qu'elle ne heurte contre rien.

La croix géométrique était alors le seul instrument dont on se servît pour découvrir la latitude, et elle ne la donnait qu'à cinq ou dix mille près. Les octants et les sextants ne furent inventés que dans un temps très postérieur. Si l'on fait attention que l'on connaissait si peu à cette époque la science de la navigation et la variation de la boussole, et que le chemin en longitude n'était déduit que par l'estime, on sera surpris que tant de bâtiments pussent naviguer comme ils le faisaient, sans un plus grand nombre d'accidents.

— Nous sommes à trois bons degrés au nord du Cap, dit le capitaine après avoir calculé la latitude. Il faut que les courants aient une grande force ; mais le vent tombe, et si je ne me trompe, nous aurons un changement de temps.

Vers le soir il survint un calme, avec une forte houle portant vers la côte. On vit sur la surface de la mer des troupeaux de veaux

marins; des poissons de toute espèce sautaient hors de l'eau, et l'Océan semblait plein de vie, tandis que le soleil descendait lentement vers l'horizon.

— Quel est ce bruit? demanda tout-à-coup Philippe; on dirait que c'est le tonnerre dans le lointain.

— Je l'entends, répondit le capitaine. — Holà, Stephens, montez au grand mât! — Eh bien, voyez-vous la terre? ajouta-t-il quand le matelot fut au haut du mât.

— Oui, mynheer; nous l'avons droit en proue, — des montagnes sablonneuses peu élevées contre lesquelles la mer se brise.

— C'est ce qui cause le bruit que nous entendons, et la houle nous porte rapidement de ce côté. Je voudrais qu'il survînt une brise de terre.

Le soleil se coucha, le calme continua, et la houle avait porté le navire si près de la terre, qu'on pouvait distinguer les brisants.

— Pilote, connaissez-vous cette côte? demanda le capitaine à Schriften, qui était à quelques pas.

— Si je la connais? oui, oui. La mer s'y brise sur douze brasses d'eau tout au moins, hi, hi, hi! — Si une brise ne vient à notre secours, ce beau navire, dans une demi-heure, ne sera plus qu'un paquet de cure-dents.

Mynheer Kloots ne pouvait cacher son inquiétude. A chaque instant il ôtait sa pipe de sa bouche. L'équipage formait différents groupes sur le gaillard d'avant, et écoutait avec consternation le mugissement des brisants. La nuit venait d'arriver, et les ténèbres ajoutaient à la crainte générale.

— Il faut mettre les embarcations à la mer, dit le capitaine au premier lieutenant, et tâcher de remorquer le bâtiment. Je doute que nous y réussissions; mais, dans tous les cas, les canots seront prêts pour recevoir l'équipage, si le vaisseau va se briser sur la côte. Donnez les ordres nécessaires, et je vais en informer le subrécargue.

Mynheer Von Stroom était assis avec son air de dignité ordinaire, et comme c'était dimanche, il avait mis sa plus belle perruque. Le capitaine l'informa en peu de mots

que le navire était dans un danger imminent, et que, suivant toutes les probabilités, il serait brisé dans moins d'une demi-heure. A cette nouvelle alarmante, le subrécargue se leva si brusquement, qu'il renversa sa chandelle qu'on venait d'allumer.

— En danger, dites-vous, mynheer Kloots! — Quoi! quand la mer est calme, — quand il n'y a pas un souffle de vent! — Où est mon chapeau? — où est ma canne? — je vais monter sur le pont. — De la lumière, mynheer Kloots! Ayez la bonté d'ordonner qu'on m'apporte de la lumière, — vite, vite! je ne puis rien trouver dans l'obscurité. — Mynheer Kloots! — pourquoi ne répondez-vous pas? — Merci du ciel! il est parti!

Le capitaine était allé chercher de la lumière, et il ne tarda pas à revenir. Le subrécargue mit son chapeau, prit sa canne, et sortit de sa chambre. Les canots étaient à l'eau; les remorques étaient attachées, mais il faisait une obscurité complète, et l'on ne voyait qu'une large ceinture d'écume blanche formée par les brisants.

—Capitaine, s'écria mynheer Von Stroom,

je veux quitter le vaisseau à l'instant, — il me faut la chaloupe pour le service de la très puissante Compagnie, — pour moi et mes papiers.

— Je suis fâché que cela soit impossible, mynheer ; nos embarcations pourront à peine contenir tout l'équipage, et dans un pareil danger, la vie du dernier matelot lui est aussi précieuse que la vôtre peut l'être pour vous.

— Mais, mynheer, je suis subrécargue de la Compagnie. — Je vous ordonne de me donner la chaloupe avec huit rameurs. — Refusez-moi, si vous l'osez !

— Je l'oserai, mynheer.

— Fort bien, mynheer, fort bien ! s'écria Von Stroom, qui avait perdu toute présence d'esprit ; mais je sais ce que je ferai. — Nous verrons, nous verrons — dès que nous serons arrivés... O ciel ! ô ciel !

En parlant ainsi, mynheer Von Stroom, sans trop savoir pourquoi, cherchait à retourner dans sa cabine. L'ours se trouva sur son chemin, et il tomba, son chapeau d'un côté, sa perruque de l'autre.

— Au secours! s'écria-t-il; au secours de l'honorable subrécargue de la Compagnie!

Mais on était trop occupé en ce moment pour songer à lui. Par ordre du capitaine, Philippe faisait placer dans les canots de l'eau, du biscuit, les deux boussoles et quelques autres objets de première nécessité. On était si près des brisants, qu'on pouvait à peine entendre les ordres.

— Une légère brise vient de terre, s'écria Philippe.

— Je la sens, dit le capitaine, mais je crains qu'il ne soit trop tard.

Tout l'équipage était alors dans les canots, à l'exception du capitaine, des deux lieutenants et du subrécargue, qui, encore étendu sur les planches, continuait à crier au secours. La mer était houleuse, mais le vent avait fraîchi et lui opposait de la résistance. Le bâtiment resta stationnaire, et, au bout de quelques instants, les canots commencèrent à lui imprimer un peu de vitesse.

— J'espère que nous le sauverons, dit le capitaine. Gouvernez là, Hillebrant, dit-il au

premier lieutenant, qui tenait le gouvernail; dix minutes de brise, voilà tout ce qu'il nous faut.

La brise dura plus long-temps que le capitaine ne l'avait demandé. Tout l'équipage remonta à bord; on ramassa le subrécargue avec sa perruque et son chapeau; on le porta dans sa chambre, et, en moins d'une heure, le *Ter Schilling* était hors de tout danger.

— Maintenant il faut rembarquer les canots, dit le capitaine; et j'espère qu'aucun de nous ne se couchera sans avoir remercié Dieu de l'avoir sauvé.

Pendant cette nuit, le *Ter Schilling* gagna le large d'environ vingt milles, et se dirigea ensuite au sud. Vers le matin le vent tomba et il y eut encore un calme.

Le capitaine était sur le pont depuis environ une heure, et il causait avec son premier lieutenant du danger qu'on avait couru la soirée précédente, et de l'égoïsme et de la pusillanimité de mynheer Von Stroom, quand on entendit un grand bruit dans la chambre sous la dunette.

— Qu'a-t-il donc encore? dit le capitaine, la peur lui a-t-elle fait perdre la tête? On dirait qu'il veut démolir la chambre.

En ce moment le domestique du subrécargue sortit de sa chambre.

— Vite, mynheer Kloots, vite! — Courez au secours de mon maître! — Il va être tué. — L'ours, — l'ours!

— L'ours! — Quoi, Johannes! — Il est apprivoisé comme un chien. — Je vais y aller.

Mais avant que le capitaine eût eu le temps d'entrer dans la chambre, le subrécargue épouvanté en sortit en chemise. — Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il; suis-je donc destiné à être dévoré tout vivant? Et tout en parlant ainsi, il monta à la hâte sur la dunette. Mynheer Kloots entra dans la chambre et vit avec surprise que, pour cette fois, Johannes avait commis un acte d'agression. Les panneaux de la porte de la chambre avaient été arrachés; deux boîtes à perruques étaient brisées, et les perruques étaient par terre au milieu des débris, et parmi des fragments de pots qui avaient contenu

du miel, et que Johannes léchait avec un plaisir manifeste.

Le fait était que lorsque le *Ter Schilling* avait jeté l'ancre dans la baie de la Table, mynheer Von Stroom, qui aimait le miel, en avait acheté une provision des Hottentots, et l'avait mis dans des pots, que son domestique avait placés dans une caisse de bois blanc qui contenait aussi les boîtes à perruques de son maître. Le matin, de bonne heure, le domestique avait ouvert cette caisse pour réparer les avaries que la chute de la nuit dernière avait occasionnées à la perruque du subrécargue. Or, si mynheer Von Stroom aimait le miel, les ours l'aiment encore davantage. La porte de la chambre était ouverte; Johannes, alléché par l'odeur, se présenta gravement pour y entrer; le domestique lui ferma la porte au nez; mais l'ours résolut de battre la citadelle en brèche; il arracha les panneaux du bas de la porte, entra dans la chambre, mit en pièces les boîtes et les pots, et se mit à se régaler à son aise. Le domestique voulut le chasser; mais Johannes se leva sur ses pattes

de derrière, lui montra les dents en grondant, et l'effraya de telle sorte qu'il le mit en fuite. Mynheer Von Stroom, qui était encore couché, aperçut l'ours, et ignorant le motif qui l'avait amené dans son fort, il crut qu'il venait l'y attaquer, et il se précipita hors de sa chambre, comme nous l'avons déjà dit, laissant Johannes maître du champ de bataille, et s'appropriant les dépouilles. Le capitaine vit sur-le-champ ce dont il s'agissait; il s'approcha de l'ours, lui parla, lui donna un grand coup de pied; mais l'ours n'eut pas plus de respect pour son maître que pour le domestique ; il gronda , montra les dents de nouveau, et prouva clairement qu'il ne voulait pas être interrompu dans son agréable occupation.

— C'est une mauvaise affaire pour vous, maître Johannes, dit le capitaine; le subrécargue a de justes sujets de plainte à présent, et vous quitterez le navire. — Eh bien, finissez de manger le miel, puisque vous le voulez. Mynheer Kloots sortit de la cabine, et alla trouver le subrécargue qui était en

chemise sur la dunette, haranguant les hommes de l'équipage.

— Je suis très fâché de ce qui vient d'arriver, mynheer Von Stroom, lui dit-il ; l'ours sera renvoyé du bâtiment.

— Fort bien, mynheer, fort bien. — Cette affaire regarde la très puissante Compagnie. — La vie de leurs subrécargues ne doit pas être sacrifiée à la folie d'un capitaine de marine marchande.— J'ai été sur le point d'être dévoré.

— L'animal ne voulait vous faire aucun mal, mynheer; il n'en voulait qu'à votre miel. Il s'en est mis en possession, et moi-même je n'ai pu l'y faire renoncer. En attendant qu'on puisse s'en rendre maître, voulez-vous descendre dans ma chambre? vous y trouverez tout ce dont vous pouvez avoir besoin.

Le subrécargue, qui trouvait que sa dignité souffrait d'être exposée en chemise aux yeux de tout l'équipage, accepta cette offre, et suivit le capitaine dans sa chambre. Il fallut laisser à l'ours le temps de finir le miel avant de pouvoir en approcher ; après quoi

il fut enchaîné dans la cale, comme coupable de vol avec effraction en pleine mer. Cette nouvelle aventure fut un sujet de conversation toute la journée, car il faisait un calme plat, et le navire restait immobile sur les flots.

— Le soleil est bien rouge en se couchant, dit Hillebrant au capitaine qui était avec Philippe sur la dunette; nous aurons du vent pendant la nuit, si je ne me trompe.

— Je pense comme vous; mais on peut en avoir trop, comme trop peu. — Il est bien étrange que nous ne rencontrions aucun bâtiment de la flotte. Ils ont dû tous être poussés dans ces parages.

— Peut-être ont-ils pris plus au large.

— Et peut-être aurions-nous bien fait d'en faire autant.

Un bruit confus s'éleva parmi quelques matelots qui étaient sur le passe-avant, et qui regardaient tous du même côté. On les entendit répéter plusieurs fois : — Un bâtiment! — oui, — non!

— Ils croient voir un navire, hi, hi, hi! dit Schriften montant sur la dunette.

— Où ? demanda-t-on.

— Là-bas, — dans l'obscurité, répondit le pilote montrant le point de l'horizon qui était le plus sombre, car le soleil était couché.

Le capitaine, Hillebrant et Philippe dirigèrent leurs regards du côté indiqué, et crurent distinguer quelque chose qui ressemblait à un bâtiment. Peu à peu l'obscurité se dissipa, et une lueur pâle éclaira cette partie de l'horizon. Pas un souffle de vent ne se faisait sentir; la mer était comme un miroir. De moment en moment on distinguait mieux ce navire, et enfin on put en voir clairement les mâts et les vergues. Ils se frottèrent les yeux pour s'assurer que ce n'était pas une vision, car ils pouvaient à peine croire ce qu'ils voyaient. A environ trois milles de distance, au centre de cette lueur qui s'étendait à environ quinze degrés au-dessus de l'horizon, était un grand vaisseau qui semblait lutter contre un ouragan violent, quoiqu'il fît un calme plat. Il plongeait et s'élevait sur une eau parfaitement tranquille, tantôt disparaissant sous les flots,

tantôt se remontrant à la surface. Sa grande voile et ses huniers étaient serrés, il ne portait que sa misaine, dont les ris étaient pris, une voile d'étai, et une voile de senaut en arrière. Ce bâtiment semblait poussé par la force du vent vers le *Ter Schilling*. A chaque instant, on le distinguait mieux; enfin, on le vit virer de bord, et, pendant cette manœuvre, il était à si peu de distance, qu'on aurait pu compter les hommes qui étaient sur le pont. Mais en ce moment une obscurité soudaine l'enveloppa, et on ne le revit plus.

— Dieu du ciel! s'écria le capitaine.

Philippe sentit une main s'appuyer sur son épaule, et il fut saisi d'un frisson glacial. Il se retourna, et ses yeux rencontrèrent l'œil de Schriften, qui lui cria à l'oreille :

— Philippe Vanderdecken, — c'est le *Voltigeur hollandais!*

CHAPITRE X.

L'obscurité soudaine qui avait succédé à la lueur pâle dont nous avons parlé rendit chaque objet encore plus indistinct pour l'équipage du *Ter Schilling*. Pendant quelques instants, personne ne prononça un seul mot. Les uns avaient les yeux encore fixés sur l'endroit où l'on avait vu cette espèce de fantasmagorie, les autres les en détournaient et s'occupaient d'idées sombres, et de pressentiments fâcheux. Hillebrant fut le premier qui rompit le silence. Voyant une lumière à l'horizon, il tressaillit, serra le bras de Philippe, et s'écria :

— Qu'est-ce que cela ?

— La lune qui se lève, répondit Philippe.

— Eh bien, dit mynheer Kloots en s'es-

suyant le front couvert d'une sueur froide, j'avais entendu parler de cela, mais je n'en avais jamais rien cru.

Philippe ne répondit rien. Il savait la vérité; il savait combien il prenait d'intérêt à ce qui venait de se passer, et il éprouvait la même sensation que s'il eût été coupable.

La lune s'était élevée au-dessus d'une ceinture de nuages, et elle répandait sa douce clarté sur l'Océan tranquille. Comme d'un commun accord, tous les yeux se dirigeaient vers l'endroit où avait paru cette étrange vision, et le calme régnait partout.

Le pilote Schriften, qui était resté sur l'arrière, regarda autour de lui, et, s'approchant du capitaine, lui dit :

— Mynheer Kloots, comme pilote de ce bâtiment, je dois vous avertir de vous préparer à de très mauvais temps.

— De très mauvais temps? répéta le capitaine, sortant d'une sombre rêverie.

— Oui, mynheer Kloots, très mauvais. Jamais un navire n'a rencontré ce..... ce que nous venons de voir, sans éprouver quelque désastre bientôt après. — Le nom seul de



Vanderdecken porte malheur, hi, hi, hi!

Philippe aurait voulu répondre à ce sarcasme, mais il ne le put : sa langue était comme collée à son palais.

—Qu'est-ce que le nom de Vanderdecken a de commun avec ce que nous avons vu? demanda le capitaine.

— Ne le savez-vous pas? — Le capitaine de ce navire se nomme mynheer Vanderdecken. — C'est le *Voltigeur hollandais.*

— Comment savez-vous cela? dit Hillebrant.

— Je sais cela, et beaucoup d'autres choses, si je voulais les dire, répondit le pilote; mais n'importe, je vous ai avertis, comme c'était mon devoir. Et à ces mots, il descendit de la dunette.

— Dieu du ciel! s'écria le capitaine, je n'ai jamais été si embarrassé et si effrayé de ma vie. Je ne sais que dire ni que faire. — Qu'en pensez-vous, Philippe? — Croyez-vous qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans ce que nous venons de voir?

— Je n'en ai aucun doute, répondit Philippe.

— Je croyais que le temps des miracles était passé, dit mynheer Kloots, et que nous n'avions d'avis à attendre que de l'apparence du firmament.

— Et ne nous en donne-t-elle pas? dit le premier lieutenant. Voyez cet épais nuage qui s'est élevé depuis cinq minutes. La lune vient d'en sortir, mais il ne tardera pas à la couvrir de nouveau. — Tenez, voici un éclair au nord-ouest.

— Eh bien, mes enfants, je puis braver les éléments aussi bien que qui que ce soit. — Les ouragans et les tempêtes ne m'ont jamais fait peur; mais je n'aime pas ce que nous avons vu cette nuit. — Philippe, allez me chercher ma bouteille de schnapps; j'en ai besoin pour m'éclaircir les idées.

Philippe fut charmé de trouver une occasion pour quitter le gaillard d'arrière; il désirait avoir quelques minutes pour calmer son agitation, et se livrer à ses pensées. L'apparition du *Vaisseau Fantôme* avait fait éprouver un choc violent à toutes ses facultés. Avant de s'embarquer, il n'avait aucun doute que ce navire n'existât; mais quand

il avait vu si près de lui ce vaisseau à bord duquel son père était condamné à subir un destin effrayant; quand il avait entendu le sifflet du contre-maître, il avait été tout oreilles, convaincu que la voix de son père allait donner un ordre; et quand il avait pu distinguer les marins qui étaient sur le tillac, ses yeux n'avaient été occupés qu'à chercher à reconnaître parmi eux celui qui les commandait. Ayant chargé un mousse de porter au capitaine sa bouteille de schnapps, il entra dans sa cabine, se mit à genoux, et pria jusqu'à ce qu'il eût recouvré son courage et son énergie ordinaires, pour attendre sa destinée avec l'héroïsme d'un martyr.

Il ne resta pas une demi-heure dans sa chambre, et quand il remonta sur le pont, quel changement s'était opéré! Lorsqu'il en était descendu, le *Ter Schilling* flottait sur une mer immobile; la lune brillait de toute sa beauté, et, sous ses rayons argentins, les mâts, les vergues, les cordages et les voiles se réfléchissaient sur une eau tranquille. Maintenant, tout était couvert d'épaisses té-

nèbres; les vagues se soulevaient en écumant; le vaisseau fendait rapidement les ondes, vent arrière; les matelots s'occupaient à serrer les voiles, mais ils y travaillaient d'un air sombre et mécontent. Philippe ne pouvait savoir ce que Schriften leur avait dit, mais il était évident que tous le regardaient de travers. A chaque instant, le vent augmentait.

— Le vent n'est pas fixé, dit Hillebrant, et l'on ne saurait dire de quel côté viendra la tempête. — Il a déjà varié de cinq quarts. — Cela ne me plaît pas, Philippe.

— Nous sommes entre les mains de la Providence, Hillebrant.

— Babord tout! — Masquez devant, carguez l'artimon! courage mes enfants, ne perdez pas un instant! s'écria Kloots, tandis que le vent, qui redoublait à chaque instant, passait au nord et ensuite à l'ouest. La pluie tombait par torrents, et il faisait si obscur qu'on se voyait à peine sur le pont.

— Mynheer Hillebrant, continua-t-il, tandis que nos hommes peuvent encore se tenir sur les vergues, serrons les huniers.

Les éclairs sillonnaient les nuages, et le tonnerre grondait sans interruption.

— Vite, mes amis, vite! serrons toutes les voiles!

Toutes les voiles étaient serrées, à l'exception du petit foc, et le bâtiment courait au sud avec le vent de la hanche; la mer était courroucée, et mugissait en se couvrant d'écume. Les matelots secouaient leurs vêtements trempés d'eau; les uns travaillaient, les autres profitaient de l'obscurité pour se cacher; et au lieu de se réunir en groupes pour se communiquer leurs idées suivant leur coutume, chacun restait de son côté; toutes ses pensées absorbées par le *Vaisseau Fantôme*.

Ils crurent que cette nuit ne se terminerait jamais. Les ténèbres firent pourtant enfin place à une sorte de sombre crépuscule qui était le jour. Les marins se regardaient les uns les autres; chacun cherchait un rayon d'espoir dans les yeux de ses compagnons, et ne l'y trouvait pas. Tous restaient en silence et dans l'inaction, se regardaient comme perdus, et ne disaient rien.

Cependant la mer roulait des montagnes, qui venaient fréquemment heurter l'arrière du bâtiment. Le capitaine se tenait à l'habitacle, et Philippe était au gouvernail. Une lame monstrueuse, plus furieuse qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, vint déferler sur la hanche du bâtiment, balaya le pont avec une force irrésistible et les renversa tous quatre. Philippe se releva dès qu'elle fut passée, et ce ne fut pas sans peine qu'il détermina deux matelots à descendre dans sa chambre le capitaine, que sa chute avait étourdi et qui était sans connaissance. Le premier lieutenant avait été plus malheureux, car il avait le bras droit cassé et plusieurs contusions. Le second lieutenant avait été entraîné dans la mer. L'habitacle et la boussole furent brisés ; personne ne tenant le gouvernail, le bâtiment fut masqué, des lames d'eau le couvrirent à plusieurs reprises, le grand mât se rompit et tomba sur le pont ; enfin tout fut en confusion.

Après avoir aidé à porter mynheer Hillebrant dans sa chambre, Philippe remonta sur le pont pour chercher à y rétablir l'or-

dre. Il n'avait pas encore acquis beaucoup d'expérience dans sa profession, mais il avait ce courage moral et cette résolution qui imposent; et quoiqu'on ne lui obéît qu'à contre-cœur, cependant on lui obéissait. Deux des meilleurs marins furent mis au gouvernail, le grand mât fut jeté à la mer; et le navire, déchargé de ce poids, commença de nouveau à voguer vent arrière.

Où était mynheer Von Stroom pendant cette scène de destruction? — Dans son lit, caché sous ses couvertures, tremblant de tous ses membres, et faisant vœu que, s'il échappait à ce péril, toutes les Compagnies du monde ne le décideraient jamais à mettre le pied sur un bâtiment.

Jusqu'alors on avait obéi à Philippe; mais au bout d'un quart d'heure les matelots entrèrent en consultation avec le pilote borgne, et bientôt ils descendirent tous sous le pont, à l'exception des deux hommes qui étaient au gouvernail. Ils ne tardèrent pas à y remonter, rapportant avec eux plusieurs cruches d'eau-de-vie, qu'ils s'étaient procurées en enfonçant la porte de la soute aux

liqueurs. Pendant près d'une heure, Philippe fit de vains efforts pour les empêcher de s'enivrer ; les hommes qui étaient au gouvernail burent comme les autres, et les embardées que faisait le navire en donnèrent bientôt la preuve. Il descendit sous le pont pour voir si mynheer Kloots était en état de reprendre le commandement de son bâtiment. Il le trouva endormi, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il l'éveilla pour lui apprendre quelle était la conduite de son équipage. Le capitaine le suivit sur le pont ; mais sa tète se ressentait encore de sa chute; il avait perdu toute présence d'esprit; il chancelait en marchant, comme s'il eût bu autant que ses matelots, et, au bout de quelques minutes, il tomba près d'un canon et ne put se relever. Dans le fait, son cerveau avait éprouvé un ébranlement. Il était impossible à Hillebrant de quitter son lit, et Philippe se trouva dans une situation qui n'offrait aucune ressource. Le jour se termina ainsi; et à mesure que l'obscurité arrivait, la scène devenait plus alarmante. Le navire courait encore vent arrière, mais il était évident que

les hommes qui étaient au gouvernail avaient changé de route, car on avait alors le vent à bâbord, tandis qu'il était auparavant à tribord. Il n'y avait plus de boussole sur le pont, et quand il y en aurait eu une, elle n'aurait servi à rien, car les matelots, alors complétement ivres, ne voulaient plus obéir aux ordres de Philippe. — Il n'était pas marin, disaient-ils, et il n'était pas en état de gouverner le bâtiment. — L'ouragan était alors dans toute sa force; la pluie avait cessé, mais le vent avait augmenté de violence, et les vagues couvraient le pont à chaque instant; mais l'équipage ne faisait plus qu'en rire, et continuait à boire et à chanter.

Schriften semblait l'ordonnateur de cette scène de désordre. Un pot d'eau-de-vie à la main, il chantait, dansait, buvait, excitait ses compagnons à boire, et lançait de temps en temps à Philippe un regard dont l'expression était infernale. On n'entendait que cris, jurements et éclats de rire. Les hommes qui étaient au gouvernail mirent la barre droite, l'amarrèrent pour la maintenir dans cette position, et ne songèrent plus qu'à partager

l'orgie des autres. — N'est-il pas étrange, pensa Philippe, que j'aie été destiné à voir cette scène d'horreur, — à attendre que les planches de ce bâtiment se séparent, — à ètre témoin de la mort de mes compagnons de voyage? — Car je ne périrai pas dans ce naufrage; — je le sens, — un charme protège ma vie, ou du moins elle sera prolongée jusqu'à ce que je me sois acquitté de mon vœu, qui est enregistré dans le ciel.— Mais le vent a perdu de sa force; la mer est moins agitée;— mes pressentiments peuvent ne pas se réaliser, et plaise au ciel que je me sois trompé! car, comme il est lamentable de voir des hommes, des êtres créés à l'image de Dieu, sortir de ce monde, dégradés au-dessous des brutes mêmes!

Philippe ne se trompait pas tout-à-fait en supposant que le vent était moins fort et la mer plus calme. Le navire, après avoir vogué au sud jusqu'au-delà de la baie de la Table, était entré, par suite du changement fait à sa route, dans la baie False, où il était, jusqu'à un certain point, à l'abri de la violence du vent et des vagues. Mais quoique la mer

y fût moins agitée, les vagues y étaient encore assez fortes pour mettre en pièces tout bâtiment qui aurait échoué au fond de la baie, et le *Ter Schilling* y courait en droite ligne. Cet endroit offrait plus de chances de se sauver, car le rivage, au fond de la baie, était bas et sablonneux, au lieu qu'en dehors la côte était hérissée de rochers escarpés, contre lesquels le bâtiment n'aurait pu frapper sans être brisé en pièces. Mais Philippe ne pouvait connaître toutes ces circonstances, car le navire avait longé la côte extérieure de la baie sans l'apercevoir, attendu l'obscurité de la nuit. Une vingtaine de minutes après être entré dans cette baie, Philippe remarqua que toute la mer autour du bâtiment n'était qu'une masse d'écume. Il n'avait pas eu le temps de chercher quelle pouvait en être la cause, quand le *Ter Schilling* toucha sur le sable; les mâts furent renversés et tombèrent sur le pont.

La chute des mâts, le bruit des agrès et des bordages qu'ils brisèrent en tombant, mirent fin aux chants des ivrognes. Une minute après le vaisseau, fit son abattée, pré-

sentant la hanche à la mer, et tomba sur le côté. Une lame couvrit le pont en même temps. Philippe, qui était du côté du vent, se cramponna au plat-bord, tandis que les ivrognes qui se trouvaient du côté opposé étaient dans l'eau, et cherchaient à regagner la partie du navire qui était à sec. Quelques minutes après, Philippe distingua sous l'eau, qui avait alors plusieurs pieds de profondeur sur la partie du pont qui était à la bande, le corps de mynheer Kloots, qui ne faisait aucun effort pour changer de position : le pauvre capitaine était mort. Philippe songea à Hillebrant, qui était hors d'état de s'aider en rien; il descendit dans sa chambre, le porta sur le pont, et le fit placer dans la chaloupe qui était sur ses chantiers. C'était la seule embarcation qui restât, mais elle pouvait contenir tout l'équipage qui s'y était déjà réuni, sans songer à emporter autre chose que quelques cruches d'eau-de-vie. Philippe voulut alors y descendre, mais on le repoussa, et comme les vagues passaient par-dessus, on détacha les cordes qui la retenaient, et une lame l'enleva des bossoirs, et la jeta par-

dessus le plat-bord dans la mer sous le vent, non sans qu'elle fût pleine d'eau presque jusqu'aux bancs des rameurs. Appuyé sur le tronçon qui restait du grand mât, Philippe la suivit des yeux, tantôt porté sur le sommet des vagues, tantôt disparaissant dans le creux des lames. Les malheureux buvaient et chantaient encore; il cessa bientôt de les entendre, il revit encore une fois la chaloupe soulevée par une vague énorme; et quand elle fut retombée, elle ne reparut plus à ses yeux.

Philippe sentit que sa seule chance était de rester sur le bâtiment échoué, et d'attendre qu'il se brisât pour essayer de se sauver à l'aide de quelqu'un de ses débris. Il était impossible que le navire tînt encore long-temps, car bien des bordages en avaient déjà été détachés, et chaque lame qui le frappait, le menaçait d'une destruction complète. En ce moment, il entendit du bruit vers l'arrière, et se souvenant que mynheer Von Stroom était encore dans sa chambre, il y courut sur-le-champ, et y trouva le subrécargue paralysé de frayeur. Il lui parla,

mais il ne put en obtenir aucune réponse; il essaya de l'emporter, mais Von Stroom s'était tellement cramponné avec ses mains à la cloison, qu'il lui fut impossible de l'en détacher. Un bruit comme celui d'une masse d'eau qui se précipitait dans le bâtiment, apprit à Philippe que l'instant de la crise arrivait. Forcé d'abandonner à son destin le pauvre subrécargue pour se sauver lui-même, il sortit de la chambre. Près de l'écoutille de l'arrière, il vit Johannes qui était déjà dans l'eau, et qui nageait; mais étant attaché par une corde, il ne pouvait s'échapper. Philippe prit son couteau et mit l'animal en liberté. Au même instant, le craquement de tous les bois du navire lui annonça qu'il se brisait, et il se trouva dans l'eau. Il saisit un des bordages du pont, qui le soutint sur l'eau et l'aida à s'avancer vers le rivage; mais soulevé par une forte vague, la planche lui échappa des mains, et il se trouva réduit à ses propres efforts. Le rivage n'était pas bien éloigné, mais il ne pouvait encore prendre pied, et n'étant pas très bon nageur, il était sur le point de renoncer à

tout espoir, quand il sentit quelque chose lui toucher le bras droit. — C'était l'ours Johannes qui nageait vigoureusement vers le rivage. Il lui saisit la crinière; au bout de quelques instants ses pieds sentirent le sable, il gagna la côte, remonta jusqu'à un endroit que la marée ne pouvait atteindre, et il y tomba dans un épuisement qui fut suivi d'une sorte de stupeur léthargique.

Quand il sortit de cet état, la première sensation qu'il éprouva, fut une douleur violente dans ses yeux, qui étaient encore fermés, ce qui venait de ce qu'il avait été exposé plusieurs heures aux rayons ardents du soleil; il les entr'ouvrit, mais il fut obligé de les refermer bien vite, car l'éclat du grand jour produisait sur ses yeux un effet semblable à celui de la pointe d'un canif. Il se tourna sur le côté, se couvrit les yeux d'une main, et resta dans cette position jusqu'à ce qu'il les sentît en état de supporter la lumière. Alors, il se leva et examina la scène qui l'entourait. La mer était encore agitée, et elle jetait sur la côte une foule de débris du navire, et une partie de la cargaison. A

quelques pas de lui, il reconnut le corps de mynheer Hillebrant, et les cadavres épars sur le rivage lui apprirent que ceux qui étaient partis sur la chaloupe avaient péri.

D'après la hauteur du soleil, Philippe calcula qu'il pouvait être alors trois heures après midi. Il était épuisé de fatigue; il ne sentait d'autre besoin que celui du repos, et s'éloignant de cette scène de destruction, il s'avança vers un monticule de sable qui lui offrait un abri contre le soleil, s'y coucha, et s'endormit d'un sommeil si profond, qu'il ne s'éveilla que le lendemain au grand jour.

En ouvrant les yeux, il crut voir d'abord l'ours Johannes, et ensuite le subrécargue; et cette double supposition n'était pas sans quelque fondement; mais un instant suffit pour lui faire reconnaître sa méprise. En face de lui était un Hottentot de grande taille, tenant en main une sagaie, ayant sur les épaules la peau toute fraîche du pauvre Johannes, qu'il venait de tuer, et sur la tête une des perruques de mynheer Von Stroom. Telle était la gravité imperturbable du Hottentot sous cet étrange costume; — car du

reste il était complétement nu,— qu'en toute autre occasion Philippe aurait eu peine à s'empêcher de rire. Il se leva et se plaça en face du Hottentot, qui restait immobile, et qui ne montrait certainement aucune disposition hostile.

Philippe était dévoré de soif, et il le fit comprendre par signe au Hottentot. Celui-ci fit un geste de la main pour l'inviter à le suivre, et le conduisit vers le rivage, où Philippe aperçut une cinquantaine d'hommes occupés à choisir ce qui pouvait leur convenir parmi les objets que la mer venait de rejeter de son sein. Au respect qu'ils avaient pour le conducteur de Philippe, il était évident qu'il était le chef du kraal. Il prononça quelques mots à l'un d'eux, et l'on apporta sur-le-champ ce que Philippe désirait : — une calebasse pleine d'eau trouble, qui lui parut un breuvage délicieux. Son conducteur lui fit signe de s'asseoir sur le sable.

Le rivage offrait une scène aussi nouvelle qu'étrange. Le sable blanc qui brillait sous les rayons du soleil, comme des pointes de diamants taillés en rose, était couvert de dé-

bris du navire, de balles et de tonneaux de marchandises ; — la marée dont l'écume blanche s'étendait bien avant dans la mer, y jetait encore çà et là quelques fragments du bâtiment naufragé ; — des os de baleines jetées à la côte par quelques tempêtes antérieures parsemaient le rivage, et étaient à demi enterrés dans le sable ; — les cadavres mutilés des Hollandais qui venaient de périr étaient étendus, couverts de tous leurs vêtements, auxquels les sauvages avaient eu soin de ne pas laisser un seul bouton. — Les Hottentots, complétement nus, — car c'était l'été, et ils ne portaient pas leur kross de peau de mouton, — ramassaient avec empressement une foule d'objets qui n'auraient eu aucune valeur pour des Européens, et regardaient avec mépris tout ce qui aurait excité la cupidité d'hommes civilisés ; — et pour que rien ne manquât au tableau, le chef, ayant toujours sur les épaules la peau de Johannes, et sur la tête une perruque à trois marteaux de mynheer Von Stroom, était assis par terre avec l'air de gravité d'un lord chancelier d'Angleterre.

Quoiqu'il n'y eût pas encore bien longtemps que les Hollandais avaient formé leur établissement au Cap, ils faisaient depuis bien des années un commerce considérable avec les naturels du pays. Les Hottentots connaissaient donc les navires, et comme ils avaient été jusqu'alors traités avec bonté, ils étaient favorablement disposés à l'égard des Européens. Les Hottentots s'étaient occupés à ramasser tous les fragments du navire qui contenaient du fer, et en ayant fait plusieurs piles, ils y mirent le feu. Pendant ce temps, le chef demanda par signes à Philippe s'il avait faim, et celui-ci lui ayant répondu, de la même manière, affirmativement, il mit la main dans un sac de peau de chèvre, et en tira une poignée de gros scarabées qu'il lui présenta. Philippe les refusa en faisant un signe de dégoût; sur quoi le chef se mit à les croquer lui-même, avec l'air d'un homme qui a devant lui son mets favori. Quand il les eut mangés, il se leva, et fit signe à Philippe de le suivre. Chemin faisant, il reconnut sa caisse sur le sable; il fit comprendre au chef qu'elle lui apparte-

nait, et en ayant la clef dans sa poche, il l'ouvrit, et fit un paquet des objets qui lui étaient le plus nécessaires, sans oublier un sac de guilders. Son conducteur ne s'y opposa point; mais quand Philippe eut fini, il appela un de ses Hottentots, et lui montra la serrure et les gonds de la caisse. Il se remit ensuite en route avec Philippe, et au bout d'une heure, ils arrivèrent au kraal, qui était un rassemblement de petites huttes, couvertes en peaux. Les femmes et les enfants accoururent à leur rencontre, et parurent dans l'admiration du nouveau costume du chef. Philippe fut très bien accueilli, et les femmes lui apportèrent une calebasse pleine de lait, qu'il but avec grand plaisir, quoique les attraits onctueux de ces filles d'Eve lui fissent détourner les yeux avec une sorte d'horreur, tandis qu'il songeait à sa chère Amine.

Le soleil allait se coucher; Philippe était encore fatigué, et il fit signe qu'il désirait se reposer. On le conduisit dans une hutte, et quoiqu'il y respirât une variété d'odeurs qui n'avaient rien de suave, et qu'il y fût

assailli par des insectes de toute espèce, il se coucha par terre, la tête appuyée sur son paquet, et après avoir adressé au ciel de ferventes actions de grâces, il dormit d'un sommeil profond et tranquille.

Le lendemain matin, il fut éveillé par le chef du kraal, qui était accompagné d'un Hottentot qui savait quelques mots de hollandais. Il exprima le désir qu'il avait d'être conduit à l'établissement formé sur la côte, et il fut très bien compris; mais on lui répondit qu'il ne se trouvait alors aucun bâtiment dans la baie. Il n'en désira pas moins de s'y rendre; car, en attendant qu'il en arrivât, il se trouverait du moins avec des Européens. L'interprète lui dit qu'il n'en était qu'à une journée, et, après avoir consulté le chef, lui promit de l'y conduire. Une femme lui apporta une calebasse de lait et quelques racines, et, prenant ensuite son paquet, il partit avec son nouveau conducteur.

En arrivant à la baie de la Table, où il n'y avait encore que quelques maisons en bois construites par les Hollandais, il fut enchanté d'apercevoir en mer un bâtiment

dont les voiles étaient déployées; et, s'étant approché du rivage, il y trouva une embarcation qui avait été envoyée à terre pour s'y procurer quelques provisions fraîches. Il s'adressa à l'officier qui la commandait, lui apprit le naufrage du *Ter Schilling* dans la baie False, et lui témoigna le désir de s'embarquer sur ce bâtiment. L'officier consentit à le conduire à bord, et Philippe apprit avec grand plaisir que ce navire retournait en Hollande. Cette nouvelle fit tressaillir de joie le cœur de Philippe. Si ce bâtiment se fût rendu aux Indes, il n'en serait pas moins monté sur son bord; mais à présent il avait la perspective de revoir Amine avant de suivre de nouveau le cours de sa destinée. Il sentit qu'il avait encore quelque bonheur à espérer, que sa vie devait être mélangée de privations et de repos, et qu'elle ne serait pas une chaîne continuelle de souffrances jusqu'à sa mort. Le capitaine l'accueillit avec bonté, et après un voyage de trois mois, pendant lequel il ne lui arriva rien qui mérite d'être rapporté, Philippe se trouva de nouveau dans le port d'Amsterdam.

CHAPITRE XI.

Il est presque inutile de dire que Philippe ne perdit pas un instant pour se rendre dans sa petite maison près de Terneuse, où se trouvait tout ce qu'il avait de précieux en ce monde. Il se promit quelques mois de bonheur, car il avait fait son devoir, et il ne violait pas son vœu en attendant chez lui qu'une nouvelle flotte partît pour les Indes, ce qui ne devait avoir lieu qu'à l'automne, et l'on n'était alors qu'au commencement d'avril. Quoiqu'il regrettât la mort de mynheer Kloots, et de son premier lieutenant, et qu'il frémît en songeant qu'il survivait seul à tout l'équipage du *Ter Schilling*, il trouvait pourtant une sorte de consolation en songeant qu'il était délivré pour toujours du misérable Schriften, et il bénissait presque le naufrage,

si fatal aux autres, qui l'avait ramené sitôt dans les bras de son Amine.

Il était tard quand Philippe prit une barque à Flessingue pour se rendre à Terneuse. Il faisait beaucoup de vent, et les nuages qui parcouraient le firmament couvraient de temps en temps le disque de la lune. Quand il fut débarqué, et qu'il approcha de sa maison, il vit que la croisée de la chambre qui avait été fermée tant d'années était ouverte, et qu'une femme y était appuyée. Son cœur lui dit que c'était Amine, et, voulant s'en assurer, il s'avança vers la croisée dès qu'il eut traversé le petit pont, au lieu d'aller droit à la porte. Il reconnut bientôt qu'il ne s'était pas trompé; mais Amine était tellement occupée à contempler le firmament, et si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne vit ni n'entendit son mari s'approcher. Philippe s'en aperçut, et se rappelant la promesse qu'il lui avait faite de venir la voir même après sa mort, si le ciel le permettait, il craignit de l'effrayer en se montrant à ses yeux trop subitement, et il s'arrêta à dix ou douze pas. Amine, qui avait les yeux levés

vers le ciel, les baissa vers lui en ce moment, et l'aperçut indistinctement, la lune étant alors couverte d'un épais nuage. Sa première idée fut que c'était une apparition, car elle savait qu'elle ne devait attendre qu'un an plus tard le retour de son mari. Elle tressaillit vivement, sépara les cheveux qui lui couvraient le front, et le regarda avec attention.

— C'est moi, Amine, s'écria Philippe à la hâte; ne vous alarmez pas!

— Je ne suis pas alarmée, répondit-elle en appuyant une main sur son cœur; c'était un premier mouvement dont je n'ai pas été maîtresse. — Esprit d'un époux chéri, je vous remercie de m'avoir tenu parole. Vous êtes le bien-venu, même après votre mort, Philippe. Et lui faisant un signe de la main pour l'inviter à entrer, elle s'éloigna de la croisée.

— Elle me croit mort! pensa Philippe, et sachant à peine ce qu'il devait faire, il entra dans la chambre par la fenêtre, et trouva Amine assise sur le petit canapé. Il allait lui parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps,

et bien convaincue qu'elle avait sous les yeux l'ombre de Philippe, elle s'écria: — Sitôt! sitôt! — O mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse; mais ce coup est bien dur à supporter! — Philippe, mon cher Philippe, je sens que je vous suivrai bientôt.

Philippe fut plus alarmé que jamais, car il craignit que, lorsque Amine apprendrait qu'il vivait encore, l'excès de la joie ne lui fût plus funeste que celui du chagrin.

— Ma chère Amine, s'écria-t-il, vous ne pouviez m'attendre si promptement, et j'aurais dû laisser passer la nuit avant de me montrer à vous; mais mon impatience ne me l'a pas permis. — Jetez-vous dans mes bras, et vous verrez que votre mari n'est pas mort.

— N'est pas mort! s'écria Amine en se levant.

— Non, Amine; il vit encore, il vous aime toujours, répondit Philippe en la serrant contre son cœur.

Elle retomba sur le canapé, et heureusement un déluge de larmes la soulagea, tan-

dis que Philippe, penché sur elle, la soutenait, un bras passé autour de sa taille.

— O mon Dieu, que je vous remercie! s'écria-t-elle en pleurant encore. Je croyais voir votre esprit, Philippe; et j'y trouvais une consolation dans mon malheur.

Ils restèrent quelques instants serrés dans les bras l'un de l'autre.

— Pouvez-vous m'écouter à présent, Amine? demanda Philippe.

— Oui, Philippe. — Je suis calme, tranquille, heureuse.

Philippe lui raconta alors tout ce qui lui était arrivé, et les caresses d'Amine le dédommagèrent amplement de tout ce qu'il avait souffert.

— Et votre père, Amine? demanda ensuite Philippe.

— Il se porte bien. — Demain je vous parlerai de lui.

— Oui, pensa Philippe en s'éveillant le lendemain, et en contemplant les traits aimables de sa femme, qui dormait encore; oui, Dieu est miséricordieux. Je sens qu'il me

destine encore du bonheur, mais je sens aussi que cela dépend de ma fidélité à accomplir mon vœu, et qu'il me punirait si je le violais. Je remplirai ma tâche au risque de tous les dangers et de la mort même, et sa merci m'en récompensera dans ce monde et dans l'autre. Ne suis-je pas déjà payé de tout ce que j'ai souffert? Oh! oui, et plus que payé, ajouta-t-il en interrompant par un baiser ardent le sommeil de sa femme, dont les grands yeux noirs se fixèrent sur lui, rayonnant de bonheur et d'amour.

Avant de descendre, il lui demanda des nouvelles de mynheer Poots.

— Mon père m'a donné beaucoup d'embarras, répondit Amine. Je suis obligée de fermer la porte de la chambre au rez-de-chaussée, et d'en prendre la clef chaque fois que j'en sors, car je l'ai surpris plus d'une fois cherchant à forcer les serrures des buffets. Sa soif de l'or est insatiable, et il m'a causé bien du chagrin, car il ne cessait de me dire que vous ne reviendriez jamais, afin de me déterminer à lui donner vos guilders et votre vaisselle d'argent. Mais j'ai

de l'empire sur lui; il craint que je ne le quitte, et il craint encore plus votre retour.

— Et sa santé?

—N'est pas mauvaise; mais il s'affaiblit visiblement de corps et d'esprit. Tantôt il est plongé dans une sorte d'apathie, tantôt il forme des projets comme s'il était encore dans la vigueur de l'âge. — Quelle malédiction ce doit être que cet amour de l'argent! Je crois, — j'ai honte de le dire, — mais je crois véritablement, Philippe, qu'il sacrifierait volontiers votre vie et la mienne pour se mettre en possession de votre fortune.

— Est-il possible, Amine!

— Je n'ose dire ce que je crois possible.— Je n'ose me livrer à mes soupçons; mais je le surveille, et je redoublerai de surveillance. — Ne parlons plus de lui, Philippe; vous ne tarderez pas à le voir; ne vous attendez pas à en être cordialement accueilli, et si vous l'êtes, ne croyez pas à sa sincérité. Je ne lui apprendrai pas votre retour; je veux voir quel effet produira sur lui votre présence inattendue.

Amine descendit pour préparer le dé-

jeuner, et Philippe sortit pour aller prendre l'air quelques minutes. Quand il rentra, il trouva mynheer Poots déjeunant avec sa fille.

— Par Allah! s'écria le petit docteur, mes yeux me trompent-ils? — Est-ce bien vous, mynheer Vanderdecken?

— Oui, mynheer Poots; je suis arrivé la nuit dernière.

— Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit, Amine?

— Je voulais vous surprendre.

— Je suis véritablement surpris. — Et quand repartez-vous, mynheer Philippe? — Bientôt, sans doute, — peut-être demain?

— J'espère passer ici plusieurs mois.

— Plusieurs mois! — C'est rester longtemps à rien faire. On n'est dans ce monde que pour gagner de l'argent. — En rapportez-vous beaucoup?

— Je ne rapporte rien; j'ai fait naufrage, et j'ai été sur le point de perdre la vie.

— Mais vous repartirez?

— Certainement, — dans quelques mois.

— Fort bien. — Nous aurons soin de votre maison et de vos guilders.

— Quant à mes guilders, je vous en éviterai la peine, car je compte les emporter avec moi.

— Les emporter ! et pourquoi?

— Pour acheter des marchandises dans le pays où j'irai, et gagner encore plus d'argent.

— Mais vous pouvez faire un nouveau naufrage, et tout cet argent serait perdu. — Que vous partiez, à la bonne heure ; mais il ne faut pas emporter vos guilders.

— J'emporterai jusqu'au dernier.

Philippe parlait ainsi, parce qu'il pensait qu'en faisant croire à mynheer Poots qu'il emportait tout son argent, Amine en serait plus tranquille, et pourrait se dispenser de le surveiller avec autant de soin. Mynheer Poots ne continua pas la conversation, et resta enfoncé dans de sombres réflexions. Quelques minutes après, il les quitta et monta dans son appartement. Philippe dit alors à sa femme pourquoi il avait voulu

faire croire au vieillard qu'il avait dessein d'emporter son argent.

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, Philippe; mais je voudrais que vous ne lui eussiez pas parlé ainsi. Vous ne connaissez pas mon père : il faut à présent que je le surveille comme votre ennemi.

— Je n'ai rien à craindre d'un vieillard faible et infirme, dit Philippe. Mais Amine pensait différemment, et depuis cet instant elle fut toujours sur ses gardes.

Le printemps et le commencement de l'été se passèrent rapidement pour Philippe et Amine, car ils étaient heureux et contents. A mesure que l'automne approchait, Amine sentait pourtant que son mari allait bientôt s'exposer à de nouveaux dangers; mais elle ne lui dit jamais un seul mot pour le dissuader d'accomplir son vœu; comme lui, elle envisageait l'avenir avec espoir et confiance; elle savait que son destin devait s'accomplir un jour, mais elle se flattait que le moment en était encore bien éloigné.

Peu de temps après son arrivée, Philippe

avait informé les directeurs de la Compagnie du naufrage du *Ter Schilling*, et leur en avait donné tous les détails, à l'exception de l'apparition du *Vaisseau Fantôme*, sur laquelle il avait gardé le silence. La manière dont avait été rédigé le compte qu'il leur avait rendu plut aux directeurs, et, tant pour cette raison que pour le dédommager de ce qu'il avait souffert, ils lui offrirent une place de second lieutenant à bord d'un de leurs bâtiments, lorsqu'une nouvelle flotte partirait dans le cours de l'automne suivant, s'il voulait faire un second voyage aux Indes. Philippe se rendit à Amsterdam vers la fin de l'été, et fut nommé second lieutenant du *Batavia*, bâtiment du port de quatre cents tonneaux.

Philippe retourna sur-le-champ à Terneuse, et apprit sa nomination à Amine en présence de mynheer Poots.

— Ainsi donc vous allez partir? dit celui-ci.

— Oui, mais seulement dans environ deux mois.

— Ah! dans deux mois! dit mynheer Poots d'un air pensif.

Combien il est vrai que lorsqu'on s'attend à ce qui peut arriver de pire, on le supporte plus facilement que quand on reste dans l'incertitude. On peut bien supposer qu'Amine était désolée du nouveau voyage qui allait la séparer de son mari; mais sachant qu'il le regardait comme un devoir impérieux, et ayant toujours cette idée présente à l'esprit, elle combattait et maîtrisait son chagrin, et se résignait à ce qui était inévitable. Son père était pour elle une source d'inquiétudes plus sérieuses. Elle voyait qu'il avait conçu une haine mortelle contre Philippe, quelque effort qu'il fît pour la cacher, et elle l'attribuait avec raison à ce qu'il le regardait comme un obstacle à ce qu'il s'emparât de l'or et des objets précieux qui appartenaient à son gendre; car il savait fort bien que, si Philippe était mort, sa fille s'inquièterait fort peu qui en serait en possession. L'idée que Philippe allait emporter son trésor avec lui avait presque tourné la tête au vieil avare. Amine

l'avait surveillé ; elle l'avait vu bien des fois se promener dans la chambre des heures entières en murmurant quelques paroles indistinctes, et il s'occupait beaucoup moins des soins de sa profession.

Quelques jours après son retour d'Amsterdam, Philippe se plaignit un soir de souffrir d'un malaise.

— Un malaise ! s'écria Poots. — Voyons ! — Oui, vous avez le pouls très agité. — Amine, votre pauvre mari est fort mal, il faut qu'il se couche, et je lui enverrai une potion qui lui fera bien. — Je ne vous prendrai rien pour cela, Philippe, — absolument rien.

— Je ne me sens pas si mal, mynheer Poots ; ce n'est qu'un grand mal de tète.

— Mal de tète causé par la fièvre, Philippe ; et il vaut mieux aller au-devant du mal que d'attendre qu'il soit arrrivé. — Couchez-vous, prenez ce que je vous enverrai, et demain matin vous vous trouverez bien.

Philippe monta dans sa chambre, accompagné par Amine, et mynheer Poots alla

dans la sienne pour préparer la potion. Quand Philippe fut au lit, Amine redescendit; son père vint la rejoindre, lui remit un petit paquet contenant une poudre qu'il lui dit qu'il fallait lui donner dans du vin chaud, et la quitta en lui disant qu'il allait faire chauffer ce vin dans la cuisine.

—Que Dieu me pardonne si je soupçonne mon père mal à propos! pensa Amine; mais je ne puis bannir mes soupçons. Philippe souffre, — il souffre plus qu'il ne veut l'avouer, et il peut avoir besoin de quelque médicament; mais j'éprouve un pressentiment fatal; cependant mon père ne peut avoir conçu un projet si diabolique. Elle ouvrit le paquet, et y vit une poudre impalpable d'un brun foncé. Elle venait de le refermer quand son père revint.

— Voici le vin chaud, lui dit-il; faites-lui en prendre un verre avec la poudre, et ayez soin de bien le couvrir pour faciliter la transpiration, qui ne tardera pas à s'établir. Demain matin, il ne souffrira plus. — Bonsoir, ma fille.

Dès que son père fut parti, Amine jeta la

poudre dans un gobelet d'argent, et y versa quelques cuillerées de vin pour la dissoudre. Le ton avec lequel mynheer Poots venait de lui parler avait pour le moment écarté ses soupçons; car, pour lui rendre justice, comme médecin, il semblait toujours prendre beaucoup d'intérêt à ses malades. Un instant après, elle regarda si la poudre était fondue, et elle remarqua qu'elle n'avait laissé aucun sédiment, et que le vin était parfaitement clair et n'avait nullement changé de couleur; cette circonstance fit renaître ses soupçons.

— Je n'aime pas cela, pensa-t-elle; je crains mon père, et Philippe ne prendra pas cette poudre. Le vin chaud peut suffire pour exciter la transpiration.

Elle prit un autre gobelet, le remplit de vin, et laissant sur la table le pot qui en contenait à peu près encore autant, à côté du gobelet contenant la poudre fondue dans très peu de vin, elle monta l'escalier pour le porter à Philippe. Sur le palier, elle rencontra son père, qu'elle croyait couché.

— Fort bien! lui dit-il; qu'il boive tout

ce verre, et prenez garde de le renverser. — Attendez! donnez-moi-le; je le lui porterai moi-même.

Il prit le gobelet des mains de sa fille, et entra avec elle dans la chambre de Philippe.

— Tenez, mon fils, buvez ceci, et vous vous en trouverez bien. Sa main tremblait tellement en lui présentant ce breuvage, qu'il en répandit quelques gouttes sur les couvertures. Amine, qui suivait des yeux tous les mouvements de son père, remarqua ce tremblement, et elle s'applaudit plus que jamais de ne pas avoir mis la poudre dans le vin que son mari allait boire. Philippe se mit sur son séant, reçut le gobelet des mains de mynheer Poots, et le vida d'un seul trait. Le vieil avare lui souhaita une bonne nuit et se retira.

Amine, restée seule avec son mari, lui fit part des soupçons et des craintes qu'elle avait eues, et lui dit qu'elle n'avait pas voulu lui donner la poudre.

— J'espère que vous vous êtes méprise, Amine, dit Philippe; je dirai même que j'en

suis sûr. Il est impossible que votre père soit assez...

Amine l'interrompit : — Vous n'avez pas vécu avec lui aussi long-temps que moi ; — vous n'avez pas vu ce que j'ai vu ; — vous ne savez pas à quelles tentations peut céder un homme dévoré de la soif de l'or. Au surplus, je puis me tromper, et je le désire bien ardemment. — Mais il faut que vous dormiez, Philippe, ne parlez plus ! je sens que je ne saurais dormir en ce moment ; je vais prendre un livre, et je me coucherai un peu plus tard.

Philippe ne tarda pas à s'endormir, et Amine veilla près de lui long-temps après minuit.

— Il semble respirer péniblement, pensa-t-elle, mais s'il avait pris cette poudre, qui sait s'il se serait jamais éveillé ? — Mon père a acquis dans l'Orient de si fatales connaissances, que je suis forcée de le redouter. — Ne sais-je pas que, pour une bourse bien pleine d'or, il a plus d'une fois préparé le sommeil de la mort ? — Ne suis-je pas habituée à lire dans ses pensées ? N'y ai-je pas vu

qu'il désire la mort de Philippe? — Mais pourquoi suis-je tourmentée de funestes pressentiments? Philippe est malade, mais sa maladie n'est pas dangereuse.—D'ailleurs son heure n'est pas arrivée; non; il a une tâche à accomplir.

En ce moment on frappa à la porte. Elle supposa qu'on venait chercher son père pour quelque malade, et elle descendit à la hâte, de peur qu'on n'éveillât son mari. Elle ne s'était pas trompée; on venait chercher mynheer Poots pour un accouchement.

— Mon père dort, répondit-elle, je vais l'éveiller, et dès qu'il sera habillé, il vous suivra.

Amine monta à la chambre à coucher de son père, frappa à la porte, ne reçut aucune réponse, et frappa une seconde fois aussi inutilement.

— Mon père n'a pas coutume de dormir si profondément, pensa-t-elle. Elle ouvrit la porte, et entra. — Son père n'était pas dans son lit; il était évident qu'il ne s'était pas couché. Il ne pouvait être que dans la chambre du rez-de-chaussée; — elle y descendit, l'y



trouva étendu sur le canapé, et paraissant endormi. — Elle s'approcha de lui ; ses yeux étaient ouverts, mais éteints et glacés ; sa poitrine n'était pas agitée, il avait cessé d'exister.

Elle s'appuya contre la muraille, et y resta quelques instants dans une sorte d'égarement d'esprit. Enfin elle redevint capable de réflexion ; elle s'avança vers la table : — le gobelet était vide, et il ne restait rien dans le pot qui avait contenu du vin. Tout s'expliqua sur-le-champ. Bourrelé par les remords de sa conscience, il avait voulu s'étourdir en buvant ; il avait versé le reste du vin dans le gobelet, sans s'apercevoir qu'il y en avait déjà dans le fond, et il avait bu la mort qu'il avait préparée pour un autre. — Et qui était cet autre? L'époux de sa propre fille ! — Je le maudirais, s'il n'était pas mon père, pensa-t-elle ; mais il est puni, et puisse Dieu lui pardonner, comme je lui pardonne !

Elle remonta dans sa chambre ; Philippe dormait encore, et elle ne voulut pas l'éveiller. Elle avait oublié la femme qui était venue chercher mynheer Poots, et celle-ci

commençant à s'impatienter, frappa une seconde fois. Amine descendit à la hâte.

— Ma bonne Thérèse, lui dit-elle, mon père est si mal, qu'il lui est impossible de se lever. Faites-moi le plaisir d'aller prier le père Seysen de venir ici, car je crains que mon pauvre père ne soit à toute extrémité.

— Est-il possible? répondit Thérèse; je vais l'avertir, comptez sur moi; c'est mon chemin pour aller chez la sage-femme.

Amine remonta de nouveau dans sa chambre. Philippe s'était éveillé quand on avait frappé la seconde fois. Il se trouvait beaucoup mieux, et son mal de tête était dissipé. Le jour paraissait déjà, et il s'aperçut qu'Amine ne s'était pas couchée de la nuit. Il allait lui en faire des reproches, quand elle l'interrompit pour lui faire part de ce qui venait d'arriver.

— Il faut vous lever, Philippe, ajouta-t-elle, et m'aider à porter son corps sur son lit, avant l'arrivée du père Seysen. — Dieu de miséricorde! si je vous avais donné cette poudre, mon cher Philippe!... Mais écartons

cette idée, et dépêchons-nous, car le père Seysen ne tardera pas à être ici.

Philippe fut bientôt habillé. Il descendit avec Amine dans la salle au rez-de-chaussée. Les premiers rayons du soleil frappaient les traits livides du vieillard ; ses poings étaient fermés, et sa langue était serrée entre ses dents d'un côté de sa bouche.

— Hélas ! s'écria-t-il, cette chambre semble être fatale. Combien doit-il s'y passer encore de scènes d'horreur ?

— Aucune, à ce que j'espère, répondit Amine; mais la véritable scène d'horreur était quand ce vieillard, que je rougis d'avoir à appeler mon père, et qui est maintenant victime de sa propre perfidie, était près de votre lit, vous présentant, avec toutes les marques d'intérêt et d'affection, une coupe qu'il croyait contenir du poison; — oui, c'était là une scène d'horreur, et elle ne s'effacera jamais de mon souvenir.

— Que le ciel lui accorde son pardon comme moi ! dit Philippe; et prenant dans ses bras le corps de mynheer Poots, il le

porta dans la chambre que le défunt occupait, et le plaça sur son lit.

— Qu'on puisse du moins supposer que sa mort a été naturelle, dit Amine; je ne pourrais supporter qu'on me montrât au doigt comme la fille d'un meurtrier. — O Philippe, de quel œil devez-vous me voir aujourd'hui? Et Amine s'assit en fondant en larmes.

Son mari cherchait à la consoler, quand le père Seysen frappe à la porte. Philippe se hâta d'aller la lui ouvrir.

— Bonjour, mon fils, comment va le malade?

— Il a cessé de souffrir, mon père.

— J'arrive donc trop tard! Je n'ai pourtant pas perdu un instant.

— Il est mort subitement dans une convulsion, dit Philippe en conduisant le bon prêtre dans la chambre du défunt.

Le père Seysen regarda le corps, et vit que son ministère était inutile. Il se tourna vers Amine, qui versait encore des larmes, et lui dit :

— Pleurez, ma fille, pleurez! La mort

d'un père est un chagrin cruel pour une fille ; mais ne vous y livrez pas avec excès, Amine ; vous avez d'autres devoirs et d'autres liens qui vous attachent à la vie. Songez à votre mari. — Mais votre père ne s'était pas couché la nuit dernière ? Il est tout habillé ! Quand est-il tombé malade ?

— Je l'ai vu hier soir, en apparence bien portant, mon père. J'étais indisposé, et il m'a apporté lui-même une potion sudorifique. Pendant la nuit, on est venu le chercher pour un accouchement ; Amine est montée dans sa chambre pour l'éveiller, et elle l'a trouvé privé de parole.

— Cette mort a été bien soudaine ; mais il était vieux, et l'on devait s'y attendre. Étiez-vous près de lui quand il est mort ?

— Quand Amine est venue m'annoncer dans quel état il se trouvait, je me suis levé à la hâte, et lorsque je suis arrivé près de lui, il n'existait déjà plus.

— Vous ne savez donc pas s'il a donné quelques signes de repentir et de contrition ? car malheureusement il a toujours négligé

d'accomplir les devoirs de notre sainte religion.

— Il y a des circonstances, mon père, où l'on peut excuser même un bon chrétien de n'en donner aucun. — Voyez ces mains serrées. — Voyez l'agonie de la mort peinte sur ces traits. — Que pouvait-on attendre de lui dans cet état?

— Vous avez raison, ma fille ; espérons en la miséricorde du ciel.

— Agenouillez-vous, mes enfants, et offrons des prières pour le salut de son âme.

Amine et Philippe se mirent à genoux, et le digne prêtre, dans la même posture, prononça une prière à haute voix avec ferveur.

— Je vais envoyer du monde, dit-il en se relevant, pour faire tout ce qui est nécessaire avant l'enterrement; mais évitons le scandale, mes enfants, et ne disons rien qui puisse empêcher de supposer qu'il ait reçu les secours de la religion.

Amine baissa les yeux, Philippe fit un signe d'assentiment, et le père Seysen les quitta.

Mynheer Poots avait toujours été vu de

mauvais œil dans le canton où il résidait. Le fait qu'on ne le voyait jamais remplir aucun des devoirs de la religion,— le doute qu'il fût même chrétien, — sa cupidité, — son avarice, — lui avaient fait une foule d'ennemis, quoiqu'on rendît justice à ses talents peu ordinaires dans sa profession, et qu'on eût recours à lui avec confiance comme médecin. Si l'on eût su qu'il professait la foi musulmane, — s'il en professait aucune,— et qu'il était mort en cherchant à empoisonner son gendre, la sépulture chrétienne lui aurait certainement été refusée, et le doigt du mépris se serait dirigé vers Amine; mais comme le père Seysen, quand on lui fit quelques questions, se borna à répondre avec douceur que mynheer Poots était mort en paix, on supposa généralement que, quoiqu'il eût négligé les devoirs du christianisme pendant sa vie, il était mort en bon chrétien. Le lendemain, les restes du vieillard furent mis en terre avec les cérémonies ordinaires, et Philippe et Amine éprouvèrent un grand soulagement en voyant les choses se passer avec tant de tranquillité.

Ce ne fut que le lendemain des funérailles que Philippe et Amine procédèrent à l'examen de la chambre du défunt. La clef de son coffre-fort s'était trouvée dans sa poche, mais il n'avait pas encore été ouvert. Une grande quantité de fioles et de boîtes de toute grandeur, contenant des médicaments, étaient placées sur des tablettes; elles furent vidées, et tout ce qu'elles contenaient fut jeté au feu, à l'exception des médicaments bien connus, et qui pouvaient être utiles, qu'Amine mit en réserve. Sa table avait deux tiroirs, dans lesquels on trouva différents papiers couverts de caractères arabes, et de petites boîtes contenant des drogues inconnues, dans une desquelles était une poudre semblable à celle qui avait causé la mort du médecin. D'autres écrits prouvaient que le vieillard avait aussi étudié les sciences occultes. Le tout fut livré aux flammes à l'instant même.

— Si le père Seysen avait vu tout cela! dit Amine d'un ton mélancolique. Mais voici quelques papiers imprimés.

— Ces papiers sont comme de l'argent

comptant, Amine, dit Philippe après les avoir examinés. Ce sont huit actions de la Compagnie des Indes, et elles produisent tous les ans un bon intérêt. Je ne me doutais pas que votre père plaçât ainsi son argent. J'avais eu quelque idée d'employer de la même manière une partie du mien avant mon départ ; cela aurait été plus sage que de le laisser dans une caisse.

Il ne restait plus qu'à examiner le coffre-fort. Ayant déjà trouvé une somme assez considérable en actions de la Compagnie des Indes, Philippe, en l'ouvrant, pensa qu'il ne devait contenir que peu de chose. Mais, à sa grande surprise, il y trouva trente-deux petits sacs de différentes grandeurs remplis de guilders en or, un grand sac plein d'espèces d'argent, et plusieurs petites boîtes contenant des diamants et d'autres pierres précieuses.

— Amine, dit Philippe, vous m'avez apporté une dot à laquelle je ne m'attendais guère.

— Et je ne m'y attendais pas plus que vous, Philippe. Il faut que mon père ait ap-

porté d'Egypte ces boîtes pleines de joyaux. — Et avec un pareil trésor, mon père vivait comme s'il eût eu à peine le nécessaire! Et il aurait empoisonné mon Philippe pour en avoir encore davantage! — Que Dieu le lui pardonne!

Ils comptèrent l'or et l'argent, et le tout, joint à la valeur des actions de la Compagnie des Indes, formait un total de près de cinquante mille guilders, sans y comprendre les pierres précieuses.

— Je suis riche, pensa Philippe quand il fut seul; mais à quoi me servira ma richesse? Je pourrais acheter un bâtiment et le commander moi-même; mais ce bâtiment ne ferait-il pas naufrage? Ce malheur n'est pas certain, mais il est du moins probable; et, par conséquent, je n'achèterai pas de navire. Et cependant est-il juste que je monte sur ceux des autres, pour les exposer à ce que je crois être mon destin? Je n'en sais rien, mais je sais que notre vie est entre les mains de la Providence, qui peut nous la retirer quand bon lui semble. Je placerai l'argent qui m'appartient en actions de la Com-

pagnie, et si elle fait quelque perte par suite de ma rencontre avec mon malheureux père, j'en supporterai ma part comme les autres.

Philippe, voulant qu'Amine vécût pendant son absence plus agréablement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, fit de grands changements dans leur manière de vivre. Il prit deux servantes, meubla sa maison d'une manière plus convenable à sa fortune, et n'épargna rien pour que sa femme eût tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable. Il employa sa fortune particulière à acheter des actions de la Compagnie des Indes, et laissa entre les mains d'Amine toute celle de son père, ainsi que les bijoux. Deux mois se passèrent rapidement pendant qu'il faisait tous ces arrangements, et ils étaient à peine terminés, quand il reçut l'avis qu'il fallait qu'il se rendît à bord de son bâtiment. Amine aurait préféré que son mari partît comme passager, au lieu de se charger de devoirs pénibles et fatigants; mais Philippe fut d'un avis contraire, parce qu'en partant comme passager, il n'aurait su quel motif alléguer pour faire un voyage dans les Indes.

— Je ne saurais dire pourquoi, dit Philippe la veille de son départ, mais je ne me sens pas le même accablement d'esprit que lorsque je suis parti la première fois. Je ne suis tourmenté par aucun pressentiment de malheur.

—J'en puis dire autant, Philippe. Et cependant quelque chose semble m'annoncer que, pour cette fois, je serai long-temps sans vous revoir. — N'est-ce pas un malheur, pour une femme qui vous aime si tendrement?

— Oui, ma chère Amine, mais.....

— Mais c'est votre devoir, et il faut partir. Et elle l'embrassa tendrement.

Le lendemain, Philippe fit ses adieux à sa femme, qui montra plus de courage que lors de leur première séparation. — Tous ont péri, et il a été sauvé, pensa-t-elle; ô mon Dieu, que ta volonté s'accomplisse!

Philippe arriva bientôt à Amsterdam, et, ayant acheté plusieurs objets qu'il crut pouvoir lui être utiles en cas d'accident, ce qu'il regardait comme presque certain, il se rendit à bord du *Batavia*, qui était à l'ancre et prêt à partir.

CHAPITRE XII.

Philippe n'avait pas été long-temps à bord, quand il découvrit qu'il n'aurait probablement pas un voyage très agréable, car le *Batavia* avait ordre de recevoir à bord un détachement nombreux de troupes pour augmenter les forces de la Compagnie à Ceylan et à Java. La cargaison consistait presque entièrement en approvisionnements militaires, et, en arrivant à la hauteur de Madagascar, le *Batavia* devait se séparer de la flotte, et se rendre en droite ligne à Batavia; car on avait pensé qu'avec le nombre de soldats qu'il avait à bord, ce navire serait en état de se défendre contre tout bâtiment ennemi qu'il pourrait rencontrer. Il portait en outre trente pièces de canon, et avait un équipage de soixante-quinze hommes. Outre

les approvisionnements militaires, il avait aussi une somme d'argent considérable pour acheter des marchandises dans les Indes. Le détachement de soldats s'embarquait, quand Philippe arriva à bord ; et au bout de quelques minutes, les ponts étaient tellement couverts d'hommes et de bagages, qu'on pouvait à peine s'y remuer. Philippe ne put que dire un mot au capitaine, qui le présenta à son premier lieutenant, et il entra sur-le-champ dans l'exercice de ses fonctions. Il avait donné toute son attention, pendant son premier voyage, à l'étude de sa profession, et il la connaissait beaucoup mieux qu'on n'aurait pu se l'imaginer.

En très peu de temps, toute apparence de confusion disparut; le bagage des officiers et des soldats fut placé où il devait l'être; les soldats furent divisés en pelotons et stationnés entre les canons de la batterie, et le pont resta libre, de manière à ce que rien ne gênât les manœuvres. Philippe montra autant d'activité que de méthode en faisant exécuter tous les arrangements nécessaires, et, pendant un instant de repos, le capitaine lui dit:

— Sur ma foi, mynheer Vanderdecken, je pensais que vous preniez vos aises en ne venant pas nous rejoindre plus tôt; mais je vois que vous savez réparer le temps perdu. Vous avez fait, cette matinée, beaucoup plus que je ne m'y attendais. J'en suis d'autant plus charmé que vous soyez des nôtres, et je regrette que vous ne soyez pas arrivé à temps pour l'arrimage de la cale, qui n'a pas été fait aussi bien qu'il aurait pu l'être. Mynheer Struys, mon premier lieutenant, avait tant de choses à faire, qu'il n'a pu y donner toute l'attention nécessaire.

— Je suis fâché de ne pas être arrivé plus tôt, mynheer; mais j'ai rejoint le vaisseau le jour même qui m'avait été indiqué par la Compagnie.

— Oui, oui. On savait que vous êtes marié; vous êtes un des gros actionnaires de la Compagnie, et l'on n'a voulu vous déranger qu'au dernier moment. — Après le voyage que nous allons faire, vous pouvez compter sur le commandement d'un navire; je l'ai entendu dire ce matin même dans les bureaux de la Compagnie; et, dans le fait,

le nombre de vos actions vous y donne droit.

Philippe fut charmé d'apprendre qu'il avait si bien placé son argent, car il désirait vivement être capitaine d'un navire.

— Si la Compagnie m'accorde une telle place, dit-il, je ferai en sorte de me rendre capable de la remplir.

— Vous le serez, mynheer Vanderdecken; je le vois d'avance; j'en réponds. — Mais il faut que vous ayez un goût tout particulier pour la profession de marin?

— J'en conviens, et je crois que je n'y renoncerai jamais.

— Jamais! — c'est ce que vous pensez à présent. Vous êtes jeune, actif, ardent; mais vous vous en lasserez avec le temps, et vous ne serez pas fâché de passer dans le repos le reste de votre vie.

— Combien de troupes avons-nous à embarquer?

— Deux cent quarante-cinq soldats et six officiers. — Pauvres diables! beaucoup d'entre eux ne reviendront jamais en Hollande, et plus de la moitié ne vivront pas un an. C'est

un climat affreux. J'y ai une fois débarqué trois cents hommes, et, au bout de six mois, avant que nous eussions remis à la voile, il n'en restait pas cent.

— C'est presque un meurtre de les y envoyer.

— Bah! il faut qu'ils meurent quelque part, et qu'importe où, quand et comment? La vie de ces hommes est une marchandise qu'on envoie aux Indes comme les autres, et elle est d'un bon rapport à la Compagnie. — C'est une denrée qu'elle achète à bon marché, et qu'elle vend cher.

— Oui, pensa Philippe quand le capitaine l'eut quitté, la Compagnie achète la vie des hommes à bon marché, et la vend cher; car sans soldats, comment pourrait-elle défendre ses possessions contre les naturels du pays et les ennemis étrangers? Mais si la vie de ces soldats est si impitoyablement sacrifiée à la cupidité, pourquoi éprouverais-je des remords en la voyant sacrifiée à l'accomplissement d'un devoir sacré que le ciel m'a imposé? Toutes les créatures sont entre les mains d'un Dieu dont les vues sont im-

pénétrables; il frappe ou il sauve comme il le juge à propos. — Si pourtant ce bâtiment doit subir le même destin que le *Ter Schilling*, parce que je me trouve à bord, je voudrais avoir été placé sur un autre où il y aurait eu moins de monde.

Après l'arrivée de Philippe à bord du *Batavia*, il se passa huit jours avant que la flotte mît à la voile.

Il serait difficile d'analyser les sentiments qui l'agitèrent pendant ce second voyage. Son esprit était sans cesse occupé du motif qui l'avait décidé à s'embarquer, et quoiqu'il remplît tous ses devoirs avec la plus grande exactitude, le travail de chaque jour se passait comme un songe. Se croyant sûr de rencontrer encore le *Vaisseau Fantôme*, et presque aussi sûr que cette rencontre serait le présage d'un nouveau désastre, et peut-être de la mort de tous ceux qui faisaient voile avec lui, cette idée le poursuivait continuellement, et influait sur sa santé. Il se disait qu'il avait voué à la mort tous ses compagnons de voyage, et quand il entendait un officier parler de sa femme, ou de ses en-

fants, et faire des projets pour l'avenir, il ne pouvait supporter cette conversation, et se retirait précipitamment. Quelquefois il se disait qu'il s'était, de même que sa mère, laissé trop facilement abuser par une illusion de ses sens; tantôt, en repassant toutes les circonstances, il ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de surnaturel; mais il se demandait si ce ne pouvait être l'ouvrage du démon, et non celui du ciel, et il se reprochait de ne pas avoir fait une confidence entière au père Seysen, pour avoir son avis sur ce qu'il devait faire. Il était trop tard; il était alors bien loin d'Amsterdam, et il ne lui restait qu'à s'acquitter de son devoir, quel qu'il pût être.

A mesure qu'on approcha du Cap, son agitation augmenta à un tel point, qu'elle fut remarquée par tous ceux qui étaient à bord. Bien des fois on lui en demanda la cause; il se borna toujours à répondre qu'il ne se portait pas bien, et le changement survenu dans tous ses traits prouvait assez qu'il souffrait véritablement. Il passait presque toutes les nuits sur le pont, ses yeux se

tournant sans cesse d'un point de l'horizon à l'autre, s'attendant toujours à l'apparition du *Vaisseau Fantôme;* et ce n'était guère que pendant le jour qu'il allait chercher dans sa chambre quelques instants de repos souvent troublé. Cependant après un heureux passage, le *Batavia* jeta l'ancre dans la baie de la Table, et l'esprit de Philippe se trouva un peu soulagé.

Dès que la flotte eut renouvelé sa provision d'eau, elle remit à la voile, et l'agitation de Philippe recommença. On doubla pourtant le Cap sans éprouver ni tempête ni ouragan, et quand on fut à la hauteur de Madagascar, le *Batavia*, conformément à ses ordres, se sépara du reste de la flotte. — Et maintenant, pensa Philippe, le *Vaisseau Fantôme* se montrera-t-il? A-t-il attendu l'instant où nul bâtiment n'est près de nous pour nous donner des secours si nous en avons besoin? Mais le *Batavia* continua à voguer sur une mer tranquille et sous un ciel pur, et le *Vaisseau Fantôme* ne parut pas. Au bout de quelques semaines, il arriva à la hauteur de Java, et il mit en panne pour la nuit, avant

d'entrer dans la rade splendide de Batavia. C'était la dernière nuit qu'ils seraient sous voile, et Philippe la passa sur le pont, attendant le matin avec impatience. Le soleil se leva le lendemain dans toute sa splendeur, le navire entra dans la rade; et avant midi on avait jeté l'ancre. Philippe, ayant alors l'esprit plus tranquille, descendit dans sa chambre, et se jeta sur son lit pour prendre un peu de repos, dont il avait grand besoin.

Après avoir dormi deux ou trois heures, il remonta sur le pont. Les soldats étaient déjà débarqués, car ils étaient aussi empressés que le sont ordinairement les marins de se rendre à terre, après avoir été resserrés dans l'espace étroit d'un navire, pendant une si longue navigation. Il examina la scène qui s'offrait à ses regards. La ville de Batavia était à environ un mille, sur un rivage peu élevé. Par derrière était une chaîne de hautes montagnes couvertes d'une riche verdure, aux pieds desquelles on voyait çà et là de jolies maisons de campagne, appartenant aux plus riches habitants, et entourées de beaux arbres. C'était un panorama magni-

fique. Près de la ville était une foule de grands et de petits bâtiments, offrant aux yeux une forêt de mâts. L'eau de la baie était d'un bleu brillant, et une brise légère l'agitait doucement. De petites îles rompaient l'uniformité de la ligne d'eau par des touffes de verdure qui y faisaient contraste. La ville elle-même offrait un coup d'œil agréable, les maisons peintes en blanc se dessinant en relief sur la verdure des arbres qui croissaient dans les jardins et qui bordaient les rues.

— Est-il possible, dit Philippe au capitaine, qui était près de lui sur le gaillard d'arrière, qu'un si bel endroit soit si malsain? Je m'en étais fait une idée toute différente.

— Oui, répondit le capitaine. De même que le serpent venimeux du pays s'élance de dessous les fleurs, ainsi la mort se cache sous ce brillant paysage pour frapper ses victimes. — Mais comment vous trouvez-vous à présent, mynheer Vanderdecken ?

— Beaucoup mieux, je vous remercie.

— Mais votre santé est affaiblie, et je vous conseille d'aller à terre.

— Je profiterai avec plaisir de votre per-

mission. Combien de temps devons-nous rester ici?

—Très peu de jours. Nos ordres sont de repartir le plus tôt possible. Notre cargaison est prête, et on l'apportera à bord dès que nous serons débarrassés des bagages des troupes et des approvisionnements militaires.

Philippe suivit l'avis du capitaine, et il fut reçu avec la plus obligeante hospitalité par un négociant dont la maison de campagne était dans une situation salubre. La cargaison se fit attendre beaucoup plus long-temps que le capitaine ne l'avait pensé. Philippe y passa donc deux mois, et sa santé se rétablit complétement. Il ne retourna à bord que quelques jours avant qu'on mît à la voile. Le retour fut aussi heureux que l'avait été le voyage, et quatre mois après être parti de Batavia, ils se trouvaient vis-à-vis de Sainte-Hélène; car, à cette époque, on faisait ordinairement ce voyage en suivant les côtes de l'Afrique, au lieu d'avancer vers celles de l'Amérique. Ils avaient doublé le Cap une seconde fois sans voir le *Vaisseau Fantôme*,

et Philippe avait recouvré non seulement sa santé, mais sa gaieté; car il voyait approcher le moment qui devait le réunir à sa chère Amine. Pendant qu'ils étaient retenus par un calme en vue de cette île, ils virent de loin une embarcation qui faisait les plus grands efforts pour les joindre, et, au bout de trois heures, elle fut bord à bord avec le *Batavia.* Ceux qui s'y trouvaient étaient épuisés de faim et de fatigue, car ils étaient depuis deux jours en mer, sans aucunes provisions, et ils n'avaient pas cessé de ramer un seul instant pour tâcher de gagner Sainte-Hélène. Ils formaient l'équipage d'un petit bâtiment de la Compagnie hollandaise qui avait coulé à fond tout-à-coup. Un bordage s'était détaché, et l'eau était entrée si rapidement qu'ils n'avaient eu que le temps de se jeter dans l'embarcation. Outre le capitaine, deux officiers et vingt matelots, il s'y trouvait un vieux prêtre catholique portugais, qui était renvoyé en Europe pour avoir agi contre les intérêts des Hollandais dans les îles du Japon. Les Japonnais l'avaient caché quelque temps, mais le gouvernement du

pays le faisant chercher aussi pour le mettre à mort, il avait pris le parti de se livrer lui-même entre les mains des Hollandais, les regardant comme ses ennemis les moins dangereux.

Les autorités hollandaises au Japon avaient décidé qu'il serait renvoyé du pays, et l'avaient fait passer à bord du bâtiment de la Compagnie des Indes dont il s'agit. D'après le rapport du capitaine et de son équipage, un seul individu avait péri avec ce navire, mais c'était un homme d'importance. Il avait rempli, pendant bien des années, la place de président de la Factorerie hollandaise au Japon, et il retournait en Hollande avec les richesses qu'il avait amassées. Pendant que l'équipage descendait à la hâte dans le canot, il avait voulu retourner dans sa chambre pour y prendre une cassette pleine de diamants et de pierres précieuses; mais, avant qu'il fût remonté sur le pont, le navire plongea tout-à-coup son beaupré dans la mer et disparut en un instant. L'équipage eut à peine le temps de faire force de rames pour éviter que l'embarcation ne fût entraî-

née par le tourbillon. Ils s'arrêtèrent à quelque distance pour voir s'il remonterait à la surface, mais il n'y reparut pas.

— Je savais qu'il nous arriverait quelque malheur, dit le capitaine du bâtiment qui était assis dans la cabine avec Philippe et le capitaine du *Batavia*, car trois jours auparavant nous avions vu le *Diable*, ou le *Vaisseau du Diable*.

— Quoi ! le *Voltigeur hollandais*, comme on l'appelle ? s'écria Philippe.

— Oui, c'est le nom qu'on lui donne. J'en avais souvent entendu parler, mais je ne l'avais jamais rencontré, et j'espère que cela ne m'arrivera plus.

— J'en ai aussi entendu parler, dit le capitaine du *Batavia*. Et comment ce vaisseau vous est-il apparu ?

— Le fait est que je n'ai vu que le reflet de sa membrure. — C'est une histoire fort étrange : la nuit était belle, le ciel pur, et nous voguions les perroquets dehors, car je ne déploie jamais les perroquets volants pendant la nuit, sans quoi notre bâtiment aurait pu les porter par cette bonne brise.

J'étais couché dans ma chambre quand, vers deux heures du matin, mon lieutenant vint m'éveiller et me prier de monter sur le pont. Je lui demandai ce qui était arrivé : Rien, me répondit-il, mais tous nos hommes sont effrayés, parce qu'ils voient ce qu'ils appellent *le fantôme d'un vaisseau.* Je montai sur le pont. L'horizon était parfaitement clair tout autour de nous ; mais nous avions par la hanche une sorte de brouillard qui n'était pas à plus de deux encablures de nous, et au centre duquel on voyait indistinctement la forme d'un grand navire. Nous filions alors environ quatre nœuds et demi par heure, et cependant nous en étions toujours à même distance. Ce brouillard ne s'étendait pas sur un espace de plus de six encablures en long et en large. Que diable signifie cela ? m'écriai-je, en me frottant les yeux ; un brouillard épais sous un ciel pur, loin de toute terre, et par une bonne brise ? — Écoutez, dit le lieutenant, j'entends parler ; et j'entendis des voix sortir du brouillard. « Un navire à tribord ! » cria une voix. — « Tout le monde en haut ! » cria une autre. — J'entendis

le sifflet du maître. — « Chargez un canon à l'avant! — Oui, oui, monsieur. — Tout est prêt. — Feu!» — Le coup de canon retentit à nos oreilles comme le tonnerre; et alors tout disparut comme par enchantement, et nous ne vîmes plus ni brouillard ni bâtiment.

— Est-il possible? s'écria le capitaine du *Batavia.*

— Tout mon équipage vous le certifiera, et même le vieux prêtre portugais, car il était à côté de moi sur le pont. Nos hommes disaient qu'il nous arriverait quelque accident, et dans le fait, comme on sondait le puits pendant le quart du matin, on trouva quatre pieds d'eau. Je mis du monde aux pompes sur-le-champ, mais l'eau gagnait toujours; et le troisième jour un bordage s'étant détaché, nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans l'embarcation avant que le bâtiment coulât à fond. Mon lieutenant dit que ce bâtiment est bien connu et qu'on l'appelle le *Voltigeur hollandais.*

Philippe ne fit aucune observation sur ce récit, mais ce qu'il venait d'entendre déchar-

gea son esprit d'un grand poids. — Puisque le *Vaisseau Fantôme* de mon pauvre père, pensa-t-il, apparaît aux autres aussi bien qu'à moi, ma présence n'est pas la cause de cette apparition. S'il occasionne des malheurs à ceux qui le rencontrent, ce n'est pas parce je suis à bord. Je ne fais que courir, comme les autres, le risque de le rencontrer, quoique ce soit mon unique but, et je ne mets pas leur vie en danger. Ma conscience est donc tranquille à présent, et je puis accomplir mon vœu sans crainte et sans remords.

Le lendemain, Philippe fit connaissance avec le prêtre portugais, qui parlait le hollandais et plusieurs autres langues. C'était un vieillard vénérable, paraissant avoir au moins soixante ans, ayant une longue barbe blanche, et un air plein de douceur, et dont la conversation était aussi amusante qu'instructive.

Dans la soirée, pendant que Philippe faisait le premier quart, le bon vieillard se promena avec lui sur le gaillard d'arrière; et après une longue conversation, Philippe lui confia qu'il était catholique.

— Vraiment, mon fils! cela est extraordinaire pour un Hollandais.

— Personne ne le sait à bord. — Ce n'est pas que je rougisse de ma religion, mais je désire éviter toute discussion à ce sujet.

— Cela est prudent, mon fils. Hélas! si la religion prétendue réformée ne produit pas de meilleurs fruits en Europe que dans l'Orient, elle ne vaut guère mieux que l'idolâtrie.

— Dites-moi, mon père, est-il vrai, comme on le dit, que vous avez eu une vision miraculeuse; que vous avez rencontré un bâtiment dont l'équipage n'était pas composé de mortels? L'avez-vous vu?

— J'ai vu ce que tous les autres ont vu, mon fils; et certainement, autant que mes sens peuvent en juger, c'était une apparition extraordinaire et même surnaturelle. J'avais déjà entendu dire que la vue de ce navire était un présage de malheur, et cela s'est vérifié à notre égard. Cependant, nous avions à bord un homme assez chargé de crimes pour faire couler à fond un navire. Il a été englouti avec ses richesses mal acquises,

dont il comptait jouir paisiblement dans son pays dans quelques semaines; et c'est une preuve que le juste courroux du Tout-Puissant frappe quelquefois, même en ce monde, le méchant qui a mérité sa vengeance.

— Vous voulez sans doute parler du président de la factorerie hollandaise du Japon, qui a péri avec votre bâtiment?

— Oui, mais l'histoire des crimes de cet homme est longue. — Demain soir je me promènerai avec vous pendant votre quart, et je vous la raconterai. — Bonsoir, mon fils; que la paix soit avec vous!

Le temps continua à être beau le jour suivant, et le *Batavia* mit en panne dans la soirée, dans l'intention de jeter l'ancre le lendemain matin dans la rade de Sainte-Hélène. Quand Philippe monta sur le pont pour faire le quart de minuit, il trouva sur le passe-avant le vieux prêtre qui l'attendait. Le bâtiment étant en panne, tout était tranquille; les matelots dormaient entre les canons, et Philippe étant passé sur l'arrière avec sa nouvelle connaissance, ils s'assirent sur une cage

à poulets, et le vieux prêtre commença son récit comme il suit :

« Vous ne savez peut-être pas que les Portugais, quoique désirant s'assurer la possession des pays découverts par leur esprit entreprenant et courageux,—ce qu'ils n'ont pu faire qu'en commettant, à ce que je crains, bien des crimes dont ils auront à répondre, — n'ont pourtant jamais perdu de vue un point qui doit être cher à tous les bons catholiques, le désir d'étendre la vraie foi, et de planter la bannière du christianisme dans les contrées livrées à l'idolâtrie. Quelques uns de nos compatriotes ayant fait naufrage sur les côtes du Japon, nous obtînmes ainsi la connaissance de ce pays, et, sept ans après, notre bienheureux saint François débarqua dans l'île de Ximo, y passa deux ans et cinq mois, y prêcha notre religion, et y convertit un grand nombre d'habitants. Il s'embarqua ensuite pour la Chine, qui était sa première destination; mais il ne lui fut pas permis d'y arriver, car Dieu l'appela à lui pendant ce voyage. Après sa mort, le nombre des convertis à notre

sainte religion augmenta considérablement dans les îles du Japon, quoique les prêtres de l'idolâtrie fissent tout ce qui était en leur pouvoir pour en arrêter les progrès, et excitassent quelquefois des persécutions contre ceux qui avaient été baptisés. Néanmoins les germes de la foi chrétienne se disséminaient rapidement, et le vrai Dieu avait en ce pays des milliers d'adorateurs.

» Cependant les Hollandais formèrent un établissement au Japon, et voyant que les chrétiens japonais qui demeuraient dans les environs de leur factorerie, ne voulaient commercer qu'avec les Portugais, en qui ils avaient confiance, ils saisirent toutes les occasions de nous chercher querelle. Enfin, l'homme, dont je vous ai parlé, étant devenu le chef de la factorerie hollandaise, résolut, pour assouvir sa soif d'or, de rendre la religion chrétienne suspecte à l'empereur du Japon, et de ruiner ainsi les Portugais et leurs adhérents. Telle fut, mon fils, la conduite d'un homme qui prétendait avoir embrassé la religion réformée, comme étant plus pure que la nôtre.

» A peu de distance de nous demeurait un seigneur japonais, qui possédait une grande fortune et beaucoup d'influence dans le pays. Il avait embrassé notre religion, et avait été baptisé avec deux de ses fils; mais il en avait deux autres, qui vivaient à la cour de l'empereur, et qui étaient restés païens. Il nous avait fait présent d'une maison pour servir d'école d'instruction; mais lorsqu'il vint à mourir, ses deux fils, qui étaient à la cour, nous sommèrent de la leur rendre. Nous refusâmes d'y consentir, et le président de la factorerie hollandaise saisit cette occasion pour leur inspirer de l'animosité contre nous. Avec leur aide, il fit croire à l'empereur que les Portugais et les chrétiens avaient formé une conspiration pour lui ôter le trône et la vie. — Car il est bon de vous dire que lorsqu'on demandait à un Hollandais s'il était chrétien, il répondait: Non; je suis Hollandais.

» L'empereur, croyant à l'existence de ce complot, donna sur-le-champ des ordres pour qu'on exterminât tous les Portugais et tous les Japonais qui avaient embrassé la

religion chrétienne. Il leva à cet effet une armée, et en donna le commandement aux deux fils du seigneur dont je vous ai parlé, et qui étaient toujours à sa cour. Les chrétiens, sachant que la résistance était leur seul espoir, prirent les armes, et se rangèrent sous les ordres des deux fils chrétiens du même seigneur. Les deux armées étaient donc commandées par quatre frères, deux d'un côté et deux de l'autre.

» L'armée chrétienne montait à plus de quarante mille hommes; mais l'empereur, qui ne la croyait pas à beaucoup près si nombreuse, n'avait envoyé contre elle qu'une force de vingt-cinq mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent; les Japonais sont braves, et, après un combat déterminé, la victoire resta aux chrétiens, qui taillèrent en pièces l'armée ennemie.

» Cette victoire amena de nouvelles recrues, et l'armée chrétienne se trouva forte de plus cinquante mille hommes. Mais l'empereur, courroucé d'avoir perdu sa première armée, fit de nouvelles levées, rassembla cent cinquante mille hommes, et ordonna

qu'on ne fît quartier à personne, à l'exception des deux généraux, qu'il voulait prendre vivants pour les faire périr dans les tortures. Toutes offres de conciliation furent rejetées, et l'empereur se mit lui-même en campagne. Les armées arrivèrent en présence; la bataille dura toute la journée, et la victoire se déclara de nouveau pour les chrétiens, quoiqu'ils eussent fait une grande perte, et qu'un de leurs généraux eût été blessé et fait prisonnier.

» Le combat recommença le lendemain au point du jour, et le résultat en fut fatal aux chrétiens. Ils avaient été entourés pendant la nuit, et ils furent écrasés par le nombre. Leur général fut tué, et très peu d'entre eux échappèrent au carnage. L'empereur attaqua alors les équipages du camp, et fit massacrer tout ce qui s'y trouva, sans épargner les vieillards, les femmes et les enfants. On assure que plus de soixante mille chrétiens périrent dans cette journée. Mais ce n'était pas assez. On fit une recherche rigoureuse des chrétiens dans toutes les îles du Japon, et tous ceux qu'on put découvrir perdirent la vie dans les tor-

tures. Cette persécution dura plusieurs années, et, depuis environ quinze ans, le christianisme est extirpé de l'empire du Japon. On dit que plus de quatre cent mille chrétiens furent victimes de ces cruautés; et ces massacres, mon fils, eurent pour première cause le mensonge et la cupidité de l'homme qui en a reçu la juste punition il n'y a que quelques jours. La Compagnie hollandaise, charmée d'avoir obtenu le commerce exclusif du Japon, approuva sa conduite, car elle le continua d'année en année dans sa place. Il était jeune quand il y fut nommé, et ses cheveux avaient blanchi quand il songea à la quitter. Il avait amassé d'immenses richesses, qui ont péri avec lui, et il a été appelé tout-à-coup pour rendre son compte. — Réfléchissez un peu, mon fils. Ne vaut-il pas mieux suivre l'étroit sentier du devoir, mépriser les richesses et les plaisirs de ce monde, et pouvoir espérer, en le quittant, que nous sommes destinés à un bonheur sans fin? »

— Vous avez raison, mon père, répondit Philippe d'un air pensif.

— Il ne me reste que quelques années à

vivre, et Dieu sait que je quitterai ce monde sans répugnance.

— Je pourrais en dire autant.

— Vous, mon fils! — non. Vous êtes jeune, et vous devez être plein d'espérances. Vous avez des devoirs à remplir dans l'état auquel il plaît à Dieu de vous appeler.

— Oui, mon père; j'ai un devoir à remplir, je le sais. — Mais l'air de la nuit est trop vif pour votre âge. Allez prendre quelque repos pendant que je finirai mon quart. Nous nous reverrons demain.

— Que Dieu veille sur vous, mon fils! — Recevez la bénédiction d'un vieillard. — Bonsoir.

— Lui dirai-je tout? se demanda Philippe quand il fut parti. Je m'y sens disposé. Mais non; je n'ai pas fait cette confidence au père Seysen, pourquoi la lui ferais-je? — Mon secret est à moi, et il restera dans mon cœur. Et Philippe tirant son reliquaire de son sein, le toucha de ses lèvres avec respect.

Le *Batavia* s'arrêta quelques jours à Sainte-Hélène, et remit à la voile. Six semaines après, le navire était à l'ancre dans le Zuyderzée.

Après en avoir obtenu la permission du capitaine, Philippe partit sur-le-champ pour Terneuse, emmenant avec lui le vieux prêtre portugais Mathias, avec qui il s'était intimement lié, et à qui il avait offert un asile tant qu'il voudrait rester dans les Pays-Bas.

CHAPITRE XIII.

— Je suis loin de vouloir vous causer de l'inquiétude, mon fils, dit le père Mathias à Philippe, qui, n'étant plus qu'à un quart de mille de sa demeure, marchait si rapidement, que le vieux prêtre avait peine à le suivre; mais souvenez-vous que nous sommes dans un monde qui n'est que transitoire, et qu'il s'est passé bien du temps depuis que vous avez quitté ce pays. C'est pour cette raison que je voudrais vous voir vous livrer avec moins de vivacité à ces visions de bonheur que votre imagination ne cesse de vous présenter depuis que nous sommes à terre. J'espère que la merci de Dieu permettra que vous soyez dans quelques minutes dans les bras d'une épouse chérie; mais plus vos espérances sont ardentes, plus



le désappointement vous accablerait. Nous avons appris à Flessingue qu'une maladie cruelle a ravagé ce pays, et la mort n'épargne ni la jeunesse, ni la beauté.

— Hâtons-nous, mon père, répondit Philippe : — ce que vous dites n'est que trop vrai, et mon inquiétude en devient plus cruelle.

Il doubla le pas, laissant le bon prêtre le suivre de loin, et il arriva bientôt au petit pont de bois qui conduisait à sa demeure. Il était alors environ sept heures du matin, car ils avaient passé l'Escaut au point du jour. Il remarqua que les volets étaient encore fermés, ce qui le surprit. La porte n'était fermée qu'au loquet; il l'ouvrit et entra dans la cuisine, où il vit une servante endormie sur une chaise. Au même instant une voix demanda du haut de l'escalier : — Marie, est-ce le docteur?

Philippe n'attendit pas plus long-temps; en trois bonds il fut sur le palier du premier étage, et il ouvrit la porte de la chambre d'Amine. Une veilleuse y répandait une faible clarté; les rideaux du lit étaient fermés,

et le père Seysen était à genoux à côté et priait. Philippe fit un pas en arrière; tout son sang se retira vers son cœur; il ne put parler, et, respirant à peine, il s'appuya contre la muraille en poussant un profond gémissement. Le père Seysen se retourna, et reconnaissant Philippe, il se leva et lui tendit la main en silence.

— Elle est donc morte? s'écria enfin Philippe.

— Non, mon fils, mais il nous reste bien peu d'espérance. Le moment de la crise approche; dans une heure son destin sera décidé, et nous saurons si elle sera rendue à votre amour, ou si elle suivra au tombeau toutes les victimes qu'une fatale épidémie y a conduites.

Le père Seysen conduisit Philippe près du lit, et en tira le rideau. Amine était sans connaissance; elle respirait péniblement, et ses yeux étaient fermés. Philippe s'agenouilla, saisit sa main brûlante, la baisa et fondit en larmes. Le père Seysen chercha à le calmer, et lui persuada de se lever et de s'asseoir avec lui près du lit.

— C'est un triste spectacle, lui dit-il, et il doit l'être doublement pour un caractère aussi ardent et aussi impétueux que le vôtre : mais il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse. — Souvenez-vous que tout espoir n'est pas perdu. Il en reste peu, j'en conviens, mais il en reste encore : c'est ce que m'a dit le médecin qui lui donne des soins, et il doit être ici dans quelques instants. Sa maladie est le typhus, fièvre maligne qui, depuis deux mois, a enlevé des familles entières, et qui dure encore. Heureuse est la maison où elle n'a frappé qu'une victime, et je regrette que vous soyez arrivé en ce moment, car elle est d'une nature contagieuse. Bien des gens ont quitté ces environs pour aller bien loin s'en mettre à l'abri.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un grand homme basané, couvert d'un manteau brun, et tenant sous son nez une éponge imbibée de vinaigre, entra dans la chambre, et s'approcha du lit; c'était le médecin. Il tâta le pouls de la malade, lui toucha le front, et la couvrit ensuite avec grand

soin. Il remit son éponge à Philippe en lui disant de s'en servir, et fit signe au père Seysen de le suivre hors de la chambre.

Le père Seysen revint au bout d'une minute. — J'ai reçu les instructions du docteur, mon fils, dit-il; il croit qu'elle triomphera de cette maladie. Il faut la tenir bien couverte; mais tout dépendra du calme et de la tranquillité dont elle pourra jouir quand elle aura repris l'usage de ses sens.

— Il nous sera facile de lui en procurer.

— Ce n'est ni la connaissance de votre retour, ni même votre vue, que je crains pour elle. La joie tue rarement; mais j'ai d'autres motifs d'alarme.

— Quels peuvent-ils être ?

— Il y a treize jours qu'Amine est dans le délire, et pendant tout ce temps je ne l'ai guère quittée que pour remplir les devoirs de mon ministère auprès de ceux qui en avaient besoin. Pendant ce long délire, elle a parlé de choses qui m'ont fait frémir d'horreur, malgré le peu de suite qui régnait dans ses discours; il est évident que c'est un sujet qui lui pèse sur l'esprit, et qui doit retarder

sa guérison. — Philippe Vanderdecken, vous devez vous rappeler que je vous ai une fois demandé quel est le fatal secret qui a conduit votre mère au tombeau, et qui peut y conduire Amine après elle; car il est évident qu'elle le connaît, n'est-il pas vrai?

— Elle sait tout.

— Et elle a tout dit dans son délire. — J'espère même que son imagination en désordre a été au-delà de la vérité. Mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper en ce moment. Veillez sur elle, Philippe. Je reviendrai dans une demi-heure, car le docteur m'a dit que ce court espace de temps décidera du sort de la malade.

Le père Seysen sortit; Philippe ouvrit le rideau du lit de sa femme, s'agenouilla à côté, et passa quelque temps en prière; il se releva ensuite, se pencha sur Amine, et imprima un baiser sur ses lèvres, qu'il trouva brûlantes, mais non sèches. Il remarqua aussi que son front devenait humide et que ses mains étaient moites; il la recouvrit avec soin, et resta les yeux fixés sur elle avec une inquiétude mêlée

d'espoir. Au bout d'un quart d'heure, il eut la satisfaction de voir que la transpiration s'était complétement établie ; elle sortit de l'état de stupeur dans lequel elle avait été si long-temps plongée; une sorte d'agitation y succéda, et, sans recouvrer la connaissance, elle fit des mouvements pour repousser ses couvertures, que Philippe avait soin de replacer au même instant. Enfin elle tomba dans un sommeil calme et profond. Bientôt après, le médecin arriva avec le père Seysen. Philippe lui rendit compte en peu de mots des symptômes qu'il avait remarqués, et le docteur s'approcha du lit de la malade.

— Mynheer, dit-il ensuite à Philippe, votre femme est sauvée ; mais il n'est pas à propos qu'elle vous voie si inopinément; son émotion pourrait être trop forte pour son état de faiblesse. Il faut la laisser dormir le plus long-temps possible; quand elle s'éveillera, elle aura recouvré la raison. Il faut que vous la laissiez aux soins du père Seysen.

— Mais ne puis-je rester dans un coin de la chambre sans qu'elle puisse me voir ?

— Cela serait inutile. La maladie est contagieuse, et vous n'êtes déjà resté ici que trop long-temps. Sortez de cette chambre, changez de vêtements, et faites-lui préparer un lit dans un autre appartement, où elle puisse être transportée dès que la chose sera possible. Faites ensuite ouvrir toutes ces fenêtres, et prenez tous les moyens possibles pour purifier l'air dans toute la maison. Il ne faut pas qu'une femme n'échappe à la mort que pour voir son mari exposé au même danger.

Philippe suivit cet avis prudent, et, après avoir changé de vêtements, il alla trouver le père Mathias, qu'on avait fait entrer dans la salle à manger.

— Vous aviez raison, dit-il en se jetant sur le sofa.

— La vieillesse rend craintif, mon fils. — Mais j'espère que tout ira bien.

— Je l'espère aussi, répondit Philippe. Il n'en dit pas davantage; car, le danger imminent étant passé, il réfléchissait sur ce que lui avait dit le père Seysen, qu'Amine, pendant son délire, avait révélé le secret

qu'il lui avait confié. Le père Mathias, le voyant occupé de profondes réflexions, ne voulut pas les interrompre. Ils passèrent ainsi plus d'une heure en silence, et alors le père Seysen vint les joindre.

— Rendez grâce au ciel, mon fils. Amine s'est éveillée, et elle a recouvré toute sa raison. Elle a pris la potion que le docteur avait ordonnée, et elle s'est rendormie sur-le-champ. Je n'ai plus aucun doute de sa guérison. Une servante est près d'elle. J'espère qu'elle dormira quelques heures, car c'est le sommeil qui lui rendra la santé. — Mais, Philippe, il faut que vous me présentiez à votre compagnon de voyage. Je vois qu'il est de la même profession que moi.

— Je suis sûr, père Seysen, que le père Mathias et vous, vous aurez grand plaisir de faire connaissance ensemble. Il a bien voulu me promettre de passer ici quelque temps. — Mais je vais vous faire servir à déjeuner. J'espère que le père Mathias me pardonnera de l'avoir oublié si long-temps.

Philippe donna ses ordres dans la cuisine, prit son chapeau et sortit de la maison. Il

sentait qu'il lui serait impossible de manger. Les événements de la matinée l'avaient vivement agité, et il éprouvait le besoin de respirer un air pur. En marchant, sans s'inquiéter où il allait, il rencontra plusieurs de ses connaissances qui lui firent des compliments de condoléance qui se changèrent en félicitations quand ils apprirent que sa femme paraissait hors de danger. Il apprit d'eux aussi quels ravages le typhus avait exercés à Terneuse et dans les environs. Plus de la moitié des habitants en avaient été victimes; ceux qui avaient guéri de cette maladie, étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient encore reprendre leurs travaux, et il en était résulté que bien des familles étaient dans la plus grande misère. Philippe se promit de les secourir de tout son pouvoir, et après une promenade de plus de deux heures, il rentra chez lui et alla rejoindre les deux prêtres. Le père Seysen lui apprit d'abord qu'Amine dormait encore.

— Et à présent, Philippe, ajouta-t-il, ayons une petite explication; j'ai eu une longue conférence avec ce bon père, et j'ai pris beaucoup

d'intérêt au récit qu'il m'a fait des progrès de notre sainte religion parmi les païens. Il m'a appris bien des choses qui m'ont donné lieu, les unes de me réjouir, les autres de m'affliger. De mon côté, je lui ai fait plusieurs questions, et je lui ai demandé, entre autres choses, ce qu'il pense de ce qu'on dit de l'apparition surnaturelle d'un vaisseau dans les mers de l'Orient. — Vous voyez que le délire de votre femme m'a appris votre secret, Philippe; sans quoi je n'aurais jamais pensé à lui faire une pareille question. A ma grande surprise, il m'a dit qu'il avait été lui-même témoin oculaire d'une de ces apparitions, et qu'il ne peut l'expliquer raisonnablement par des causes naturelles. Au lieu de me laisser dans un labyrinthe de doutes, ne feriez-vous pas mieux de nous confier à tous deux tous les faits qui ont rapport à cette étrange histoire, afin que nous y réfléchissions? Vous pourriez ainsi avoir les avis d'hommes plus âgés que vous, et que leur profession rend plus en état que vous de décider s'il y a quelque chose de surnaturel dans cette vision; et dans ce cas, si c'est l'ou-

vrage d'un être qui est toute bienfaisance, ou de l'esprit du mal.

— Le bon père a raison, Philippe, dit Mathias. Si c'est l'ouvrage du Tout-Puissant, par qui devez-vous vous laisser guider, si ce n'est par ceux qui sont spécialement consacrés à son service? Et si c'est celui du démon, n'est-ce pas encore à eux que vous devez vous adresser pour pouvoir résister à sa pernicieuse influence? Réfléchissez aussi, Philippe, que ce secret peut peser cruellement sur l'esprit de votre femme, et qu'il peut la conduire au tombeau, comme il y a conduit votre malheureuse mère, ainsi que le digne M. Seysen vient de me l'apprendre. Près de vous, soutenue par votre présence, elle peut avoir la force de supporter cette croix; mais s'il faut que vous la quittiez encore, combien de jours et de nuits solitaires n'aura-t-elle pas à passer! Combien n'aura-t-elle pas besoin du secours et des consolations des autres! Un secret semblable doit être pour elle un ver rongeur, et quel que puisse être son courage, il abrégera son existence, si la religion ne lui prête son appui; si elle ne peut

ouvrir son cœur à quelque ministre des autels, et puiser de nouvelles forces dans ses avis.

— Vous m'avez convaincu, répondit Philippe, et je sens que j'aurais dû plus tôt vous apprendre à tous deux cette histoire étrange. Je vais donc vous faire connaître tout ce qui m'a été dit par ma mère, et tout ce qui m'est arrivé à moi-même, mais sans beaucoup d'espoir que vos avis puissent m'être utiles dans des circonstances si singulières et qui m'imposent un devoir dont je ne puis me dispenser de m'acquitter.

Il leur raconta alors dans le plus grand détail tout ce que le lecteur sait déjà; leur parla du vœu qu'il avait fait, et ajouta qu'il croyait n'avoir autre chose à faire que de remplir sa destinée.

— Mon fils, lui dit le père Seysen, vous nous avez raconté des choses bien étranges, bien extraordinaires, — des choses qui s'écartent de l'ordre de ce monde, si vos sens ne vous ont pas trompé. Maintenant, laissez-nous. Le père Mathias et moi, nous allons conférer sur cette affaire très sérieuse,

et nous vous ferons ensuite connaître le résultat de nos réflexions.

Philippe monta dans la chambre d'Amine, qui dormait encore, renvoya la servante, et s'assit près du lit. Il y passa près de deux heures sans qu'elle s'éveillât, et les deux prêtres le firent alors prier de venir les rejoindre.

— Nous avons eu une longue conversation, mon fils, dit le père Seysen, sur les événements étranges et peut-être surnaturels dont vous venez de nous raconter l'histoire; je dis *peut-être*, parce que j'aurais rejeté le récit de votre mère comme étant le produit d'une imagination exaltée, et, pour la même raison, j'aurais été porté à croire que l'agitation dans laquelle ce récit vous a jeté a mis le désordre dans votre esprit. Mais, comme le père Mathias affirme positivement qu'il a été témoin de l'apparition fort étrange, sinon surnaturelle, d'un vaisseau, en revenant des mers des Indes, ce fait, d'accord avec ce que vous avez dit, confirme la légende que vous nous avez racontée, si je puis y donner ce nom; et je n'ose dire qu'il

soit impossible que cette apparition soit surnaturelle.

— Souvenez-vous que beaucoup d'autres ont vu en même temps que moi l'apparition du *Vaisseau Fantôme*.

— Oui, mais vous êtes le seul qui y ait survécu pour en rendre compte. Mais n'importe! nous admettrons que toute cette affaire soit l'ouvrage d'une intelligence supérieure à l'homme.

— Supérieure, sans doute, puisque c'est l'ouvrage de Dieu.

— C'est un point qu'il n'est pas aisé d'admettre, mon fils. Il existe une autre puissance supérieure à l'homme, et qui n'a rien de divin, — celle du démon, — cet ennemi éternel du genre humain. Mais comme cette puissance — bien inférieure à celle de Dieu — ne peut s'exercer sans sa permission, nous pouvons admettre que Dieu permet, en certaines occasions, que de pareils signes se manifestent aux hommes.

— En ce cas, mon bon père, notre opinion est la même.

— Pas tout-à-fait, mon fils. Il fut permis

au sorcier Elymar de pratiquer l'art magique qu'il tenait du démon, afin qu'il fût prouvé, par sa chute et son aveuglement, combien son maître était inférieur au dispensateur souverain de tous les événements. Dans l'occasion dont il s'agit, il peut être vrai qu'il ait été permis au malin esprit d'exercer son pouvoir sur le capitaine de l'équipage d'un navire, et l'apparition surnaturelle de ce navire peut avoir été permise pour servir d'exemple aux marins qui seraient tentés de commettre la même offense contre le ciel. Jusqu'à ce point, notre croyance est justifiable. Mais la grande question est de savoir, d'abord, si c'est votre père qui commandait le vaisseau contre lequel cette sentence a été prononcée; et ensuite jusqu'à quel point vous êtes obligé de poursuivre l'entreprise que vous avez commencée, quoiqu'elle puisse vous conduire à votre perte, et quoiqu'elle ne me paraisse pas pouvoir tendre à changer la situation de votre père, si c'est lui que Dieu a ainsi condamné. — Me comprenez-vous bien ?

— Parfaitement, mon père; mais.....

— Ne me répondez pas encore. Je vous dirai maintenant qu'en admettant que les faits soient tels que vous les supposez, nous pensons, ce bon père et moi, que les révélations qui vous ont été faites ne sont pas une intimation de la volonté du ciel, mais une suggestion du démon pour vous entraîner dans des dangers et à la mort. Car si c'était une tâche qui vous fût imposée par le ciel, comme vous vous l'imaginez, pourquoi ce vaisseau ne vous est-il pas apparu pendant votre dernier voyage? Et quand il vous apparaîtrait cinquante fois, quelle communication pourriez-vous avoir avec un navire qui n'est qu'un spectre, une ombre, une chose qui n'appartient pas à ce monde? Ce que nous vous proposons, c'est d'employer une partie de l'argent laissé par votre mère à faire dire des messes pour le repos de son âme, et à des œuvres de charité, et de rester tranquillement chez vous jusqu'à ce que quelque nouveau signe vous fasse connaître que le ciel vous a réellement choisi pour mettre à fin cette étrange entreprise.

— Mais mon vœu, mon père? — ce vœu enregistré dans le ciel?

— La sainte église a le pouvoir de vous en relever; c'est un vœu téméraire, et elle vous en relèvera. Vous vous êtes mis entre nos mains, et vous devez vous laisser guider par notre décision. Si nous nous trompons, c'est nous qui en sommes responsables, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Nous n'en dirons pas davantage quant à présent. — Je vais monter dans la chambre de votre femme; j'y resterai jusqu'à ce qu'elle s'éveille, et je la préparerai à vous revoir.

Lorsqu'il fut parti, le père Mathias discuta à son tour le même point avec Philippe, et il employa des raisonnements à peu près semblables pendant une longue conversation. Philippe ne fut pas convaincu, mais il était dans le doute et l'anxiété.

Il sortit de la maison. — Un nouveau signe! pensa-t-il. Il me semble qu'il y a eu assez de signes et de merveilles. Cependant il peut être vrai que des messes soient suffisantes pour tirer mon père de son état de

torture. Dans tous les cas, ce sont eux qui décident, et je ne suis pas à blâmer. Eh bien, attendons un nouveau signe qui me fasse connaître la volonté du ciel, puisqu'il le faut. Et Philippe continua long-temps à se promener, pensant quelquefois aux arguments du père Seysen, et plus souvent à Amine.

Le soir étant arrivé, le soleil allait se coucher, et Philippe songeait à rentrer chez lui, quand il remarqua que le hasard l'avait conduit précisément à l'endroit où il avait prononcé son vœu solennel. Il vit les mêmes montagnes dans le lointain ; le soleil était à la même hauteur ; c'était la même scène, le même site, la même heure du jour. Il se mit à genoux, baisa son reliquaire, et pria le ciel de lui faire connaître sa volonté par quelque signe. Mais il ne vit aucun signe ni dans le soleil, ni dans l'air, ni sur la terre ; le voile de la nuit couvrit la terre, et il retourna chez lui plus porté qu'auparavant à suivre l'avis du père Seysen.

Dès qu'il y fut arrivé, il monta sans bruit dans la chambre d'Amine. Elle était éveillée

et en conversation avec le bon prêtre. Les rideaux étaient tirés, et elle ne put le voir. Le cœur palpitant, il resta debout derrière le chevet de son lit.

— Vous avez lieu de croire que Philippe est arrivé? disait Amine. Quelle raison avez-vous pour penser ainsi?

— Le navire sur lequel il est parti vient d'entrer dans le port, et l'on croit l'avoir reconnu sur le pont.

— Et pourquoi donc n'est-il pas déjà ici? Qui doit m'annoncer son retour, si ce n'est lui? Père Seysen, ou il n'est pas arrivé, ou il est ici. — Je connais trop bien mon cher Philippe. Il y serait arrivé long-temps avant la nouvelle de son retour. — Dites-moi la vérité, mon bon père! — Est-il ici? — Cette incertitude me tue.

— Calmez-vous, Amine. — Il est ici;—il se porte bien. — Vous aurez avant peu le.....

— O mon Dieu, que je vous remercie!— Mais s'il est ici, il doit être dans cette chambre, j'en suis sûre! — Philippe! — cher Philippe!

— Me voici, ma chère Amine! dit Philippe en ouvrant les rideaux.

Amine poussa un grand cri, lui tendit les bras, et perdit connaissance. Mais elle la recouvra au bout de quelques secondes, et prouva ainsi la vérité de ce qu'avait dit le père Seysen, que la joie tue rarement.

Nous passerons rapidement sur le petit nombre de jours que Philippe employa à veiller son Amine, qui reprenait rapidement des forces. Dès qu'elle se porta assez bien pour entendre parler d'un tel sujet, il lui fit part des conversations qu'il avait eues avec les deux prêtres et de leur résultat. Amine, trop charmée que Philippe restât près d'elle, ajouta ses caresses aux arguments des bons pères, et pendant un certain temps Philippe ne parla plus de se remettre en mer.

CHAPITRE XIV.

Six semaines s'étaient écoulées, et Amine, rendue à la santé, passait le temps à se promener avec Philippe, ou restait près de lui dans leur maison. Le père Mathias était encore avec eux. Des messes avaient été dites pour le repos de l'âme de Vanderdecken, et le père Seysen avait été chargé de faire des aumônes aux pauvres habitants de la ville et des environs qui étaient dans le besoin. On peut aisément supposer qu'un des sujets les plus fréquents des conversations d'Amine avec son mari, était la décision portée par les deux prêtres sur la conduite de Philippe. Il avait été formellement relevé de son vœu ; mais, tout en se soumettant à l'opinion de ses deux conseillers spirituels, sa propre

conscience n'était pas satisfaite. Son amour pour Amine, et le désir qu'elle avait de le voir rester près d'elle, prêtaient certainement une nouvelle force aux arguments du père Seysen, mais il doutait souvent qu'il eût eu raison d'y céder. Quand il était près d'Amine, ses scrupules disparaissaient ; mais dès qu'il se trouvait seul, il se reprochait de négliger ce qui lui semblait encore un devoir sacré. Amine vit qu'il avait souvent le front couvert d'un nuage, et elle n'en connaissait que trop bien la cause.

Un jour que, dans une de leurs promenades, ils s'étaient assis dans la campagne sur un tapis de belle verdure, Amine lui dit : — Croyez-vous aux songes, Philippe? Pensez-vous qu'on puisse recevoir ainsi les avis du ciel ?

— Sans contredit, Amine. On en trouve bien des preuves dans les Saintes-Ecritures.

— Et pourquoi ne vous assurez-vous pas par un songe si vos scrupules sont bien fondés ?

— Pour avoir un songe, il ne suffit pas de le vouloir.

— Dites que vous le désirez, et je vous en procurerai un.

— Vous, Amine?

— Moi, Philippe. — C'est un pouvoir que je tiens de ma mère, quoique je ne vous en aie jamais parlé. Vous savez que je vous ai toujours dit la vérité, et je vous dis que vous aurez un songe sur l'objet qui vous occupe si souvent, si vous le désirez.

— Mais si vous avez un tel pouvoir, Amine, il doit avoir sa source quelque part ?

— Sans doute, c'est un charme usité dans mon pays, et qui ne manque jamais de produire son effet.

— Un charme ! Pratiquez-vous donc la magie, Amine ? Un tel pouvoir ne peut venir du ciel ?

— Je n'en sais rien ; je sais seulement que j'ai ce pouvoir.

— Il doit venir du malin esprit.

— Et pourquoi cela, Philippe? Ne puis-je pas employer les mêmes arguments que le père Seysen, qui dit que le malin esprit ne peut se servir de son pouvoir sans la permission de l'Être tout-puissant, qui lui est

si infiniment supérieur. Que le pouvoir que j'ai de vous procurer un songe soit magie, sorcellerie, ou tout ce que vous voudrez, il serait sans force si le ciel le voulait. Mais je ne vois pas pourquoi nous supposerions qu'il part d'une mauvaise source. Nous demandons un songe pour y trouver une règle de conduite dans des circonstances qui nous paraissent douteuses, devons-nous croire que le mauvais esprit nous donnerait de bons conseils?

— Nous pouvons, comme les patriarches autrefois, recevoir des avis dans un songe; mais s'en procurer un par des charmes et des sortiléges, ce serait faire un pacte avec le diable.

— Pacte que le diable ne pourrait exécuter, si une puissance supérieure à la sienne ne le lui permettait. Votre raisonnement manque de justesse, Philippe. On nous dit qu'en employant certains moyens, nous pouvons nous procurer tel songe que nous désirons; pourquoi ne les emploierions-nous pas, quoique nous ne puissions les comprendre? Dans votre religion, dans cette

religion que j'ai embrassée, n'y a-t-il pas des pratiques que nous observons sans les comprendre? Ne nous apprend-elle pas que l'omission de la cérémonie de verser quelques gouttes d'eau sur la tête d'un enfant le prive de toutes chances de jouir du bonheur éternel?

Philippe fut quelques instants sans lui répondre. — Amine, dit-il enfin, je crains.....

— Et moi je ne crains rien, Philippe, quand mes intentions sont bonnes. — Je prends certains moyens pour arriver à un certain but. Quel est ce but? c'est de découvrir, s'il est possible, quelle est la volonté du ciel dans un cas embarrassant. Ce but n'est-il pas louable? Si c'est par le secours du diable que j'y arrive, qu'importe? il devient mon esclave, et non mon maître. C'est le ciel qui le force à agir contre lui-même. Et les yeux d'Amine étincelaient pendant qu'elle s'exprimait ainsi.

— Votre mère a-t-elle souvent exercé cet art? demanda Philippe.

— Je l'ignore; mais on m'a dit que toutes les fois qu'elle l'a exercé, elle a toujours

réussi. Vous savez que j'étais encore bien jeune quand elle mourut, sans quoi elle m'aurait enseigné beaucoup plus de choses que je n'en ai appris. — Croyez-vous, Philippe, que ce monde ne soit peuplé que d'êtres comme nous, — de créatures d'argile, — nées pour la mort et la corruption, — régnant sur les animaux, et n'étant guère au-dessus d'eux? N'avez-vous pas, dans vos livres sacrés, des preuves que des intelligences d'un ordre bien supérieur ont eu des communications avec les hommes? Pourquoi ce qui est arrivé il y a quelques milliers d'années, ne pourrait-il plus arriver? Ces intelligences bienfaisantes et émanées du ciel, y ont-elles donc été rappelées? En ce cas, le monde aurait été laissé au pouvoir du malin esprit. Supposez-vous que le ciel ait ainsi abandonné les hommes? je n'en crois rien. Je crois à l'existence actuelle de ces êtres intermédiaires entre la divinité et nous. Si nous n'avons plus de communications avec eux comme autrefois, c'est parce que nous ne cherchons pas à en avoir; c'est une armée d'esprits bienfaisants, toujours aux prises avec une armée de mauvais es-

prits. Telle est ma conviction. Quel mal peut-il y avoir à chercher à obtenir leur secours?

— Mais, dites-moi, Philippe, croyez-vous, au fond de votre conscience, que tout ce qui vous a été révélé sur le sujet qui vous occupe, ne soit qu'un rève de votre imagination ?

— Non, je ne le crois pas, Amine; je voudrais pouvoir le croire.

— En ce cas, vous prouvez que mon raisonnement est juste. — Si vous avez eu des révélations surnaturelles, pourquoi ne pourriez-vous en avoir d'autres? Vous ne pouvez dire quel a été l'instrument de ces communications; vos prêtres vous disent que c'est le malin esprit, cependant vous êtes porté à croire que c'est une intelligence suprême et bienfaisante. Appliquez la même règle à ce que je vous propose. Qui peut décider quel sera l'instrument qui vous procurera un songe ?

— J'en conviens, Amine; mais êtes-vous certaine de votre pouvoir?

— Je suis certaine que s'il plaît à l'intelligence supérieure de vous envoyer un songe, vous pourrez compter sur la vérité de ce qu'il vous annoncera. Si vous ne faites aucun

songe, vous passerez la nuit dans un sommeil paisible; si vous en faites un, il aura rapport au sujet qui vous occupe.

— Eh bien, Amine, mon parti est pris. Je veux avoir un songe, car mon esprit est tourmenté de doutes et d'inquiétudes, et il faut que je sache si j'ai tort ou raison. Mettez en œuvre ce soir même le pouvoir que vous prétendez avoir.

— Non, Philippe, ni ce soir, ni même la nuit suivante. Accordez-moi un répit de deux jours. Songez qu'en vous faisant cette proposition, je vous sers contre moi-même. Il me semble que le songe décidera la question contre moi, et qu'il vous ordonnera de continuer l'entreprise que vous avez commencée. Car je vous le dirai franchement, Philippe; je ne partage pas l'opinion de nos deux bons prêtres. Mais je suis votre femme, et il est de mon devoir de chercher à vous faire connaître la vérité, quelle qu'elle puisse être. Ayant, comme je le crois, les moyens de vous faire découvrir ce que vous devez faire, je devais vous les offrir; mais si je consens à les employer, promettez-moi de m'ac-

corder en récompense telle grâce que je vous demanderai.

— Je vous le promets solennellement, Amine, répondit Philippe en se levant; mais il est temps que nous retournions à la maison.

Nous avons dit que Philippe, avant son premier voyage, avait placé une très grande partie de ses fonds en actions de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales. Les dépenses d'Amine avaient toujours été très modiques, les intérêts accumulés formaient une somme considérable; et après avoir payé les messes pour l'âme de son père, et avoir soulagé les malheureux qui souffraient, il lui resta encore un excédant qu'il employa à acheter d'autres actions semblables.

Pendant les deux jours suivants, ni Philippe, ni sa femme, ne cherchèrent à renouer la conversation qu'ils avaient eue. Il répugnait à Philippe de voir Amine pratiquer des arts mystiques, qui, si les prêtres l'eussent su,. auraient probablement attiré sur elle les anathèmes de l'église. Le troisième jour se passa, et ils gardèrent encore le même silence sur ce sujet.

Ils se couchèrent à l'heure ordinaire; mais dès qu'Amine vit que Philippe était bien endormi, elle se leva et s'habilla. Elle sortit ensuite de la chambre, et y rentra au bout d'un quart d'heure avec un réchaud plein de charbon allumé. Elle tenait en main deux petits morceaux de parchemin roulés, dont chacun était attaché à un étroit ruban. Ils ressemblaient exactement aux philactères que les Juifs employaient autrefois à un usage à peu près semblable.

Elle en attacha un avec précaution sur le front de son mari, et l'autre à son bras gauche. Elle jeta ensuite quelques parfums sur le feu, et au milieu de la fumée qui s'élevait dans la chambre, elle murmura quelques phrases à demi-voix, agita sur sa tête une petite branche de quelque arbrisseau, et après avoir emporté le réchaud, elle revint s'asseoir près de son lit.

— Si je commets une faute, pensa Amine, du moins j'en suis seule coupable, et il ne la partage pas. Elle passa ainsi toute la nuit, les yeux fixés sur son mari, dont le sommeil paraissait agité. Quand le soleil parut, Amine

agita de nouveau la branche d'arbrisseau sur la tête de son mari en lui disant : — Philippe, éveillez-vous !

Philippe s'éveilla en sursaut ; il ouvrit les yeux, et les referma sur-le-champ, car la lumière du soleil l'éblouissait. Il s'appuya sur un coude, et parut cherc herà rappeler ses sens égarés.

— Où suis-je ? s'écria-t-il ; dans mon lit ? oui. Il passa sa main sur son front et en arracha le ruban et le petit morceau de parchemin roulé. — Qu'est-ce ceci ? ajouta-t-il en l'examinant. — Encore un autre ! s'écria-t-il en voyant celui qui était attaché à son bras. — Je vois ce que c'est, Amine, continua-t-il, et il retomba sur son oreiller.

Pendant ce temps, Amine s'était glissée dans le lit, et avait repris sa place à côté de son mari. — Dormez, Philippe, dormez ! lui dit-elle en l'embrassant ; je suis sûre que vous en avez besoin, nous causerons plus tard.

— Est-ce bien vous, Amine ? dit Philippe dont toutes les idées formaient un chaos ; je croyais être seul, — bien loin d'ici. —

J'ai rêvé que... Il se rendormit sans finir sa phrase, et Amine, fatiguée d'avoir veillé, céda aussi au sommeil.

Le père Mathias attendit long-temps son déjeuner ce matin-là, car Philippe et Amine ne descendirent que deux heures plus tard que de coutume.

— Bonjour, mes enfants, leur dit-il; vous vous êtes levés tard aujourd'hui.

— Oui, mon père, répondit Amine; je n'ai commencé à dormir qu'au point du jour.

— Vous avez donc été malade?

— Non; mais je ne pouvais dormir.

— Et vous avez sans doute passé la nuit en saintes méditations. — C'est bien, ma fille; que le ciel vous accorde sa bénédiction, — et à vous aussi, Philippe!

Philippe frissonna; car il savait que, si le digne prêtre eût été instruit de la cause qui avait fait veiller Amine, il aurait tenu un langage tout différent.

Ils se mirent à table, mais le repas fut court et silencieux; chacun d'eux semblait occupé de ses propres idées. Dès qu'il fut terminé, le père Mathias prit son bréviaire,

et Amine ayant fait un signe à Philippe, ils sortirent ensemble de la maison. Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'endroit où Amine avait proposé à son mari de lui procurer un songe pour éclaircir ses doutes. Ils s'assirent sur l'herbe, et Amine prenant la main de Philippe, lui dit en le regardant en face : — Eh bien, mon cher Philippe, n'avez-vous pas eu un songe la nuit dernière?

— J'en ai eu un aussi étrange que terrible, répondit Philippe d'un air grave.

— Racontez-le-moi ; car c'est à moi à vous l'expliquer.

— La première explication que je désirerais, Amine, ce serait de savoir quel pouvoir m'a envoyé un tel songe.

— Racontez-le-moi, répéta Amine d'un ton calme.

— J'ai rêvé que j'étais capitaine d'un bâtiment qui allait doubler le cap de Bonne-Espérance. La mer était calme et le vent favorable. J'étais debout sur le gaillard d'arrière ; le soleil était couché, le temps était chaud, les astres brillaient d'un éclat plus

qu'ordinaire; et me couchant sur mon manteau, le visagé tourné vers le ciel, j'admirais les diamants qui étincelaient sur le firmament. Il me sembla ensuite que je m'étais endormi, et que je m'éveillais avec la même sensation que si le bâtiment eût coulé à fond. J'ouvris les yeux, — toujours dans mon rêve; — je regardai autour de moi, mais je n'aperçus plus ni bâtiment, ni mâts, ni voiles. Tout avait disparu, et j'étais seul, flottant sur une grande coquille de la forme la plus élégante, et qui semblait de nacre de perle. J'étais alarmé, et je n'osais faire le moindre mouvement, de crainte de faire chavirer la coquille. Bientôt je vis ce que j'appellerai la proue de cette singulière nacelle baisser vers l'eau, comme si un poids y eût été attaché; et presque aussitôt une petite main blanche en saisit le bord. Peu à peu le buste d'une femme sortit de l'eau; elle me parut d'une beauté parfaite, quoique l'obscurité et ses longs cheveux qui tombaient en tresses sur son front, ses joues et son cou, m'empêchassent de bien distinguer ses traits; et appuyant ses deux bras

sur la coquille, elle me dit : — Que craignez-vous, Philippe Vanderdecken ? un charme ne défend-il pas votre vie ?

— Je ne sais, répondis-je, mais il me semble qu'elle est en danger.

— En danger ! s'écria-t-elle ; vous seriez en danger si vous étiez sur quelqu'un de ces frêles ouvrages de la main de l'homme, que vous appelez vos *bons* navires ; mais vous ne courez aucun risque sur la coquille d'une Sirène que les vents respectent, et que les vagues n'oseraient mouiller. — Vous êtes venu ici pour chercher votre père, Philippe Vanderdecken ?

— Oui, répondis-je, c'est la volonté du ciel ; c'est ma destinée.

— Le chercherons-nous ensemble ? reprit-elle. Cette coquille m'appartient. Vous ne savez pas comment la conduire. Voulez-vous que je vous aide ?

— Cette coquille peut-elle nous soutenir tous deux ? lui demandai-je.

— Vous allez le voir, répondit-elle en souriant. A ces mots elle disparut, mais elle se remontra sur-le-champ sur le côté de la

coquille qui n'avait pas plus de trois pouces hors de l'eau, et s'assit sur le bord, les pieds dans la mer. Je craignis que son poids ne fît tourner la coquille, mais il ne la fit pas pencher d'une ligne. Dès qu'elle y fut assise, la coquille vogua avec une rapidité qui augmentait à chaque instant, sans aucune autre force que sa volonté.

—Avez-vous peur à présent? me demanda-t-elle.

— Non, répondis-je.

— En ce cas, regardez-moi, dit-elle en écartant les tresses de ses cheveux. Je la regardai, et je vous reconnus, Amine.

— Moi! s'écria Amine, un sourire sur les lèvres.

— Vous-même. Je prononçai votre nom; je vous serrai dans mes bras, et je sentis que je pourrais rester et voguer ainsi avec vous pendant toute l'éternité.

— Continuez, Philippe, dit Amine d'un ton calme.

— Il me sembla que nous faisions des milliers de milles avec la rapidité de l'éclair; et ni les courants ni les vents contraires ne

nous retardaient un instant. Nous passâmes près d'une foule de belles îles couvertes de fruits et de fleurs, et nous approchions souvent si près du rivage, que nous aurions pu toucher les branches des cocotiers, qui croissaient jusque sur les bords de la mer.

— Ce n'est pas sur des eaux si tranquilles que nous trouverons votre père, me dîtes-vous alors, il faut le chercher ailleurs.

— A l'instant notre nacelle redoubla de vitesse, et en quelques minutes nous nous trouvâmes au milieu de vagues agitées par un ouragan furieux. Tantôt nous montions sur le sommet de montagnes liquides, tantôt nous descendions au fond de l'abîme qui se creusait entre elles, et jamais une goutte d'eau n'entrait dans notre coquille.

— N'avez-vous pas peur à présent, Philippe? me demandâtes-vous.

— Non, répondis-je; avec vous, Amine, je ne crains rien.

— Nous sommes à la hauteur du Cap, me dîtes-vous alors; c'est ici que vous pouvez trouver votre père. Regardons bien autour de nous. Si nous apercevons un vais-

seau, ce sera le sien; car nul autre navire ne pourrait résister à une pareille tempête.

— Quelques moments après, nous vîmes un vaisseau qui semblait être le jouet des vents. — Le voilà, dîtes-vous; voilà le navire de votre père, Philippe.

— Nous nous en approchâmes rapidement. L'équipage nous aperçut, et manœuvra de son côté pour avancer vers nous. Nulle chaloupe, nulle barque, nul canot n'aurait pu en approcher sans périr, et nous arrivâmes le long du bord sans aucun danger. — Je vis mon père, Amine; oui, je le vis et je l'entendis donner des ordres. Il était debout sur le bâbord, et il ordonna qu'on descendît le garde-corps. Je tirai le reliquaire de mon sein, et je le lui montrai. Il sourit, et je me levai pour monter à bord. Mais, au même instant, un homme sauta du passe-avant sur notre coquille; je vous entendis pousser un grand cri; je vous vis glisser du bord et disparaître sous les vagues; et la coquille s'éloigna du vaisseau avec la rapidité de la pensée. Je me sentis tout le corps agité d'un frisson glacial; je me re-

tournai pour voir mon nouveau compagnon : — c'était Schriften, le pilote borgne, qui avait été noyé quand nous avions fait naufrage dans la baie de la Table.

— Non, non; pas encore, me dit-il avec un sourire moqueur.

—Dans un accès de fureur et de désespoir, je me jetai sur lui, et je le poussai si rudement que je le fis tomber dans la mer.

— Philippe Vanderdecken, me dit-il en nageant, nous nous reverrons.

— Je détournai la tête avec mépris, mais en ce moment une vague remplit la coquille, que votre présence ne protégeait plus, et la fit couler à fond. Je luttai contre la mort, mais je sentis que je m'enfonçais dans les profondeurs de l'Océan, quoique sans éprouver aucune souffrance, et je m'éveillai. — A présent, Amine, que pensez-vous de mon songe ?

— Ne prouve-t-il pas que je suis votre amie, et que le pilote Schriften est votre ennemi?

— J'en conviens, mais il est mort.

— Cela est-il bien certain ?

— Il n'aurait pu échapper au naufrage sans que je l'eusse su.

— Cela paraît probable, mais ce songe me porte à penser différemment; et la seule manière dont je puisse l'expliquer, c'est qu'il vous donne l'avis de rester à terre. Dans votre songe, j'étais votre guide; vous devez donc vous laisser guider par moi; et je vous dis, comme nos deux bons prêtres : Ne pensez plus à vous remettre en mer, à moins que quelque signe bien clair ne puisse vous y décider.

— Soit, Amine! Si l'art étrange que vous avez pratiqué est en opposition avec notre sainte foi, du moins vous en expliquez le résultat conformément à l'opinion de ses ministres.

— Et maintenant, Philippe, écartons ce sujet de notre mémoire. Si les circonstances changent, Amine ne vous détournera jamais de votre devoir. — Mais n'oubliez pas que vous m'avez promis de m'accorder une grâce quand je vous la demanderai.

— Quelle est-elle, Amine? Vous n'avez qu'à parler. Que désirez-vous?

— Oh! rien quant à présent. Tous mes désirs sur la terre ne sont-ils pas satisfaits puisque vous restez près de moi, mon cher Philippe? Et Amine serra son époux dans ses bras.

CHAPITRE XV.

Environ trois mois après cette conversation, Amine et Philippe étaient assis sur le banc de verdure dont nous avons déjà parlé, et qui était devenu l'endroit favori où ils aimaient à se reposer après avoir fait une promenade. Le père Mathias avait contracté une grande intimité avec le père Seysen, et ils étaient ensemble aussi souvent qu'Amine et Philippe. Comme il avait été décidé que Philippe attendrait quelque signe bien clair avant de reprendre sa tâche étrange et terrible, et qu'il ne manquait rien à leur bonheur quand ils étaient ensemble, il était très rare que leurs entretiens roulassent sur ce sujet. A son retour, Philippe avait exprimé aux directeurs de la Compagnie des Indes son désir d'être employé de nouveau,

et d'avoir, s'il était possible, le commandement d'un navire; mais depuis ce temps il n'avait fait aucune démarche auprès d'eux, et il n'avait reçu aucune nouvelle d'Amsterdam.

— J'aime cet endroit, Philippe, dit Amine; il me semble que j'ai contracté une intimité avec ce banc de verdure. Vous devez vous rappeler que ce fut ici que nous discutâmes s'il était permis de chercher à se procurer des songes, et que ce fut encore ici que vous me racontâtes celui que vous aviez fait, et que je vous l'expliquai.

— Je m'en souviens, Amine; mais si vous soumettiez cette question au père Seysen, vous verriez qu'il se prononcerait fortement contre vous, et qu'il appellerait cette tentative hérétique et damnable.

— Comme il lui plaira. Je ne refuse pas de lui en parler.

— N'en faites rien, Amine, je vous en prie. Que ce secret reste entre nous.

— Croyez-vous que le père Mathias me blâmerait?

— Je le crois très certainement.

— Eh bien! je ne le crois pas. Il y a en ce

vieillard un sentiment de bonté et de libéralité que j'admire. J'aimerais à discuter cette question avec lui.

Pendant qu'Amine parlait ainsi, Philippe se sentit toucher l'épaule, et un frisson glacial se répandit dans tout son corps. Il se rappela sur-le-champ la cause qui avait souvent produit le même effet sur lui, et tournant la tête, il vit, à sa grande surprise, Schriften, le pilote borgne du *Ter Schilling*, qu'il croyait noyé, debout derrière lui, une lettre à la main.

— Ciel miséricordieux ! est-il possible? s'écria-t-il à l'apparition subite de cet être malveillant.

Amine, en entendant l'exclamation de Philippe, tourna aussi la tète, et fondant en larmes, se couvrit le visage. Ce n'était pas la crainte qui lui causait une émotion peu ordinaire en elle; c'était la conviction que ce n'était que dans la tombe que son mari trouverait le repos.

— Philippe Vanderdecken, dit Schriften, j'ai une lettre pour vous. — Hi, hi, hi! — C'est de la part de la Compagnie.

Philippe prit la lettre; mais avant de l'ouvrir, il fixa les yeux sur Schriften. — Je croyais, dit-il, que vous aviez été noyé quand le *Ter Schilling* fit naufrage dans la baie de False. Comment avez-vous échappé à la mort?

— Comment j'y ai échappé? Permettez-moi de vous demander comment vous y avez échappé vous-même.

— Les vagues m'ont jeté sur la terre; mais....

— Mais les vagues ne devaient pas m'y jeter. Hi, hi, hi! N'est-ce pas?

— Pourquoi non? Je n'ai pas dit cela.

— Non, mais je présume que vous le désiriez. Eh bien! le contraire est arrivé. Comme vous, j'ai échappé à la mort; comme vous, j'ai été jeté sur la terre par les vagues. Hi, hi, hi! — Mais je n'ai plus besoin ici; je me suis acquitté de ma mission.

— Un instant. Répondez à une question. — Faites-vous voile sur le même bâtiment que moi, cette fois-ci?

— Je vous prie de m'en dispenser, myn-

heer Vanderdecken. Je ne cherche pas le *Vaisseau Fantôme*. Hi, hi, hi!

Et après cette réplique, le petit homme tourna sur ses talons, et s'éloigna d'un pas rapide.

— Eh bien, Amine, dit Philippe après quelques instants de silence, tenant en main la lettre, qu'il n'avait pas encore décachetée, nous attendions un signe; ceci n'en est-il pas un?

— Je ne le nierai pas, mon cher Philippe; c'en est sûrement un. Cet odieux messager semble être sorti de la tombe pour vous apporter cette lettre. Pardonnez l'effet que la surprise a causé en moi; je ne vous montrerai plus la faiblesse d'une femme.

— Hélas, ma pauvre Amine! dit Philippe douloureusement, pourquoi n'ai-je pas fait seul le pèlerinage de la vie? Il y avait de l'égoïsme à enchaîner votre sort à celui d'un malheureux comme moi, et à vous faire supporter un fardeau de craintes et d'inquiétudes éternelles.

— Et qui doit le soutenir avec vous, cher

Philippe, si ce n'est la femme que vous avez choisie? Vous connaissez peu mon cœur, si vous croyez qu'il se révolte contre ce qui est son devoir. Non, Philippe; je trouve du plaisir même dans les peines les plus cruelles qu'il m'en coûte pour l'accomplir. Je réfléchis qu'en partageant avec vous vos chagrins, je les soulage du moins en partie, et je suis fière d'être la femme d'un homme qui a été choisi pour être mis à une épreuve si terrible. Mais n'en parlons plus; il faut que vous lisiez cette lettre.

Philippe ouvrit la lettre sans lui répondre, et vit qu'elle lui annonçait qu'il était nommé premier lieutenant de la *Vrow Katerina*(1), navire qui devait mettre à la voile avec la flotte prête à partir, et qu'elle le requérait de se rendre à bord le plus tôt possible, attendu qu'il serait bientôt prêt à recevoir sa cargaison. La lettre, qui était écrite par le secrétaire de l'administration, l'informait en outre qu'après ce voyage, il pouvait être certain d'avoir le commandement d'un bâti-

(1) *Vrow*, en hollandais, veut dire femme, et se prononce *Fraau*.

ment à des conditions qui lui seraient expliquées par le bureau des directeurs.

— Je croyais, Philippe, que vous aviez demandé le commandement d'un navire pour ce voyage-ci?

— Je l'avais demandé; mais n'ayant fait aucune démarche, il paraît qu'on n'y a pas eu égard. C'est ma faute.

— Et est-il trop tard à présent?

— Très certainement, chère Amine. Mais, au surplus, autant vaut — peut-être même vaut-il mieux — que je fasse ce voyage comme premier lieutenant.

— Il faut que je m'explique, Philippe. J'avoue que je suis désappointée. Je comptais fermement que vous auriez, dès ce voyage-ci, le commandement d'un navire. Vous vous rappelez la promesse que vous me fîtes, sur ce même banc où nous sommes, le jour que je vous expliquai votre songe. J'exigerai l'exécution de cette promesse, et je vais vous dire quelle sera ma demande. — Ce sera de partir avec vous, mon cher Philippe. Avec vous, je ne m'inquiète de rien. Ni les privations ni les dangers ne m'empêcheront d'être



heureuse. Mais être si long-temps privée de vous ; — me repaître sans cesse l'imagination de pensées pénibles ; — être dévorée d'incertitude et d'impatience ; — avoir toujours l'esprit tendu vers le même point ; — c'est là ce qui est pour moi le comble de la misère, et c'est là ce que je souffre quand vous êtes absent. Souvenez-vous que j'ai votre promesse, Philippe. Comme capitaine, il vous sera permis d'avoir votre femme à bord. Je suis en ce moment cruellement trompée dans mon espoir ; consolez-moi donc autant que vous le pouvez, en me promettant que je vous accompagnerai lors de votre voyage suivant, si le ciel permet que vous reveniez de celui-ci, et si vous avez à en faire un autre.

— Je vous le promets, Amine, puisque vous me le demandez d'un ton si solennel. Je ne puis rien vous refuser; mais j'ai un pressentiment que votre bonheur et le mien seront détruits pour toujours. Quoi qu'il en soit, je vous ai fait une promesse, je la tiendrai, si vous l'exigez ; mais je voudrais que vous me la rendissiez.

— S'il nous arrive quelque mal, Philippe, ce sera notre destinée. Qui peut combattre le destin ?

— Nous avons le libre arbitre, Amine; et nous pouvons, jusqu'à un certain point, influer sur notre destinée.

— C'est ce dont le père Seysen a cherché à me convaincre; mais ce qu'il me disait à l'appui de son assertion, était incompréhensible pour moi. Et cependant, il assure que cela fait partie de votre foi. — Cela peut être. Il s'y trouve beaucoup d'autres choses que je ne suis pas en état de comprendre ; — je voudrais que votre foi fût plus simple. Jusqu'à présent, ce digne homme, — car c'est un très digne homme, — ne m'a encore conduite qu'au doute.

— Après avoir passé par le doute, vous arriverez à la conviction.

— Cela est possible, mais il me semble que je ne suis encore qu'au commencement du voyage. — Allons, Philippe, retournons à la maison. Il faut que vous partiez pour Amsterdam, et je vous y accompagnerai. Après avoir travaillé à bord toute la journée,

vous retrouverez du moins le soir les sourires de votre Amine. Ne sera-ce pas une consolation ?

— Oui, sans doute, et je comptais vous le proposer. — Mais comment Schriften peut-il être ici ? Je n'ai pas une preuve positive qu'il ait été noyé, je n'ai pas vu son corps mort; mais je regarde comme un miracle qu'il ait échappé à la mort. Et s'il y a échappé, pourquoi ne s'est-il pas montré ? où pouvait-il être ? — Qu'en pensez-vous, Amine?

— Ce que j'ai pensé depuis long-temps. Je pense que c'est quelque malin esprit qui a le don du mauvais œil; à qui il a été permis, pour quelque cause que nous ne pouvons connaître, d'habiter cette terre sous une forme humaine, et qui, de manière ou d'autre, a un rapport étrange avec votre destinée. S'il y a quelque chose qui puisse me convaincre de la vérité de tout ce qui s'est passé, c'est l'apparition de ce misérable Afrite. Oh ! que n'ai-je le pouvoir de ma mère ! — Mais j'oublie que vous n'aimez pas que je parle ainsi, Philippe; et je me tais.

Philippe ne répondit rien, et, absorbés tous deux dans leurs réflexions, ils retournèrent chez eux en silence. Quoique Philippe eût déjà pris son parti, il résolut pourtant de consulter les pères Mathias et Seysen, et leur ayant raconté de nouveau la mort supposée de Schriften, il leur apprit sa réapparition, et leur demanda leur avis. Ils furent plus de deux heures en consultation, et au bout de ce temps, ils le firent prier de venir les rejoindre, car il était monté dans la chambre de sa femme, pour ne pas les gêner dans leur discussion.

— Mon fils, lui dit le père Seysen, nous sommes fort embarrassés. Nous nous étions flattés que l'idée que nous nous étions formée de toute cette affaire, était correcte, et qu'en supposant que votre mère et vous ne vous soyez pas trompés dans tout ce que vous avez vu et entendu, le tout était l'ouvrage du malin esprit, et que nos prières pourraient être assez efficaces pour détruire son pouvoir. Nous vous avons conseillé d'attendre quelque nouveau signe, et vous venez de le recevoir. Nous regardons la lettre

comme n'étant rien en elle-même ; mais c'est la réapparition de celui qui l'a apportée qui exige des réflexions. Quelle est votre opinion sur ce point, Philippe? N'est-il pas possible qu'il se soit sauvé du naufrage aussi bien que vous ?

— J'admets cette possibilité, mon père. Il peut avoir été jeté sur la terre, et avoir marché d'un autre côté que moi. Rien n'est moins probable; mais cela est possible. Cependant, puisque vous me demandez mon opinion, je vous dirai que je suis convaincu qu'il a une mission qui ne vient pas de ce monde, et qu'un lien mystérieux l'attache à ma destinée. Mais qui est-il ? qu'est-il ? c'est sur quoi je ne puis prononcer.

— En ce cas, mon fils, notre détermination est de ne vous donner aucun avis. Agissez d'après votre jugement et sous votre responsabilité. Quelque parti que vous preniez, nous ne vous blâmerons pas, et nous prierons le ciel de vous prendre en sa sainte garde.

— Mon parti est donc pris, mon bon père: je partirai.

— Soit, mon fils ; il peut arriver quelque chose qui aide à pénétrer ce mystère. Quant à moi, j'avoue que je ne puis l'expliquer.

Le père Mathias remercia Philippe de l'hospitalité qu'il lui avait accordée et de l'amitié qu'il lui avait toujours témoignée, et lui annonça qu'il profiterait de la première occasion qu'il pourrait trouver pour retourner à Lisbonne.

Quelques jours après, Amine et Philippe prirent congé des deux prêtres, et partirent pour Amsterdam, le père Seysen s'étant chargé de veiller sur la maison jusqu'au retour d'Amine. Dès qu'ils y furent arrivés, Philippe se rendit devant les directeurs, qui lui promirent le commandement d'un bâtiment, à son retour du voyage qu'il allait faire, à condition qu'il en serait armateur en partie. Philippe y consentit, et se rendit ensuite à bord de la *Vrow Katerina*. Ce navire n'était pas encore gréé, car on croyait que la flotte ne mettrait à la voile que dans deux mois. Il n'y trouva qu'une partie de l'équipage, et le capitaine, qui demeurait à Dort, n'était pas encore arrivé.

Autant que Philippe put en juger, la *Vrow Katerina* était un navire d'une classe très inférieure. Il était plus grand que la plupart des autres, mais vieux et mal construit. Cependant, comme il avait déjà fait plusieurs fois le voyage des Indes, et qu'il en était revenu sans accident, il était à présumer que la Compagnie ne l'avait employé que parce qu'elle était convaincue qu'il était en état de tenir la mer. Après avoir donné quelques ordres aux hommes qui étaient à bord, Philippe retourna à l'auberge où il avait pris son logement avec Amine.

Le lendemain, tandis que Philippe surveillait le gréement du navire, le capitaine arriva à bord, et la première chose qu'il fit après être monté sur le pont fut de courir au grand mât, et de l'entourer des deux bras, quoiqu'il s'y trouvât assez de graisse pour tacher son habit. — O ma chère *Vrow*, ma *Katerina !* s'écria-t-il, comme s'il eût parlé à une femme; comment vous portez-vous? Que je suis aise de vous revoir! J'espère qu'il ne vous est arrivé rien de fâcheux? Vous n'aimez pas à être dans un pareil négligé. Soyez

tranquille, ma charmante, vous aurez bientôt tous vos atours.

Le personnage qui faisait ainsi l'amour à son navire se nommait Wilhelm Barentz. C'était un homme de petite taille, ne paraissant pas trente ans, délicat, et ayant des traits agréables, mais efféminés. Tous ses mouvements étaient vifs et rapides, et il y avait dans ses yeux quelque chose qui aurait pu faire supposer qu'il avait le cerveau un peu timbré, si sa conduite n'en avait donné la preuve complète.

Quand le capitaine fut sorti de son extase, Philippe se présenta à lui, et lui apprit son nom.

— Oh! s'écria M. Barentz, vous êtes le premier lieutenant de la *Vrow Katerina*; je vous en félicite, monsieur; vous êtes un heureux mortel. Après la place de capitaine de *la Vrow*, il n'y en a aucune dans le monde qui soit plus digne d'envie que celle de son premier lieutenant.

— Ce n'est certainement pas à cause de sa beauté, dit Philippe en souriant; mais elle peut avoir beaucoup d'autres bonnes qualités.

— Pas à cause de sa beauté, monsieur! sur ma foi, comme le disait mon père, — car c'était sa *Vrow*, avant d'être la mienne, — c'est le plus beau navire qui soit au monde. Vous ne pouvez encore en juger; mais vous reconnaîtrez qu'indépendamment de sa beauté, ma *Vrow* a toutes les bonnes qualités qu'on puisse trouver sous le soleil.

— Je suis charmé de l'apprendre, monsieur; c'est une preuve qu'il ne faut jamais juger d'après les apparences. Mais votre *Vrow* n'est-elle pas un peu vieille?

— Vieille? — à la fleur de l'âge, — vingt-huit ans seulement. — Attendez que vous la voyiez danser sur les vagues, et alors vous ne ferez que parler toute la journée de ses belles qualités. Je suis sûr que nous passerons le temps ensemble fort agréablement.

— Pourvu que ce sujet ne s'épuise pas.

— Jamais il ne sera épuisé de mon côté. Mais permettez-moi de vous dire, monsieur, que tout officier qui trouve un défaut à la *Vrow Katerina* se fait une querelle avec moi. Je suis son chevalier, et je me suis

déjà battu trois fois en son honneur. J'espère que je ne serai pas obligé de le faire une quatrième.

Philippe sourit, et pensant que la *Vrow Katerina* ne méritait pas qu'on se battît pour elle, il résolut de ne jamais se permettre la moindre médisance.

L'équipage fut bientôt au complet; le navire fut gréé, les voiles furent enverguées, et la *Vrow Katerina* jeta l'ancre dans la passe, entourée de tous les autres bâtiments qui allaient partir. On prit alors la cargaison, et quand la cale fut remplie, vint un ordre, au grand désappointement de Philippe, de recevoir à bord cent cinquante soldats et plusieurs autres passagers, dont quelques uns avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Philippe eut beaucoup à travailler, car le capitaine ne faisait autre chose que de donner des louanges à son bâtiment. Enfin tout le monde fut embarqué et placé, et la flotte fut prête à mettre à la voile.

C'était le moment de se séparer d'Amine, qui avait passé tout ce temps dans l'auberge, et à qui Philippe avait consacré tous ses in-

stants de liberté. La flotte devait lever l'ancre dans deux jours, et il fut décidé qu'ils se feraient leurs adieux le lendemain. Amine était calme et tranquille; elle était convaincue qu'elle reverrait son mari, et ce fut dans cette persuasion qu'elle l'embrassa sur le bord de la mer, à l'instant où il allait monter dans l'embarcation qui l'attendait.

— Oui, pensa-t-elle, en suivant Philippe des yeux; oui, je suis sûre que nous nous reverrons. Ce n'est pas ce voyage qui doit lui être fatal; mais j'ai un sombre pressentiment que le prochain, dans lequel je l'accompagnerai, nous séparera pour toujours. De quelle manière, je n'en sais rien; mais c'est la destinée. Que les prêtres me parlent de libre arbitre! Est-ce le libre arbitre qui fait qu'il me quitte? Non, il préférerait rester avec moi, mais il faut qu'il accomplisse sa destinée. Si ce n'était pas la destinée, ce serait une tyrannie. — Je ne sais pourquoi, mais il me semble depuis long-temps que ces prêtres sont mes ennemis. — Ce sont pourtant des hommes vertueux, et la doctrine qu'ils enseignent est bonne. — Charité,

bienveillance, pardon des injures. — Tout cela est fort bien, et cependant mon cœur me dit tout bas,... Mais voilà Philippe qui monte sur son navire. — Adieu, cher Philippe, adieu! — Oh! que ne suis-je homme! — Mais non, non, les choses valent mieux comme elles sont.

Amine resta sur le rivage tant qu'elle put apercevoir Philippe, et elle retourna lentement à l'auberge. Le lendemain quand elle se leva, elle ne vit plus un seul bâtiment: toute la flotte avait mis à la voile avant le jour. — Le voilà parti! s'écria-t-elle; et maintenant combien me faudra-t-il de mois d'attente et de patience, — je ne dirai pas d'existence, car je n'existe que près de lui?

CHAPITRE XVI.

Nous laisserons Amine dans sa solitude, pour suivre la fortune de Philippe. La flotte était partie toutes voiles déployées; mais il n'y avait pas plus d'une heure qu'elle avait quitté le Zuiderzée, quand la *Vrow Katerina* se trouva d'un mille ou deux en arrière. Mynheer Barentz en rejeta la faute tantôt sur la mauvaise disposition de la voilure, tantôt sur la négligence de l'homme qui était au gouvernail, et qu'il changea plusieurs fois; en un mot, il en accusa tout au monde excepté sa chère *Vrow Katerina*. Mais tous ses efforts furent inutiles, elle culait sans cesse, et il devint évident que ce bâtiment était le plus mauvais voilier de toute la flotte.

— Mynheer Vanderdecken, dit-il enfin, la *Vrow*, comme mon père avait coutume

de le dire, n'est pas remarquable par sa vitesse vent arrière; c'est ce qui arrive souvent aux bâtiments fins voiliers au plus près. Mais je dirai que, sous toutes les autres allures il n'y a pas un seul bâtiment dans toute la flotte qui puisse égaler la *Vrow Katerina.*

— D'ailleurs, ajouta Philippe, qui vit combien le capitaine tenait à l'honneur de sa *Vrow*, nous sommes très chargés, et nous avons un si nombreux détachement sur le pont !

La flotte doubla les bancs et s'orienta au plus près. La *Vrow Katerina* marcha encore plus lentement qu'auparavant. — Quand nous sommes orientés si près du vent, dit mynheer Barentz, la *Vrow* ne marche pas très bien; mais donnez-lui seulement un quart dans les voiles, et vous verrez comme elle montrera sa poupe à toute la flotte. — C'est un superbe bâtiment, mynheer Vanderdecken, n'est-il pas vrai?

— Il est certainement construit de manière à pouvoir recevoir une forte cargaison, répondit Philippe; et c'était tout ce qu'il pouvait dire en conscience.

La flotte continua à naviguer, tantôt au plus près du vent, tantôt vent largue; mais de toute manière la *Vrow Katerina* en formait toujours l'arrière-garde, et au coucher du soleil, les autres bâtiments étaient obligés de mettre en panne pour lui donner le temps de les rejoindre. Cependant le capitaine continuait à assurer que l'allure sous laquelle ils voguaient était la seule qui fût défavorable à la *Vrow Katerina*. Malheureusement, ce bâtiment avait d'autres défauts que celui d'être mauvais voilier, car il avait le côté faible; il faisait eau de plusieurs côtés, et il gouvernait mal; mais il était impossible d'en convaincre le capitaine. Il adorait son bâtiment, et, comme tous les hommes passionnément épris, il ne pouvait trouver aucun défaut à sa maîtresse. Mais tout le monde ne partageait pas son aveuglement; et l'amiral, voyant qu'un seul bâtiment prolongerait considérablement le voyage, résolut d'abandonner la *Vrow* à elle-même dès qu'il aurait doublé le cap de Bonne-Espérance. Il n'eut pourtant pas besoin de commettre cet acte de cruauté, car il survint un ouragan

violent qui dispersa toute la flotte; et le second jour le bon navire la *Vrow Katerina* se trouva seul, plongeant lourdement dans le creux des vagues, faisant tant d'eau qu'il fallait constamment faire agir les pompes, et dérivant avec une vitesse approchant celle de sa course habituelle. Cet ouragan dura une semaine, et chaque instant rendait la situation de ce bâtiment plus alarmante. Encombré de troupes, et chargé d'une cargaison très pesante, il fatiguait et labourait péniblement la mer; les lames déferlaient et balayaient son pont, et les hommes avaient beaucoup de peine à se maintenir aux pompes. Philippe déploya toute son activité, fit les plus grands efforts, et chercha à ranimer l'ardeur des matelots découragés. Il faisait réparer les avaries à mesure qu'il en découvrait quelqu'une; et le capitaine, fort peu marin du reste, le laissait faire sans l'interrompre.

— Eh bien! dit Barentz à Philippe, tandis qu'ils se tenaient tous deux aux battants d'écoutes, ne conviendrez-vous pas que c'est un excellent navire dans un ouragan et

qu'il tient bien la cape? — Doucement, ma beauté, doucement! ajouta-t-il en parlant à son bâtiment, qui tombait lourdement dans le creux des lames en faisant craquer sa membrure : tout doux, ma chère, tout doux! — Comme ces pauvres diables doivent être secoués sur les autres bâtiments! — Ah! ah! mynheer Vanderdecken, nous avons l'avance sur eux pour cette fois; ils doivent être diablement en arrière à présent. — Ne le pensez-vous pas?

— Je ne sais réellement qu'en penser, dit Philippe en souriant.

— Comment! il n'y en a pas un seul en vue. — Ah! de par le ciel, j'en vois un à présent; regardez par notre travers sous le vent. — Eh bien! il faut que ce soit un excellent voilier. Regardez un quart en arrière par le travers. — Il faut qu'il soit bien fort de côté pour porter tant de voiles.

Philippe l'avait déjà vu. C'était un grand bâtiment, au plus près du vent, et qui naviguait sous les mêmes amures que la *Vrow Katerina*. Dans un coup de vent, pendant lequel aucun navire n'aurait pu porter ses

huniers, et dans lequel la *Vrow* était sous ses huniers aux bas ris et ses voiles d'étai de cape, ce bâtiment, qu'on voyait sous le vent, était couvert de voiles; il avait ses perroquets, ses kakatoès, clin-foc, enfin toute la voilure qu'il aurait pu porter par le plus beau temps. Les vagues s'élevaient en montagnes, et couvraient à chaque instant la *Vrow Katerina* jusqu'au plat-bord, tandis que ce navire inconnu paraissait ne pas sentir le courroux des ondes, et voguait aussi tranquillement que s'il eût été sur une mer calme et paisible. Philippe en conclut sur-le-champ que c'était le *Vaisseau Fantôme*, sur lequel le destin de son père s'accomplissait.

— Cela n'est-il pas singulier? demanda Barentz.

Philippe sentait un tel poids sur sa poitrine, qu'il ne put répondre. Se tenant toujours d'une main à un taquet, il se couvrit les yeux de l'autre.

Mais tous les marins avaient vu le vaisseau, et la légende n'était que trop généralement connue. Le bruit s'en répandit sur

tout le bâtiment, et la plupart des soldats montèrent sur le pont pour voir le *Vaisseau Fantôme*. Tout-à-coup un grain éclata sur la *Vrow Katerina*, accompagné d'éclats de tonnerre et d'une pluie si forte, qu'on ne pouvait voir à une encablure de distance. Un quart d'heure après, le ciel s'éclaircit, mais le navire inconnu n'était plus en vue.

— Ciel miséricordieux ! s'écria mynheer Barentz, il a dû chavirer dans le grain, et je m'y attendais en le voyant couvert de voiles. Jamais il n'a existé un bâtiment qui pût porter plus de voiles que la *Vrow Katerina*. Il fallait que le capitaine eût perdu l'esprit; mais je suppose qu'il voulait prouver que son navire était aussi bon voilier que le nôtre. — Qu'en dites-vous, mynheer Vanderdecken?

Philippe ne répondait rien à ces remarques, qui ne servaient qu'à prouver la folie de son capitaine. Il regarda la *Vrow Katerina* comme condamnée à périr, et il frémit en songeant au nombre d'hommes qui pouvaient être sacrifiés.

— Mynheer Barentz, dit-il après un instant de réflexion, cet ouragan paraît devoir conti-

nuer, et je crois que le meilleur bâtiment qui ait jamais été construit ne peut résister à un pareil temps. Mon avis est donc que nous tâchions de gagner la baie de la Table pour nous radouber. Je suis sûr que nous y trouverons toute la flotte.

— Ne craignez rien pour notre bon navire, dit le capitaine; voyez comme il soutient les coups de vent.

— Diablement mal, dit un vieux matelot; car les meilleurs marins s'étaient rassemblés près de Philippe pour savoir quel serait son avis. — Si j'avais su que c'était un si maudit vieux tonneau, je n'aurais jamais mis les pieds à bord. — M. Vanderdecken a raison; il faut entrer dans la baie de la Table avant qu'il arrive quelque chose de pire. — Ce vaisseau sous le vent nous a donné un avis, — il ne se montre jamais pour rien. — Demandez à M. Vanderdecken; il en sait quelque chose, car il est marin, *lui.*

Cet appel à Philippe le fit tressaillir; et pourtant celui qui parlait ainsi ne savait pas quel intérêt Vanderdecken prenait au *Vaisseau Fantôme.*

— Je dois convenir, dit-il, que chaque fois que j'ai rencontré ce vaisseau, il s'en est suivi quelque malheur.

— Quelque malheur! répéta le capitaine ; qu'y a-t-il donc dans ce vaisseau qui puisse effrayer ? Il portait trop de voiles, et c'est pourquoi il a coulé à fond.

— Il ne coule jamais à fond, s'écrièrent plusieurs voix ; mais c'est à nous que cela arrivera, si nous ne cherchons pas un abri.

— Sottises! dit le capitaine. — Qu'en pensez-vous, mynheer Vanderdecken ?

— Je vous ai déjà dit, capitaine, répondit Philippe, qui désirait voir, s'il était possible, la *Vrow* dans le port, que je pensais que ce que nous pouvions faire de mieux, était de gagner la baie de la Table.

— Et nous, capitaine, reprit le vieux marin qui avait parlé le premier, nous avons résolu de suivre cet avis, que vous le vouliez ou non. Ainsi, la barre au vent, camarades, et mynheer Vanderdecken fera orienter les voiles.

— Quoi! s'écria Barentz, que veut dire ceci? Une mutinerie à bord de la *Vrow*

Katerina? impossible! la *Vrow Katerina*, le plus beau navire, le meilleur voilier qui soit dans toute la flotte!

— La plus lourde carcasse pourrie, répliqua le même marin.

— Quoi! s'écria le capitaine, l'ai-je bien entendu? — Mynheer Vanderdecken, faites arrèter ce menteur, ce mutin.

— Ne l'écoutez pas, dit le vieux marin, il est fou. — Allons, mynheer Vanderdecken, donnez les ordres, nous vous obéirons. Il faut mettre la barre au vent à l'instant même.

Le capitaine était en fureur; mais Philippe usa d'adresse. Il reconnut l'excellence de la *Vrow Katerina*, blâma la frayeur panique à laquelle l'équipage se livrait; mais il insista en même temps sur la nécessité de suivre l'avis qu'il avait donné, et mynheer Barentz y consentit enfin. La barre fut mise au vent, les voiles furent orientées, et le bâtiment marcha lourdement vent arrière. Vers le soir, le temps changea, les nuages se dissipèrent, l'ouragan se calma, la mer devint plus tranquille, et Philippe espéra que,

dans un jour ou deux, ils entreraient en sûreté dans la baie.

Le vent continua à diminuer, et enfin il survint un calme. Il ne restait d'autre indice de la tempête qu'une forte houle qui poussait le bâtiment vers l'ouest; ce fut un répit pour les matelots épuisés, comme pour les soldats et les passagers, qui étaient restés entassés dans l'entre-pont, ou qui avaient été traversés jusqu'à la peau dans la batterie.

Tout le monde monta bientôt sur le pont; les mères se chauffaient au soleil, tenant leurs enfants dans leurs bras; tous les haubans étaient couverts de vêtements mouillés qu'on y avait suspendus pour les faire sécher, et les marins mettaient la plus grande activité à réparer les avaries causées par l'ouragan. D'après leur estime, ils n'étaient pas à plus de cinquante milles de la baie de la Table, et ils s'attendaient à chaque instant à voir la terre au sud de cette baie. Chacun se livrait alors à la gaieté, et tous, excepté Philippe, croyaient qu'il n'y avait plus aucun danger à craindre.

Le second lieutenant, nommé Krantz, était un bon marin, plein d'activité, et Philippe, qui savait qu'il pouvait se fier à lui, s'était lié avec lui d'une amitié intime. Dans la soirée de ce jour, ils causaient ensemble en se promenant sur le pont.

— Que pensez-vous du bâtiment que nous avons vu, Vanderdecken?

— Ce n'est pas la première fois que je le vois, Krantz; et......

— Et quoi?

— Et à bord de quelque navire que j'aie été quand je l'ai vu, ce navire n'est jamais rentré dans le port d'où il était parti. — Bien des autres en disent autant.

— Est-ce donc le fantôme d'un bâtiment?

— On me l'a assuré; et il court à ce sujet différentes histoires; mais ce que je puis vous dire, c'est que je suis convaincu qu'il nous arrivera quelque accident avant que nous entrions dans la baie, quoique nous en soyons à si peu de distance et que les éléments soient si calmes.

— Vous êtes superstitieux, Vanderdecken; — et pourtant je dois avouer qu'à mes

propres yeux l'apparition de ce bâtiment n'avait pas un air de réalité. Nul bâtiment ne pourrait porter tant de voiles pendant un ouragan. Je sais cependant qu'il y a des fous qui ne doutent de rien, et qui font les choses les plus absurdes. Si c'était un navire, il faut qu'il ait chaviré, car quand le ciel s'est éclairci, on ne le voyait plus. Du reste je ne suis pas très crédule, et jusqu'à ce que j'aie vu se réaliser quelques unes des conséquences que vous croyez devoir résulter de cette rencontre, rien ne me fera croire qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans cette affaire.

— Eh bien! si l'événement prouve que j'ai tort, j'en serai charmé; mais j'ai mes pressentiments. — Nous ne sommes pas encore dans le port.

— Non, mais nous n'en sommes pas bien loin, et toutes les apparences annoncent la continuation du beau temps.

— On ne saurait dire de quel côté le danger peut venir, Krantz. Il y a d'autres choses à craindre qu'un ouragan.

— J'en conviens, mais en attendant ne

croassons pas comme des oiseaux de mauvais augure. Malgré tout ce que vous dites, je vous prédis que, dans deux jours au plus tard, nous serons à l'ancre en sûreté dans la baie de la Table.

Là se termina cette conversation, et Philippe ne fut pas fâché de se trouver seul. Des idées mélancoliques s'étaient emparées de lui, et il se sentait l'esprit plus accablé que jamais. Il s'appuya sur le passe-avant, et regarda les vagues qui roulaient encore avec force.

— Dieu de merci, s'écria-t-il, qu'il vous plaise d'épargner ce bâtiment ! Ayez compassion des malheureuses femmes, des pauvres enfants, et de tous ces hommes qui s'y sont embarqués ! Qu'ils ne soient pas sacrifiés pour les crimes de mon père ! — Les voies du ciel sont mystérieuses, pensa-t-il ensuite. Pourquoi faut-il que d'autres soient punis parce que mon père a péché ? — Et cependant n'est-ce pas ce qu'on voit arriver tous les jours ? Combien de milliers d'hommes périssent sur le champ de bataille, dans une guerre occasionnée par l'ambition d'un roi,

ou l'influence d'une femme! Combien d'autres ont été immolés parce qu'ils professaient une foi différente de celle de leurs persécuteurs ! Dieu agit d'après sa profonde sagesse, et nous laisse plongés dans la surprise et l'ignorance.

Le soleil était déjà couché depuis quelque temps, quand Philippe descendit dans sa chambre, et après s'être recommandé aux soins de la Providence, ainsi que ses compagnons de voyage, il se mit au lit, et ne tarda pas à s'endormir. Avant qu'on eût frappé huit coups à la cloche pour annoncer minuit, il s'éveilla en sursaut, tandis que quelqu'un le tirait rudement par l'épaule. Il ouvrit les yeux, et vit Krantz debout devant lui.

— De par le ciel, Vanderdecken, vous êtes un prophète. — Debout, vite, debout! — Le feu a pris au bâtiment.

— Le feu ! — où ?

— Dans la grande cale.

— Je serai prêt dans un instant, dit Philippe, se levant à la hâte; en attendant, tenez les écoutilles fermées, et mettez du monde aux pompes.

En moins d'une minute, Philippe fut sur le pont, où il trouva le capitaine, que Krantz avait aussi éveillé. En quelques mots, celui-ci leur expliqua tout : il avait senti une forte odeur de feu sortir de la grande cale ; il avait levé une des écoutilles, sans appeler l'aide de personne, de crainte de jeter l'épouvante dans tout l'équipage, et voyant que la cale était pleine de fumée, il avait promptement refermé l'écoutille, et n'en avait parlé qu'au capitaine et à Philippe.

— Grâce à votre présence d'esprit, dit celui-ci, nous avons le temps de réfléchir à ce que nous devons faire. Si les soldats et les femmes connaissaient leur danger, leurs alarmes troubleraient nos opérations.—Mais comment le feu peut-il avoir pris dans la grande cale ?

— Jamais le feu n'a pris à bord de la *Vrow Katerina*, dit le capitaine; cela me paraît impossible. Il faut que ce soit une méprise : c'est le navire le plus.....

— Je me souviens, dit Philippe, que nous avons dans notre cargaison plusieurs caisses de bouteilles pleines de vitriol. Je les avais

fait arrimer par-dessus, de crainte d'accident; il faut que le roulis les ait déplacées et cassées pendant l'ouragan.

— C'est cela, soyez-en sûr, dit Krantz.

— Je ne voulais pas les prendre à bord, continua Philippe, et j'avais représenté qu'on devait les mettre sur quelque navire moins encombré de troupes, et où l'on aurait pu les placer sur le premier pont; mais on m'a répliqué que les connaissements étaient faits, et qu'on ne pouvait rien y changer. — Mais que faire à présent? Mon avis est de tenir les écoutilles bien fermées, afin d'étouffer le feu, s'il était possible.

— Sans doute, dit Krantz; mais il faut en même temps percer sur le pont un trou de grandeur suffisante pour y faire passer la manche à eau, et jeter dans la cale autant d'eau que nous le pourrons.

— Vous avez raison, Krantz. Mettez le charpentier à l'ouvrage, pendant que je ferai monter tout l'équipage sur le pont. — L'odeur du feu est très forte, et il n'y a pas de temps à perdre. Si nous pouvons seulement maintenir la tranquillité parmi les soldats et

les femmes, nous pourrons prévenir les suites de cet accident.

Tous les marins furent bientôt réunis sur le pont, ne concevant pas pourquoi ils y étaient appelés. Aucun d'eux ne se doutait de la situation dangereuse dans laquelle se trouvait le navire, car, les écoutilles étant fermées, le peu de fumée qui trouvait une issue s'échappait par les panneaux, et ne remplissait pas le premier pont.

— Mes amis, leur dit Philippe, je suis fâché d'avoir à vous dire que nous avons lieu de craindre qu'il n'y ait quelque danger de feu dans la grande cale.

— J'en sens l'odeur, s'écria un matelot.

— Et moi aussi, crièrent plusieurs autres avec un air d'alarme; et ils firent un mouvement pour descendre sur le premier pont.

— Silence, mes amis, et restez où vous êtes. Ecoutez bien ce que j'ai à vous dire. Si vous effrayez les soldats et les passagers, nous ne ferons rien de bon. Nous ne devons compter que sur nous; mais il n'y a pas de temps à perdre. M. Krantz et le charpentier

font tout ce qui est nécessaire en ce moment. Maintenant asseyez-vous tous sur le pont, et je vous dirai ce que nous devons faire.

On obéit à cet ordre, et il produisit le meilleur effet, en donnant aux matelots le temps de se remettre de ce choc; car de tous ceux qui peuvent faire impression sur le corps et l'esprit de l'homme, il n'en est aucun qui soit plus violent que la première annonce que le feu a pris à bord d'un bâtiment, et qu'on se trouve placé entre deux éléments contraires, mais ligués ensemble contre l'existence de tout ce qui s'y trouve. Philippe garda le silence quelques instants. Il leur expliqua ensuite le danger qu'ils couraient, et leur indiqua les mesures à prendre pour s'en garantir. Il leur dit qu'il était surtout nécessaire qu'ils conservassent du calme et du sang-froid; leur rappela qu'il n'y avait que peu de poudre dans la soute à poudre, qui était éloignée de l'endroit où le feu était à craindre, et qu'il était facile de l'en retirer et de la jeter à la mer; enfin il ajouta que, s'ils ne pouvaient éteindre le feu, ils avaient assez de bois pour construire un

radeau, qui, avec les canots, suffirait pour conduire tout le monde à terre, puisqu'on n'en était pas bien loin.

Le discours de Philippe les tranquillisa, et ils se levèrent dès qu'il en donna l'ordre. Les uns descendirent à la soute à poudre, en retirèrent la poudre, et la jetèrent à la mer; les autres se placèrent aux pompes, et Krantz vint bientôt annoncer qu'on avait percé le premier pont au-dessus de la grande cale, qu'on y avait passé la manche à eau, et qu'on y jetait toute l'eau que les pompes pouvaient produire. Mais il était impossible que cet événement restât plus long-temps secret : les soldats couchaient sur le premier pont, et la vue des matelots travaillant aux pompes annonçait assez la nature du danger, quand même la fumée, qui augmentait à chaque instant et qui commençait à remplir le premier pont, ne l'aurait pas fait connaître. Au bout de quelques minutes, le cri, — le feu ! le feu ! se fit entendre dans toutes les parties du navire, et l'on vit les hommes, les femmes et les enfants courir à demi nus sur les ponts, pleurant, criant, priant, au

milieu d'une terreur et d'une confusion qu'il serait impossible de décrire.

On vit alors combien la conduite de Philippe avait été judicieuse. Si ce cri effrayant avait éveillé les matelots, ils auraient été aussi incapables d'agir que les soldats et les passagers ; toute subordination aurait disparu. Les uns se seraient emparés des embarcations, et n'auraient songé qu'à pourvoir à leur sûreté, sans s'inquiéter de celle des autres ; les autres auraient forcé la porte de la soute aux liqueurs, et leur ivresse aurait ajouté à la confusion et à l'horreur de cette scène. Nul ordre n'aurait été exécuté, et, suivant toutes les probabilités, la plupart auraient péri misérablement. Ce malheur avait été prévenu par la présence d'esprit de Philippe et de Krantz ; car le capitaine n'était qu'un zéro, quoiqu'il ne manquât pas de courage ; mais il n'avait ni conduite ni connaissance de sa profession. Les marins continuèrent à remplir leur devoir avec fermeté, repoussant les soldats qui les gênaient souvent dans l'accomplissement de leur tâche. Philippe, qui s'en aperçut, laissa le com-

mandement à Krantz, descendit sur le premier pont, parla aux soldats, et réussit peu à peu à rappeler au sang-froid la plupart d'entre eux.

Toute la poudre avait été jetée à la mer; on avait percé un second trou dans le pont, et l'on jetait dans la cale une double quantité d'eau; cependant il était évident que la violence du feu augmentait. La fumée qui sortait par les interstices des panneaux et par les bords des deux trous qui avaient été pratiqués dans le pont, prouvait la force et l'étendue de l'incendie qui éclatait dans la cale. Philippe jugea alors à propos de faire passer les femmes et les enfants vers la dunette et sur le gaillard d'arrière, et pria les maris et les pères d'y rester avec eux. C'était un triste spectacle, et les larmes vinrent aux yeux de Philippe en voyant ce groupe de femmes éplorées, les unes serrant leurs enfants contre leur sein, les autres plus calmes et moins effrayées que les hommes; les enfants les plus âgés gardaient le silence, ou pleuraient parce qu'ils voyaient pleurer leur mère, et les plus jeunes, ne sentant pas

leur danger, s'amusaient du premier objet qui attirait leur attention, ou souriaient à leurs parents. Les officiers qui commandaient ces soldats étaient deux jeunes enseignes tout nouvellement entrés dans le régiment, ne connaissant pas encore leur métier, et n'ayant aucune autorité sur les soldats; car, dans un moment de danger, on obéit rarement à celui qu'on croit plus ignorant que soi-même. Philippe s'en étant aperçu, les engagea à rester avec les femmes et les enfants, et à veiller sur eux.

Après avoir donné ordre qu'on allât chercher les vêtements de ces infortunés et des enfants, car la plupart avaient quitté leur lit sans en prendre d'autres que ceux avec lesquels ils s'étaient couchés, Philippe s'occupa de nouveau à surveiller les travaux des matelots, qui avaient fait de si grands efforts qu'ils commençaient déjà à montrer des symptômes de fatigue. Les soldats offrirent de les remplacer aux pompes, et leurs services furent acceptés avec empressement; mais tout fut inutile. Au bout d'une demi-heure, les écoutilles sautèrent en l'air avec

grand bruit, et une colonne de flamme sortant de la cale, s'éleva perpendiculairement jusqu'à la hauteur des mâts majeurs. Les cris et les pleurs des femmes redoublèrent, elles serrèrent leurs enfants sur leur sein, et ceux qui travaillaient aux pompes coururent à l'arrière du navire pour se mettre à l'abri des flammes, au milieu de la foule qui le couvrait déjà.

— Courage, mes amis, courage, mes braves, s'écria Philippe; il n'y a encore aucun danger. Songez que nous avons nos embarcations, et de quoi faire un radeau; et si nous ne pouvons sauver le navire, nous pouvons, si nous conservons notre sang-froid, nous sauver nous-mêmes, ainsi que ces femmes et ces pauvres enfants, dont la vue doit vous engager à de nouveaux efforts. — Allons, mes amis, allons, faisons notre devoir, nous pouvons échapper au feu et à l'eau, si nous ne perdons pas de temps. — Charpentiers, prenez vos haches et coupez les aiguillettes des dromes. — A présent, mes amis, mettons nos embarcations en mer, et préparons un radeau pour ces femmes et ces

enfants ; nous ne sommes pas à dix milles de la terre. — Krantz, occupez-vous des canots avec les tribordais. — Bâbordais, suivez-moi pour mettre la drome à la mer. — Canonniers, emparez-vous de tous les cordages que vous pourrez trouver, pour lier ensemble les pièces de bois. — Allons, mes amis, nous avons assez de clarté, il ne nous faut pas de lanternes.

Les marins obéirent avec promptitude, tandis que Philippe, pour les encourager, leur disait, presque en plaisantant, que le feu qui attaquait une partie du navire pouvait dispenser d'autres lumières ; car une plaisanterie vient quelquefois à propos, même quand on semble avoir un pied sur le seuil de l'éternité. La colonne de feu entourait alors le grand mât de ses replis, montait jusqu'au haut de la hune, en attaquait les agrès, et pétillait avec un bruit qui annonçait la violence de l'incendie qui dévorait tout dans la grande cale. Il n'y avait pas un instant à perdre. La batterie était alors tellement pleine de fumée, que personne ne pouvait y rester ; et quelques mal-

heureux malades dans leurs hamacs, et qu'on avait oubliés, avaient été étouffés depuis long-temps. Les lames étaient alors beaucoup moins fortes; on ne sentait pas un souffle d'air, et la flamme qui sortait des écoutilles s'élevait perpendiculairement, ce qui fut fort heureux, car le navire ne gouvernait plus. Les embarcations furent mises à l'eau, et l'on y plaça les hommes les plus sûrs. On jeta par-dessus le bord tous les espars qui pouvaient servir à la construction du radeau; on les attacha solidement, et l'on plaça par-dessus tous les caillebotis pour qu'on pût s'y asseoir. Enfin, le cœur de Philippe s'épanouit en s'ouvrant à l'espoir de pouvoir sauver tous ceux qui se trouvaient sur le navire.

CHAPITRE XVII.

Toutes les difficultés n'étaient pas encore surmontées. Le feu s'était communiqué à la batterie ; on voyait la flamme sortir des sabords du milieu du bâtiment, et l'on fût obligé de pousser derrière la poupe le radeau auquel on travaillait, quoiqu'il y fût plus exposé au choc des vagues. Cela retarda le travail, et pendant ce temps le feu faisait des progrès rapides. Le grand mât, qui brûlait depuis long-temps, tomba à la mer pendant une embardée du navire ; les flammes qui sortaient des sabords s'élevaient bien au-dessus de la muraille ; des volumes de fumée couvraient le pont et menaçaient de suffoquer tous ceux qui s'y trouvaient, et toute communication était coupée entre l'avant et l'arrière du bâtiment. On porta les

femmes et les enfants sur la dunette, non seulement pour les mettre à l'abri de la fumée, mais pour pouvoir les descendre sur le radeau par la poupe.

Il était environ quatre heures du matin quand tout fut prêt. Quoiqu'il y eût encore une assez forte houle, Philippe et les marins réussirent à placer en sûreté sur le radeau les femmes et les enfants, attendu qu'ils y gênaient moins la manœuvre que sur les embarcations. On y fit ensuite descendre par les échelles les passagers et les soldats; quelques uns tombèrent dans l'eau et disparurent sous les canots; les autres, à mesure qu'ils arrivaient, prenaient sur le radeau les places qui leur étaient assignées par Krantz, qui y était descendu pour présider à tous les arrangements. Philippe avait eu la précaution de prier le capitaine Barentz de se tenir près de la soute aux liqueurs, armé de pistolets, jusqu'au moment où la fumée eut rendu impossible d'en approcher. Il en résulta que pas un seul homme n'était ivre, et l'on peut attribuer à cette circonstance l'ordre et la régularité qui régnèrent pendant cette scène

terrible. Mais avant qu'un tiers des soldats fussent descendus sur le radeau, le feu sortit par les fenêtres de l'arrière avec une violence irrésistible; des jets de flamme partirent de tous les sabords de l'arrière, et jaillirent à plusieurs pieds du bâtiment; et tous ceux qui restaient à bord se trouvèrent entourés de flammes, et suffoqués par la chaleur et la fumée. Le haut des échelles de poupe fut brûlé en une minute, et elles tombèrent à la mer. La chaleur ardente força les embarcations à se placer à quelques brasses du navire; et ceux qui étaient sur le radeau, enveloppés d'un nuage épais de fumée qui ne leur permettait plus de voir le bâtiment, poussaient des cris affreux en voyant tomber sur eux des fragments enflammés. Philippe essaya de parler à ceux qui restaient encore à bord, mais on ne l'écoutait pas, et il s'ensuivit une scène de confusion qui coûta la vie à bien du monde, personne ne songeant qu'à échapper aux flammes, ce qu'on ne pouvait faire qu'en se jetant à la mer. S'ils eussent attendu et qu'ils s'y fussent jetés les uns après les autres, comme Philippe

cherchait à le leur faire entendre, les hommes qui étaient dans les embarcations étaient prêts à les en retirer; s'ils étaient montés sur le bout de la corne d'artimon, qui était amené, ils auraient pu descendre sans danger dans les canots à l'aide d'une corde; mais les flammes qui les menaçaient, la fumée qui les suffoquait, ne leur laissèrent aucune présence d'esprit; et la plupart des soldats montèrent sur le couronnement ou s'en approchèrent autant qu'ils le purent. Trente à quarante hommes se précipitèrent en même temps dans la mer, et il en résulta la scène la plus déchirante. Les matelots qui étaient dans les embarcations faisaient les plus grands efforts pour les sauver; les femmes leur tendaient les bouts de quelques vêtements pour les tirer sur le radeau; quelques unes reconnaissaient leurs maris qui périssaient, poussaient des cris affreux et perdaient connaissance. Celui qui ne savait pas nager, s'accrochait à un bon nageur, et tous deux disparaissaient sous les vagues. De quatre-vingts soldats qui restaient sur le bâtiment quand le feu gagna l'arrière, vingt-cinq

seulement furent sauvés. Presque tous les matelots avaient été occupés à construire le radeau et à préparer les embarcations, et il n'en restait à bord qu'un très petit nombre, qui étaient rangés près de Philippe, et qui réglaient leur conduite d'après la sienne. Après avoir laissé le temps nécessaire pour secourir ceux qui s'étaient jetés à la mer, Philippe ordonna aux matelots qui restaient près de lui de monter sur la corne d'artimon, de descendre sur le radeau à l'aide d'une corde, s'il était à leur portée, ou d'appeler une embarcation pour les recevoir. On avait été obligé d'éloigner le radeau du bâtiment, à cause de la chaleur et de la fumée, mais les embarcations s'approchèrent et reçurent les matelots l'un après l'autre. Philippe invita ensuite le capitaine à descendre avant lui, mais Barentz le refusa; il était trop étouffé par la fumée pour s'exprimer distinctement, mais il donnait sans doute quelques nouveaux éloges à la *Vrow Katerina*. Philippe monta donc sur la corne, le capitaine le suivit, et tous deux furent reçus par une des embarcations.

La corde qui avait jusqu'alors amarré le radeau au bâtiment fut coupée, et le bout en fut pris à bord des canots. Au bout de quelques instants, la *Vrow Katerina* dériva sous le vent. Philippe et Krantz firent alors les arrangements définitifs. Les marins furent placés presque tous sur les embarcations pour qu'il s'y trouvât assez de monde pour relayer les rameurs. Les autres restèrent sur le radeau avec les femmes, les enfants et les soldats. Quoiqu'on eût mis dans les embarcations autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, le radeau était tellement chargé, qu'il s'enfonçait d'un pied quand il était frappé par une lame; mais on avait placé des garde-corps et des cordes pour servir d'appui à ceux qui s'y trouvaient; et les hommes restèrent sur les bords, tandis que les femmes et les enfants étaient au milieu.

Dès que ces arrangements furent terminés, les embarcations prirent le radeau à la remorque, et se dirigèrent du côté de la terre, à l'instant où le jour paraissait.

La *Vrow Katerina* n'était alors qu'un vo-

lume de flamme. Elle avait dérivé à environ un demi-mille sous le vent. Le capitaine Barentz, qui avait toujours les yeux fixés sur son bâtiment, dit à Philippe, à côté duquel il était assis dans une embarcation :

— Voilà la fin d'un superbe navire, — d'un navire auquel il ne manquait que la parole! — Pas un seul vaisseau de la flotte n'aurait fait un si beau feu. Ne brûle-t-il pas noblement, — admirablement? — Ma pauvre *Vrow Katerina!* — Pas un défaut jusqu'au dernier instant. — Jamais on ne verra un pareil bâtiment. Eh bien, je suis charmé que mon père n'ait pas assez vécu pour voir cette nuit. Cela lui aurait fendu le cœur, le pauvre homme!

Philippe ne répondit rien. Il respectait l'attachement du capitaine Barentz pour son bâtiment, quelque déplacé qu'il fût. Ils avançaient très lentement, car la houle leur était contraire, et le radeau culait beaucoup. Le jour parut, et l'aspect du ciel n'était pas favorable : il annonçait le retour de l'ouragan. L'air était épais et le ciel couvert. Une brise assez forte ridait déjà la surface de la mer,

qui semblait devenir plus houleuse, au lieu de continuer à se calmer. Philippe chercha la terre des yeux, mais il ne put l'apercevoir, car l'horizon était couvert de vapeurs, et il ne pouvait voir à plus de cinq milles. Il sentait combien il était nécessaire de gagner la côte avant la nuit, pour sauver la vie de tant de personnes, parmi lesquelles il se trouvait une soixantaine de femmes et d'enfants, assis sur un frêle radeau, ayant les pieds dans l'eau, et sans aucunes provisions. Cependant la terre n'était pas en vue; le vent prenait plus de force, et probablement la nuit serait obscure et la mer houleuse. Cette perspective était cruelle, et Philippe se livrait presque au désespoir en songeant que tant d'êtres innocents pouvaient, avant que le soleil se levât le lendemain, trouver leur tombeau dans le fond de l'Océan.—Et pourquoi? — oui, pourquoi? C'était une réflexion terrible, et Philippe y opposait le raisonnement, mais sans pouvoir se convaincre. Sa propre vie n'entrait pour rien dans ses inquiétudes; sa chère Amine elle-même n'était pour rien dans la balance en ce moment.

La seule idée qui le soulageât était la conviction qu'il avait un devoir à remplir, et, pour s'en acquitter, il reprit son sang-froid.

— Terre! terre! s'écria Krantz, qui était sur la première embarcation; et cette nouvelle fut accueillie par de grandes acclamations de joie, tant sur les autres embarcations que sur le radeau. L'espérance qu'elle faisait concevoir était comme la manne tombant dans le désert. Les pauvres femmes qui étaient sur le radeau, et qui avaient quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux, serraient leurs enfants contre leur sein, et s'écriaient: — Cher enfant, tu seras sauvé!

Philippe monta sur les bancs de l'arrière pour voir la terre; il eut la satisfaction de la découvrir à moins de cinq milles de distance, et un rayon d'espoir pénétra dans son cœur. Le vent avait continué à augmenter, et il n'était ni favorable ni contraire, car il venait par le travers. S'ils eussent eu des voiles, la chose eût été très différente, mais elles avaient été mises de côté, et il avait été impossible de les prendre où elles étaient. La vue de la terre fut un encouragement géné-

ral, et les matelots doublèrent les avirons pour marcher plus vite. Mais la remorque d'un grand radeau tirant beaucoup d'eau n'était pas une tâche facile, et, malgré tous leurs efforts, ils ne pouvaient faire plus d'un demi-mille par heure.

Ils continuèrent leur travail jusqu'à midi, et non sans succès, car ils n'étaient pas alors à plus de trois milles de la terre. Mais quand le soleil eut passé le méridien, il survint un grand changement. Le vent devint très fort, les vagues s'élevèrent beaucoup plus haut, et le radeau était quelquefois couvert d'eau de manière à faire craindre pour la sûreté de ceux qui s'y trouvaient. Leurs progrès en devinrent donc encore plus lents, et, entre midi et trois heures, ils n'avancèrent pas d'un demi-mille. Les marins, qui n'avaient rien pris depuis tant d'heures, commencèrent à se relâcher dans leurs efforts. Chacun demandait de l'eau, depuis l'enfant qui s'adressait à sa mère, jusqu'au rameur épuisé de fatigue. Philippe fit tout ce qu'il put pour encourager les matelots; mais se trouvant si près de la côte, et voyant que le

radeau qu'ils remorquaient les empêchait d'en approcher, ils murmurèrent, et commencèrent à parler de la nécessité de l'abandonner. Un sentiment d'égoïsme se manifesta parmi eux, et ils devinrent mutins. Philippe leur fit de nouvelles remontrances, et, par respect pour lui, ils continuèrent leurs efforts encore une heure; mais il survint alors un événement qui décida la question à l'instant où ils recommençaient à la discuter.

Le vent et les vagues imprimaient au radeau un mouvement si violent et si brusque, qu'à peine ceux qui s'y trouvaient pouvaient-ils se soutenir. Des cris de désespoir qui en partirent tout-à-coup attirèrent l'attention de ceux qui étaient dans les embarcations. Philippe regarda en arrière, et il vit que les amarres du radeau s'étaient rompues, et qu'il s'était séparé en deux par la moitié. C'était une scène désolante. Les maris étaient séparés de leurs femmes et de leurs enfants, car une moitié du radeau était encore remorquée par les canots, tandis que l'autre restait en arrière. Toutes les femmes se levèrent en poussant de grands cris; quelques

unes, perdant la tête, voulurent sauter d'une partie du radeau sur l'autre, tombèrent dans la mer et furent noyées. Cette scène horrible le devint bientôt encore davantage. Les amarres du milieu étant rompues, les autres ne tardèrent pas à se relâcher; et avant que les embarcations eussent pu venir au secours de ces infortunés, la mer était couverte des débris du radeau, et d'hommes, de femmes et d'enfants, dont quelques uns cherchaient à se soutenir sur l'eau, à l'aide des pièces de bois qui avaient servi à le construire. Ces bois étaient encore voisins les uns des autres, et comme ils étaient violemment poussés par les vagues, quelques uns de ceux qui s'y soutenaient furent écrasés entre eux. On n'entendait que des cris de désespoir, et les mères tenant sous un bras leur enfant, périssaient avec lui en cherchant à le sauver. Les embarcations arrivèrent promptement à leur secours, mais il était déjà trop tard. Elles avaient beaucoup de difficulté à éviter le choc des grosses pièces de bois, qui aurait pu leur être fatal, et elles ne purent sauver que les matelots qui savaient nager,

et un très petit nombre de soldats. Pas une femme, pas un enfant ne survécut à ce désastre.

On peut se figurer l'impression que cette catastrophe produisit sur les marins, mais il serait impossible de la décrire. Après avoir formé le projet d'abandonner le radeau, pour se sauver plus aisément, ils versèrent des larmes en voyant périr presque tous ceux qui s'y trouvaient. Philippe était accablé, il s'appuya le visage sur ses mains, et resta quelque temps sans donner aucun ordre, sans faire attention à ce qui se passait.

Il était alors près de cinq heures du soir. On détacha la remorque, et les embarcations redoublèrent d'efforts. Avant que le soleil fût couché, ils arrivèrent à la côte, et ils débarquèrent en sûreté au fond de la petite baie sablonneuse dans laquelle ils étaient entrés, car le vent venait de terre, et il n'y avait pas de ressac. On tira les embarcations sur le rivage, et les marins fatigués, oubliant qu'ils n'avaient rien pris depuis long-temps, se jetèrent sur le sable encore échauffé par les rayons du soleil, et s'en-

dormirent. Le capitaine Barentz, Philippe et Krantz, dès que les embarcations furent en sûreté, eurent ensemble une courte consultation, après quoi ils ne furent pas fâchés de suivre l'exemple des matelots, et le sommeil leur procura le repos de leurs fatigues et l'oubli momentané du malheur affreux qui venait d'arriver.

Tous dormirent profondément, rêvèrent de sources et de ruisseaux d'eaux limpides, et s'éveillèrent tourmentés de soif sur le bord de la mer, au milieu de sables arides. Mais ils réfléchirent au nombre de compagnons de voyage qu'ils avaient perdus, et remercièrent le ciel de les avoir sauvés. L'aurore paraissait quand ils se levèrent, laissant sur un sable doux l'impression de leurs corps. D'après l'avis de Philippe, ils se séparèrent en petites troupes, et marchèrent de côtés différents, pour chercher les moyens d'apaiser leur soif. Les uns trouvèrent sur les montagnes un arbrisseau à peu près semblable à celui qu'on appelle dans nos serres *la glaciale*, ayant des feuilles aussi épaisses, mais plus grandes, et qui

étaient couvertes de gouttes de rosée. Il y avait un grand nombre de ces arbrisseaux qui croissaient dans le sable, et allant de l'un à l'autre, ils se mettaient à genoux pour en lécher les feuilles, et ils obtinrent ainsi quelque soulagement. Ils continuèrent leurs recherches jusqu'à midi sans avoir de succès. Les tourments de la faim succédant à ceux de la soif, ils retournèrent sur le rivage pour voir si quelques uns de leurs compagnons avaient mieux réussi. Aucun d'eux n'avait trouvé ni eau ni aucun moyen de subsistance. Ils avaient aussi étanché leur soif à l'aide de la rosée, mais quelques uns avaient mangé des feuilles de la même plante, et ils y avaient trouvé un goût acide qui n'avait rien de désagréable. Cette plante était celle qu'une providence bienfaisante fait naître dans le désert pour la nourriture des chameaux et des autres animaux ruminants, qui en dévorent les feuilles avec avidité. Suivant le conseil de Philippe, ils recueillirent une certaine quantité de ces feuilles, et remirent leurs embarcations à la mer.

Ils n'étaient alors qu'à cinquante milles

de la baie de la Table ; et quoiqu'ils n'eussent pas de voiles, le vent les favorisait. Philippe leur fit sentir combien il serait inutile de rester plus long-temps en cet endroit, puisque, avant le lever suivant du soleil, ils arriveraient probablement dans un lieu où ils pourraient obtenir tout ce dont ils avaient besoin. Les matelots approuvèrent son avis, remontèrent sur leurs embarcations, et reprirent leurs rames. Ils étaient si fatigués, qu'ils laissaient machinalement tomber leurs avirons dans l'eau, n'ayant pas la force de les agiter. Le lendemain à la pointe du jour, ils n'étaient qu'en face de la baie False, et ils avaient encore plusieurs milles à faire. Le vent avait presque tout fait pour eux, et ils s'étaient à peine aidés eux-mêmes.

Encouragés pourtant par la vue d'une côte qu'ils connaissaient, ils reprirent courage, ramèrent de leur mieux, et vers midi ils arrivèrent dans la baie de la Table, près d'un endroit où s'élevaient les maisons et le fort qui protégeait les colons qui s'y étaient établis depuis quelques années. Avant de débarquer, ils virent un ruisseau qui jetait ses

eaux dans la baie, et qui était un torrent dans l'hiver. A la vue de l'eau fraîche, les uns quittèrent leurs avirons pour se mettre à la nage, d'autres attendirent que leurs pieds pussent toucher le fond; mais ni les uns ni les autres n'arrivèrent au ruisseau aussitôt que ceux qui étaient restés sur les embarcations. Tous se jetèrent dans le ruisseau, dont l'eau n'avait alors qu'environ six pouces de profondeur, ouvrirent la bouche pour y laisser entrer ce breuvage si désiré, y rafraîchirent leurs mains brûlantes, et s'y roulèrent avec délices.

Les despotes et les fanatiques se sont mis l'esprit à la torture pour inventer des tourments pour leurs victimes. — Combien cela était inutile ! — Le chevalet, la roue, le bûcher, rien de ce qu'ils ont pu imaginer, n'est comparable à la soif quand elle est portée à l'extrême. Au milieu des supplices, ceux qui les souffrent demandent une goutte d'eau, et elle ne leur est pas refusée. — Ces monstres auraient pu s'épargner la peine d'imaginer de nouveaux tourments, et d'offrir aux yeux le spectacle repoussant

qu'ils présentent. Leur cruauté eût été plus ingénieuse s'ils eussent laissé leurs victimes en prison, en leur refusant de l'eau.

Dès que nos marins eurent satisfait le plus pressant de tous les besoins, ils se relevèrent, et se mirent en marche vers les maisons de la factorerie. Les habitants ayant vu arriver des embarcations, sans qu'il y eût un seul bâtiment dans la baie, en conclurent naturellement que quelque désastre venait d'avoir lieu, et ils s'avancèrent à leur rencontre. Leur histoire tragique fut bientôt racontée. Les trente-six hommes qui étaient devant eux étaient tout ce qui restait de près de trois cents personnes qui s'étaient embarquées, et ils avaient été plus de deux jours sans aucune nourriture. Les colons compatissants ne leur firent pas une autre question, et ce ne fut qu'après avoir satisfait leur appétit que Philippe et Krantz leur firent la relation détaillée de leurs malheurs.

— J'ai dans l'idée que je vous ai déja vu, dit un des colons à Philippe. Êtes-vous venu à terre, quand la flotte a jeté l'ancre ici?

— Non, mais j'y suis déjà venu.

— Oh ! je vous reconnais à présent : vous êtes le seul qui ayez survécu au naufrage du *Ter Schilling* dans la baie False.

— Non, pas le seul, je le croyais comme vous; mais depuis ce temps, j'ai revu le pilote, un homme n'ayant qu'un œil, nommé Schriften. Il doit être arrivé ici après moi. Vous l'avez sans doute vu?

— Non, jamais. Personne que vous n'est venu ici de tout l'équipage du *Ter Schilling*. J'étais alors dans cet établissement; je ne l'ai pas quitté depuis, et il n'est pas probable que j'eusse oublié une telle circonstance.

— Il faut donc qu'il soit retourné en Hollande par quelque autre moyen.

— Je ne vois pas comment. — Nos bâtiments ne s'approchent jamais de la côte en sortant de la baie; elle est trop dangereuse.

— Je l'ai pourtant revu.

— Si vous l'avez vu, cela suffit. Un bâtiment peut avoir été poussé par le vent sur la côte et l'avoir ramassé. Mais il n'est pas probable que les naturels eussent épargné la vie d'un Européen : les Caffres sont un peuple barbare.

La nouvelle qu'on n'avait pas vu Schriften au Cap fut un sujet de réflexion pour Philippe. Il avait toujours cru, comme le lecteur le sait, qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cet homme, et ce que venait de dire le colon le confirma dans cette opinion.

Nous passerons rapidement sur l'espace de deux mois pendant lesquels nos malheureux naufragés furent traités par les colons avec une bonté hospitalière. Au bout de ce temps, un petit brick entra dans la baie pour y prendre des vivres et faire de l'eau; il retournait en Europe avec une cargaison, et comme il était au service de la Compagnie, il ne pouvait refuser de prendre sur son bord l'équipage de la *Vrow Katerina.* Philippe, Krantz et les matelots s'y embarquèrent; Barentz resta au Cap, où il avait dessein de s'établir.

—Pourquoi retournerais-je en Hollande? dit-il à Philippe, qui lui faisait des représentations; je n'ai rien qui m'y rappelle. Je n'ai ni femme ni enfants. Je n'avais qu'un seul objet qui me fût cher, ma *Vrow Kate-*

rina. — C'était ma femme, mon enfant, mon tout. — Je l'ai perdu, ce beau navire, et je n'en retrouverai jamais un semblable; et quand j'en retrouverais un, je ne pourrais l'aimer autant. — Non, non, mon affection est engloutie avec lui au fond de la mer. — Comme il brûlait majestueusement! Il a péri comme le phénix, et c'en était un. — Je ferai venir ici ma petite fortune, et je vivrai aussi près de sa tombe qu'il me sera possible. Je ne l'oublierai de ma vie; et quand je mourrai, on trouvera gravé sur mon cœur : *Vrow Katerina.*

Philippe ne put s'empêcher de désirer que le capitaine eût fixé son affection sur un objet qui en eût été plus digne; car, en ce cas, cette catastrophe tragique n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il changea de conversation, pensant, comme marin, que le capitaine Barentz serait plus à sa place sur terre que comme commandant un bâtiment. Ils se serrèrent la main et se séparèrent, Philippe lui ayant promis de se charger de convertir son argent en objets qui pouvaient être les plus utiles à un colon, et

de les lui envoyer par la première flotte qui partirait du Zuyderzée ; mais il n'eut pas le bonheur de pouvoir exécuter cette commission. Le brick, nommé la *Wilhelmina*, mit à la voile, et arriva bientôt à Sainte-Hélène. Après y avoir fait de l'eau, ils se remirent en route. Ils venaient d'apercevoir les Açores, et Philippe se livrait déjà à l'espoir de revoir bientôt sa chère Amine, quand ils furent surpris, au nord de ces îles, par un ouragan furieux qui les obligea à faire vent arrière pendant plusieurs jours, la proue tournée vers le sud. Quand le vent diminua et qu'il leur fut possible de prendre le plus près, ils rencontrèrent une flotte hollandaise composée de cinq vaisseaux et commandée par un amiral. Il y avait plus de deux mois qu'ils étaient partis d'Amsterdam, et pendant presque tout ce temps, ils avaient trouvé des vents contraires, souffert du froid, de la fatigue et du scorbut, causé par de mauvaises provisions ; de sorte qu'il leur restait à peine assez d'hommes pour la manœuvre. Quand le capitaine de la *Wilhelmina* eut fait rapport à l'amiral qu'il avait à

bord l'équipage de la *Vrow Katerina*, celui-ci lui donna ordre de le lui envoyer sur-le-champ pour aider à la manœuvre de sa flotte. Toutes remontrances furent inutiles. Philippe n'eut que le temps d'écrire à Amine une lettre, dont il chargea le capitaine de la *Wilhelmina*, à qui il remit aussi une relation du naufrage et de l'incendie de la *Vrow Katerina* pour les directeurs de la Compagnie. Il se rendit alors à bord du vaisseau amiral avec Krantz et ses autres compagnons d'infortune, auxquels furent ajoutés six matelots de la *Wilhelmina*, que l'amiral exigea que le capitaine lui cédât. Le brick ayant reçu les dépêches de l'amiral, eut alors la permission de continuer son voyage.

Il n'y a peut-être rien de plus pénible pour un marin que d'être obligé de recommencer une longue suite de travaux à l'instant où il espère pouvoir se reposer après ceux auxquels il vient de se livrer. C'est pourtant ce qui arrive souvent. Philippe fit des réflexions mélancoliques. —C'est ma destinée, dit-il, répétant les expressions d'Amine;

pourquoi ne m'y soumettrais-je pas? Krantz était furieux; les matelots mécontents et mutins. Mais tout était inutile : la force fait le droit sur l'Océan, et il n'y a ni appel ni recours.

Mais quelque dure que puisse paraître la conduite de l'amiral à cet égard, on ne doit pas lui en faire un reproche. Avec le peu d'hommes en état de faire leur service qui lui restaient, les manœuvres ne pouvaient s'exécuter qu'imparfaitement sur ses vaisseaux, et les nouveaux marins qu'il prenait, pouvaient sauver la vie à un grand nombre d'hommes qui pouvaient à peine quitter leurs hamacs. Sur le vaisseau amiral, le *Lion*, qui, en partant d'Amsterdam, avait un équipage de deux cent cinquante hommes, il n'en restait que soixante-dix qui fussent en état de faire leur service, et les autres bâtiments avaient souffert en proportion. Le premier capitaine du *Lion* était mort, le second était malade, et l'amiral n'avait pour l'aider que les lieutenants, qui pouvaient à peine se traîner sur les ponts, et qui avaient l'air plutôt morts que vivants. Son second vaisseau,

le *Dort*, était dans une situation encore plus déplorable. Le commodore était mort, et il ne restait au premier capitaine qu'un seul officier en état de monter sur le pont.

L'amiral fit venir Philippe dans sa chambre, et, ayant entendu la relation de la catastrophe qui avait coûté la vie à tant de monde, il l'envoya à bord du *Dort* comme premier capitaine, ayant nommé commodore l'officier qui occupait ce grade, et il conserva Krantz sur son bord comme second capitaine; car, après avoir causé avec eux, il avait reconnu que ces deux officiers étaient aussi braves qu'instruits dans leur profession.

FIN DU TOME PREMIER.

Fer, flâme, trahiſon, tout ſera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,
Peut pour nous, mon fils, obtenir des vertus;
Embraſſons cet eſpoir, & courons vers Ilus.

SCÈNE VI.

POLIDORE, ZELMIRE, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

Pour la dernière fois hâtez-vous de deſcendre,
Seigneur, dans cet aſyle où je ſaurai me rendre.
(*A Zelmire.*)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame; Ema lui parle & l'a ſu retenir.
Mais je l'entends; ſouffrez que j'échappe à ſa vûe.
(*Il fait rentrer le Roi, & fuit.*)

ZELMIRE.

De quels tranſports nouveaux mon ame eſt combattue!
O mes yeux, démentez ma crainte & ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.



SCÈNE VII.

ZELMIRE, ANTÉNOR, ÉMA, RHAMNÈS, ARDES.

ANTÉNOR, *à Rhamnès qui ſort ſur le champ avec des Gardes.*

(*A Zelmire.*)

Vois quels ſont ces vaiſſeaux.—Vous, ſoyez informée
Et des deſirs du peuple & des vœux de l'armée,
Madame : vers ce Temple il falloit vous chercher;
Un repentir trop lent vous y ſemble attacher:
Vous y venez des Dieux conjurer la vengeance;
Mais il eſt des forfaits qui paſſent leur clémence.
Votre père par vous à ſes bourreaux livré,
Sous un Temple brûlant dans la flâme expiré,
Ne vous laiſſe à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuſe vainement un peuple auſſi coupable.
Tant qu'Azor a regné j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer ſur ſa conduite un œil reſpectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin ſa fureur eſt punie,
Je vengerai ſa mort en condamnant ſa vie.
Quant au jeune Monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de ſe voir votre fils,
Je ne ſouffrirai pas qu'ici votre préſence
Offre un modèle indigne aux yeux de ſon enfance:

Portez à votre époux votre barbare main :
Les vaiſſeaux ſont tout prêts, vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, Seigneur, ont droit de me confondre.
(*Reprenant ſa fierté.*)
Mais devant un ſujet je n'ai point à répondre (1).
Je ne prends point pour Juge un vain peuple, ni vous.
Mes Juges ſont les Dieux, mon cœur & mon époux.

ANTÉNOR.

Votre époux ! il eſt vrai que ſa naiſſante flâme,
Sur vos fauſſes vertus, éclaira mal ſon ame ;
Etranger, & ſéduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras,
Que la gloire en nos camps emporta ſa vaillance,
Et bien-tôt à Pergame appela ſa vengeance ;
Mais lorſque ſon amour, trop digne de pitié,
Saura quel eſt le cœur où le ſien s'eſt lié ;
Il punira ſur vous, honteux de ſon outrage,
Le crime qu'il déteſte & l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penſer ! peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit ſon amour. —

---

(1) Anténor n'eſt ſujet que parce qu'il a refuſé le Trône ; il ſemble que Zelmire ne doit pas lui oppoſer qu'il n'eſt qu'un ſujet : il eſt vrai qu'elle pénètre le motif perfide de ſon refus, mais Anténor doit lui répondre ce que nous obſervons ici. *Note de l'Editeur.*